

USC Shoah Foundation Visual History Archive

Francine Lorch (née Christophe)

Our mission is to develop empathy, understanding, and respect through testimony

Leading Change Through Testimony

The Institute currently has more than 55,000 video testimonies, each one a unique source of insight and knowledge that offers powerful stories from history that demand to be explored and shared. The testimonies are preserved in the Visual History Archive, one of the largest digital collections of its kind in the world. They average a little over two hours each in length and were conducted in 65 countries and 43 languages. The vast majority of the testimonies contain a complete personal history of life before, during, and after the interviewee's firsthand experience with genocide. <https://sfi.usc.edu/>

Copyright: Mélanie Péron acknowledges the USC Shoah Foundation for allowing her to transcribe into French and to translate into English the following testimony: **Francine Lorch (née Christophe)** (1995). For more information: <http://sfi.usc.edu/>

Disclaimer : The following verbatim transcription and translation were conducted by M. Péron and her students. They have not been officially verified.

[Interview 4590](#) conducted in Paris on September 4, 1995 by Sabine Mamou.

CASSETTE 1

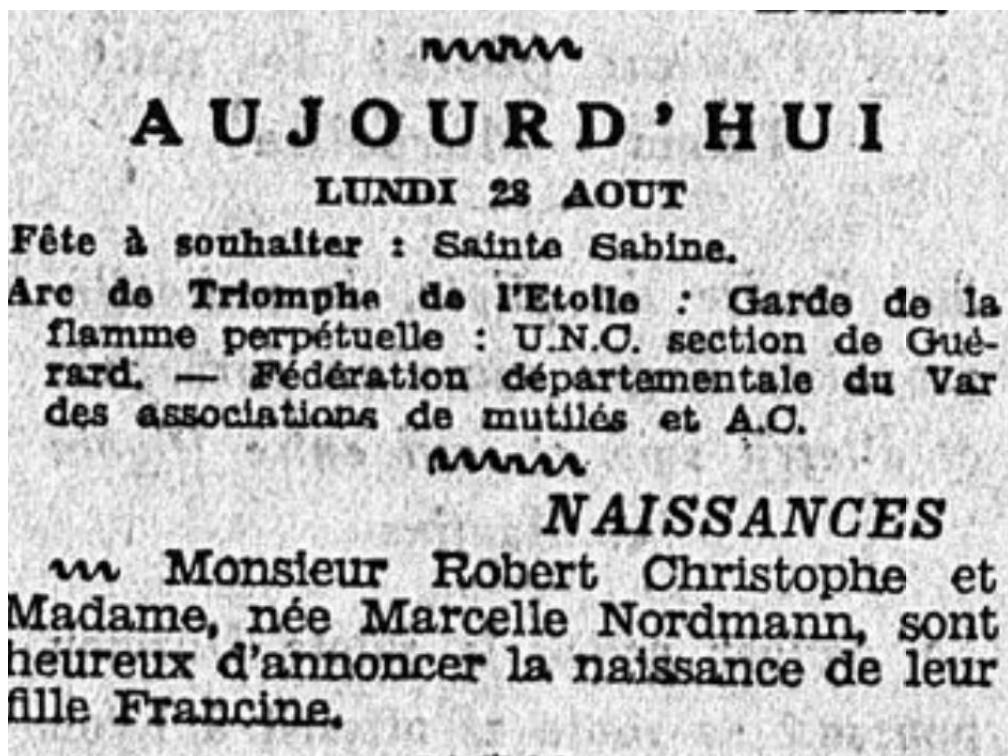
Interviewer Bonjour, nous sommes aujourd'hui le 4 septembre, en 1995, à Rocquencourt en France.

Mon nom est Sabine Mamou et je vous présente Francine Lorch. Madame Francine Lorch, je vais vous demander de vous présenter, d'épeler votre nom de naissance et d'épouse.

Francine Alors, je m'appelle Francine Christophe de naissance C-H-R-I-S-T-O-P-H-E et mon nom de femme est Lorch L-O-R-C-H.

Interviewer Vous êtes née quand, Madame Lorch ?

Francine Je suis née le 18 août 1933. Mauvaise année.



Le Matin du 28 août 1933

Source : [Retronews](#)

Interviewer Pourquoi mauvaise année ?

Francine Prise de pouvoir par Hitler.

Interviewer En 1933, votre famille est composée de qui ?

Francine Mon père, ma mère et moi.

Interviewer Pouvez-vous dire le nom de votre père ?

Francine Mon père s'appelle Robert Christophe¹ et ma mère Marcelle née Nordmann².

Interviewer Votre père, en 1933, que fait-il ?

Francine Il débute une carrière d'historien. Au départ, il était ingénieur textile. Je raconte toute l'histoire de ma famille ?

Interviewer S'il vous plaît.

Francine Alors, mon grand-père, Léon Christophe³, était de Lille. Il était négociant dans les tissus comme ça se faisait beaucoup à Lille, et il souhaitait que les deux fils prennent la suite.

¹ Robert Christophe est né le 12 juillet 1907 à Lille et décédé le 7 août 1983 à Neuilly-sur-Seine

² Marcelle Nordmann est née le 20 août 1907 à Paris et décédée le 21 octobre 1998 à Neuilly-sur-Seine

³ Léon Christophe né à Metz en 1863 et mort à Paris en 1929.

Léon Christophe

Lille, 22 juin. — Sous cette raison sociale, une société en nom collectif vient de se former pour l'achat et la vente de toiles et tissus en tous genres.

Le siège est à Lille, 110, rue de Paris, avec succursales à Paris, 16, rue du Sentier, et 13, rue de Mulhouse.

Le capital est de 620.000 francs.

La Journée industrielle du 24 juin 1921

Source : [Retronews](#)

C'est pour cela qu'il a envoyé l'aîné, Daniel, aux HEC et le second, Robert, à l'école de filature et textiles d'Epinal⁴. Mais mon père n'aimait pas du tout ce genre de choses. Il est tout de même rentré dans l'affaire parce que mon grand-père est mort, les laissant tous les deux très jeunes. Ils avaient, je crois, 20 ans et 21 ans à la tête de cette affaire qui était assez grosse.

Inhumations

du 9 au 16 juin

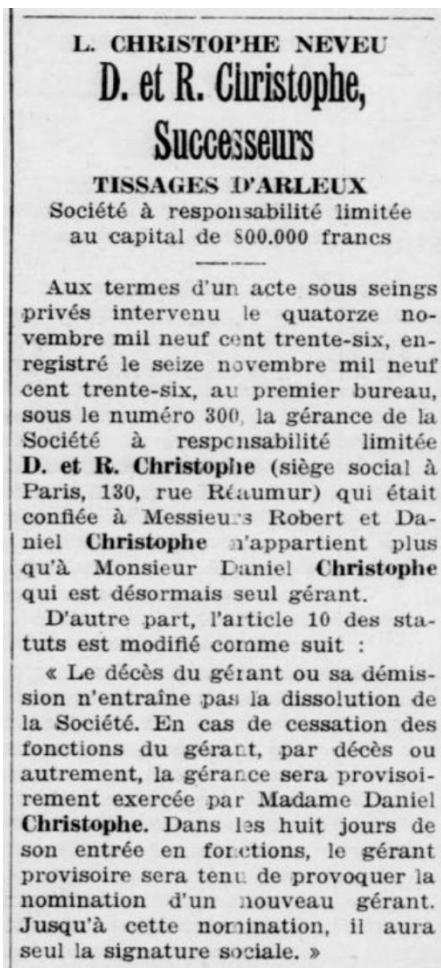
M. Lucien Ruben, 33 ans.
 Mme Maurice Mucikant, née Fanny Bourstein, 66 ans.
 M. Sion Nakache, 20 ans.
 M. Albert Lion, 54 ans.
 M. Jacob Dridzo, 45 ans.
 M. Léopold Rozès, 32 ans.
 Mme David Lipszyc, née Hinda Buchwald, 31 ans.
 Mme Vve Charles Lambert, née Lucie Schuhl, 66 ans.
 M. Jacques Lévy, 69 ans.
 M. Hannoch Gamarman, 53 ans.
 Mme Vve Moïse Flanck, née Rachela Beila, 54 ans.
 Albert Zouari, 4 ans.
 Mme Vve Joseph Bragdon, née Amélia Barnett, 57 ans.
 M. Nephtalie Marx, 80 ans.
 M. Léon Christophe, 66 ans.
 M. Jacob Doboi, 76 ans.
 M. Myrtile Uri, 73 ans.
 M. Edmond Malabert, 76 ans.
 Mme Léon Neuburger, née Claire Weil, 80 ans.
 David Dahan, 1 an.
 Huguette Moïse, 2 mois.

L'Univers israélite du 21 juin 1929

Source : [Retronews](#)

⁴ L'École supérieure de filature et de tissage de l'Est, créée en 1905 par le président du Syndicat cotonnier de l'Est, M. G. Juillard-Hartmann, et la ville d'Epinal, est spécialisée dans l'étude de la filature et du tissage du coton et des autres textiles. Initialement située quai Jules-Ferry avec l'École industrielle des Vosges, l'établissement déménage en octobre 1913 dans de nouveaux locaux construits spécialement au 85 rue d'Alsace. Reconnue par l'État dès 1922, l'école est habilitée à délivrer, à partir de 1924, des brevets d'ingénieurs textiles et des diplômes d'enseignement technique. L'École ferme ses portes le 30 juin 2005, entraînée par le déclin de l'industrie textile française. Source : [Archives des Vosges](#)

Et mon père n'était pas attiré par ce genre de choses. Il ne rêvait que d'histoire. Et un jour, il a décidé de se lancer. Il a commencé par écrire des articles historiques pour les journaux qui sont très bien partis, qui ont très bien marché. Et un jour, il a dit à ma mère... La crise de 29 avait évidemment joué sur les affaires, il y avait des retombées. Il lui a dit : « Et si je lâche tout et que je deviens historien, qu'est-ce que tu en penses ? ». Elle a répondu : « C'est une excellente idée, je vais de ce pas apprendre la sténodactylo. » Ce qu'elle a fait pour pouvoir prendre en notes tout ce qu'il faisait et taper ses manuscrits. Donc en 33, il commençait une carrière d'historien qui, malheureusement, a été bien abîmée par la guerre.



Robert cède l'entreprise familiale à son frère Daniel

La Loi du 28 novembre 1936

Source : [Retronews](#)

Bon sang ne peut mentir...

LA PARTICIPATION DES JUIFS DE FRANCE

aux GUERRES de 1870 et 1914

par Robert CHRISTOPHE

On ne prépare bien la guerre qu'en la faisant. Que tous ceux qui sont valides se lèvent, l'invasion ne sera plus qu'un mot! » Ainsi parlait Léon Fanchetti, au lendemain de Reichshoffen. Quel était cet audacieux ? Ecoutez...

L'aigle alors commençait à baisser la tête. Douay battu à Wissembourg, Mac-Mahon écrasé à Wörth, Frossard refoulé de Forbach, la France envahie — terribles nouvelles. A Paris, la Chambre renversait le ministère. Trois semaines plus tard, l'annonce de Sedan éclatait comme une bombe au milieu d'une panique. Nommé gouverneur de Paris, le général Trochu, de l'aveu même du comte d'Hénisson, voulait faire placer une affiche, informant les Français qu'il avait « demandé à Sainte-Geneviève, la libératrice de Paris au temps des Barbares, de couvrir encore une fois Paris de sa protection. » Et tandis que les ministres ricanaien, un huissier apportait au général une carte où il put lire : « Léon Franchetti ».

Nous y voilà.

Le solliciteur était juif ; ancien volontaire de 1855 aux chasseurs d'Afrique ; ancien porte-fanion du maréchal Baraguey-d'Hilliers à Solférino ; pour lors industriel, marié depuis trois ans, père d'un charmant bambin.

— Général, dit-il au gouverneur, nous sommes « flambés » si tout le monde ne s'y met. Offrez-moi votre appui, et je donne le signal à l'organisation de levées en masse !

Trochu répondit en riant :

— Amenez-moi dans la cour du Louvre un peloton de volontaires montés et équipés : ce sera votre premier examen.

Deux jours plus tard, vingt cavaliers venaient se placer sous les fenêtres du général. Ils s'appelaient Joly de Marval, Benoît-Champy, Le Fez, Rodrigès, Jules Crémieux, Lucien Worms, Armand Lévy, Gustave Fould, Leroy d'Etoiles, de Susini, Crabbère, etc..., et leurs chevaux, harnachements et uniformes « à peu près militaires » avaient été payés soit par eux-mêmes, soit par MM. de Rothschild, Hollander, Camondo, de Grefüble et Halphen.

Extrait d'un article de Robert Christophe paru dans *L'Univers Israélite* du 17 juin 1938

Source : [Retronews](#)

Interviewer Et votre mère, Madame Lorch, vient de quelle famille ?

Francine Alors, ma mère était d'une famille parisienne qui avait des origines lorraines ou alsaciennes comme beaucoup de familles juives parisiennes. Mais on était déjà très parisiens depuis un bon moment du côté de ma grand-mère maternelle. Et ma mère était élevée dans ce milieu de la bourgeoisie juive éclairée de cette époque. C'était des gens qui étaient excessivement cultivés, qui aimaient tous les Beaux-Arts, qui

LE LIVRE DU JOUR
PAR PAUL REBOUX

BAZAIN INNOCENT

par Robert Christophe



Ce qu'il y a de séduisant dans ce livre, c'est l'ardeur avec laquelle l'auteur nous a présenté sa thèse.

L'opinion publique a l'habitude de coller des étiquettes sur les gens, et de s'en tenir paresseusement à ce qu'elle a décidé.

C'est ainsi qu'il est bien entendu que Bazaine fut un traître, qu'il a joué au billard au lieu de s'occuper de la bataille de Saint-Privat, qu'il a livré Metz et l'armée, et qu'il porte toute la responsabilité de cette capitulation.

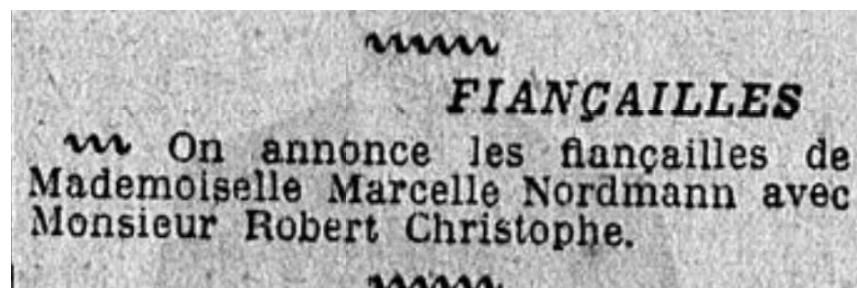
C'est à cause de cette capitulation « en rase campagne » qu'il a été condamné à mort par le conseil de guerre.

Or, M. Robert Christophe établit, d'une manière qui ne comporte pas de discussion, que Bazaine ne pouvait jouer au billard le jour de la bataille de Saint-Privat, puisque, ce 18 août 1870, il donna audience à vingt-deux officiers au rez-de-chaussée d'une maison où le billard se trouvait au premier étage.

Critique de *Bazaine innocent* écrit par Robert parue dans *Paris-Soir* du 19 février 1939

Source : [Retronews](#)

étaient très bons, qui avaient un grand sens des valeurs morales comme on dit maintenant. Et ma mère était malheureusement fille unique parce que le facteur rhésus faisait des ravages à l'époque. On ne connaissait pas ça. On l'a su plus tard. Et tous les enfants qui sont arrivés derrière elle sont morts. Et elle a été élevée d'une façon très agréable avec énormément de sévérité et de rigueur mais énormément de tendresse et de douceur et de joie. C'était une grande pianiste. Ça a été d'ailleurs découvert par les Allemands plus tard. Je pense que j'aurai l'occasion de vous le dire. Elle aurait pu faire une carrière qu'elle n'a pas faite parce qu'elle est tombée amoureuse de mon père lorsqu'elle avait quinze ans. Et une carrière risquait de casser ça à l'époque. On n'imaginait pas un mariage et une carrière.



Le Matin du 30 septembre 1929

Source : [Retronews](#)

Interviewer Madame Lorch, en 1933, à votre naissance, vos parents ont quel âge ?

Francine Mes parents⁵ sont mariés depuis trois ans.



L'Univers Israélite du 3 janvier 1930

Source : [Retronews](#)

⁵ Robert et Marcelle Christophe résident au 6 rue Georges Berger dans le 17ème arrondissement. C'est à cette adresse que naît Francine.

Francine Ils sont nés en 1907 donc ils ont le même âge. Ils ont pas loin de vingt-six ans. Mon père les a. Ma mère, pas tout à fait, quelques jours plus tard.



Mariage de Robert et Marcelle Christophe
Source : Archives personnelles de F. Christophe

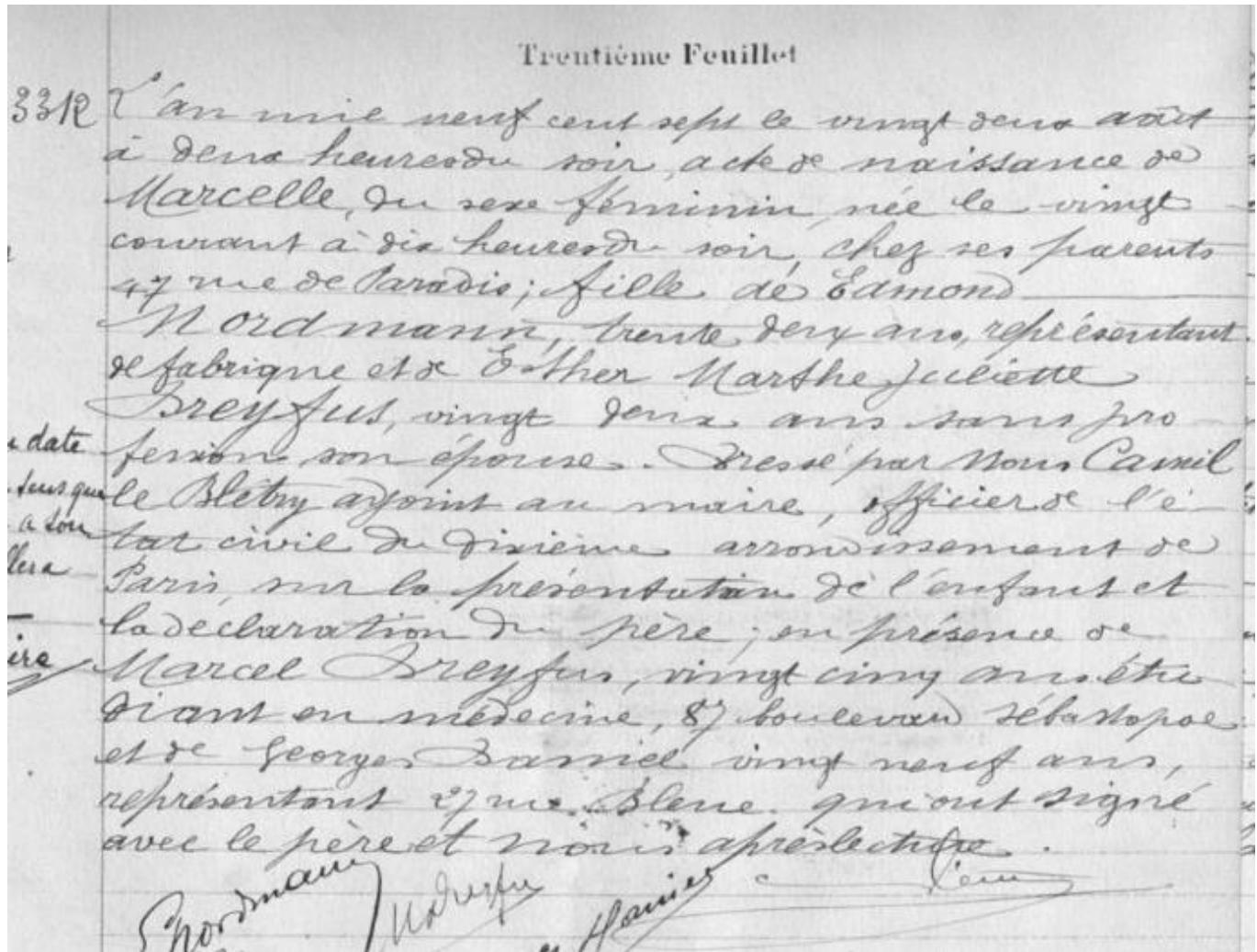
Interviewer Qui sont les autres membres de votre famille ?

Francine Alors, mon père a un frère qui s'appelle Daniel. C'est son frère aîné qui est marié et qui a déjà une fille à ma naissance⁶. Ma mère est, comme je vous l'ai dit, fille unique.

⁶ Daniel Christophe (1906-1995) est marié à Suzanne Bernheim (1909 à Shanghai-1979). Ils habitent au 219 rue de l'Université dans le 7ème arrondissement et ont une fille, Ginette, née en 1931. Ils auront une seconde fille, Marianne, née en 1934 puis un fils, Alain, né en 1946.

Interviewer Et vous avez des grands-parents ?

Francine Alors, j'ai des grands-parents. Du côté de ma mère, j'ai encore mes deux grands-parents qui s'appellent Edmond et Esther⁷.



Acte de naissance de Marcelle Christophe née Nordmann à la mairie du 10ème arrondissement

Source : [Archives de Paris](#) (10 10N 369 - acte n° 3312 - vue 30/31)

⁷ Edmond Nordmann est né le 19 avril 1875 à Genève et décédé le 26 octobre 1938 à Paris. Esther Dreyfus est née le 14 mai 1885 et décédée le 12 avril 1952. Ils habitent au 390 rue Saint-Honoré dans le 1er arrondissement.



Esther et Edmond Nordmann à l'Exposition Coloniale de 1931
Source : Archives personnelles de F. Christophe

Francine Et du côté de mon père, j'ai ma grand-mère. Mon grand-père Léon étant mort, comme je vous l'ai dit, lorsque mon père avait vingt ans, vingt-et-un ans, quelque chose comme ça.



Source : Archives personnelles de F. Christophe

Interviewer Donc Edmond Christophe...

Francine Non, Nordmann. Edmond est du côté Nordmann, du côté de ma mère.

L' « Univers » est en deuil.

M. Edmond Nordmann, notre administrateur, est décédé, mercredi matin, à l'âge de 63 ans.

Nous avons appris cette affreuse nouvelle au moment de mettre sous presse. Nous éprouvons une peine immense, qui sera ressentie aussi par tous ceux de nos lecteurs qui ont eu l'occasion d'entrer en contact avec cet homme aimable, dévoué à sa tâche et toujours prêt à rendre service.

Sa disparition est pour nous une perle irréparable.

Les obsèques de M. Edmond Nordmann sont célébrées ce matin dans la plus stricte intimité, au cimetière Montparnasse.

A sa veuve éploquée, à sa fille, à M. Robert Christophe, son gendre nous présentons l'expression de nos condoléances sincèrement attristées.

L'Univers Israélite du 28 octobre 1938

Source : [Retronews](#)

Interviewer Et Esther a quel nom de famille ?

Francine Dreyfus.

Interviewer Et du côté de votre mère ?

Francine C'est le côté de ma mère.

Interviewer Et du côté de votre père ?

Francine Alors, du côté de mon père, il y a Léon Christophe qui est le 9^{ème} d'une famille de dix-huit enfants et la femme, Rosalie Weill⁸, qu'on appelle Nina parce qu'elle déteste le prénom de Rosalie, a deux frères et une sœur. Je pense qu'à ma naissance, elle a déjà perdu un frère qui est mort très jeune.



Extrait d'un article sur le procès intenté par Léon Christophe contre *Le Lillois* pour ses publications antisémites
Les Archives Israélites du 26 Juin 1890

Source : [Retronews](#)



Nina (Rosalie) Christophe en 1931
Source : Archives personnelles de F. Christophe

⁸ Rosalie (Nina) Weill (1881-1961), fille de Daniel Weill (1845-1901) et Pauline Schnarf (1855-1935). Elle a une sœur, Lucie (1879-1952) et trois frères, Edmond (1886-1887), Maurice (1884-1914) et Alfred (1883-1944). Ce dernier aide financièrement Marcelle pendant la guerre. Il est fusillé par les Allemands, le 12 juin 1944, à [Maves](#) dans le Loir-et-Cher, aux côtés d'Albert Christophe (1882-1944), le beau-frère de Nina.

Interviewer Quel est votre premier souvenir, Madame Lorch ?

Francine Oh ! J'en ai tout un tas. Peut-être des souvenirs de vacances... mes grands-parents paternels avaient acheté une très belle propriété dans la Sarthe⁹ et nous y allions régulièrement. Et j'en garde un souvenir très attendri. Je pense que j'avais trois ans, même pas trois ans, mes souvenirs remontent très loin, je m'y vois avec mes cousines, nous avions une charrette à âne et on partait le promener. Il y avait un chien. On allait également à la ferme voisine et nos pères partaient à la chasse.



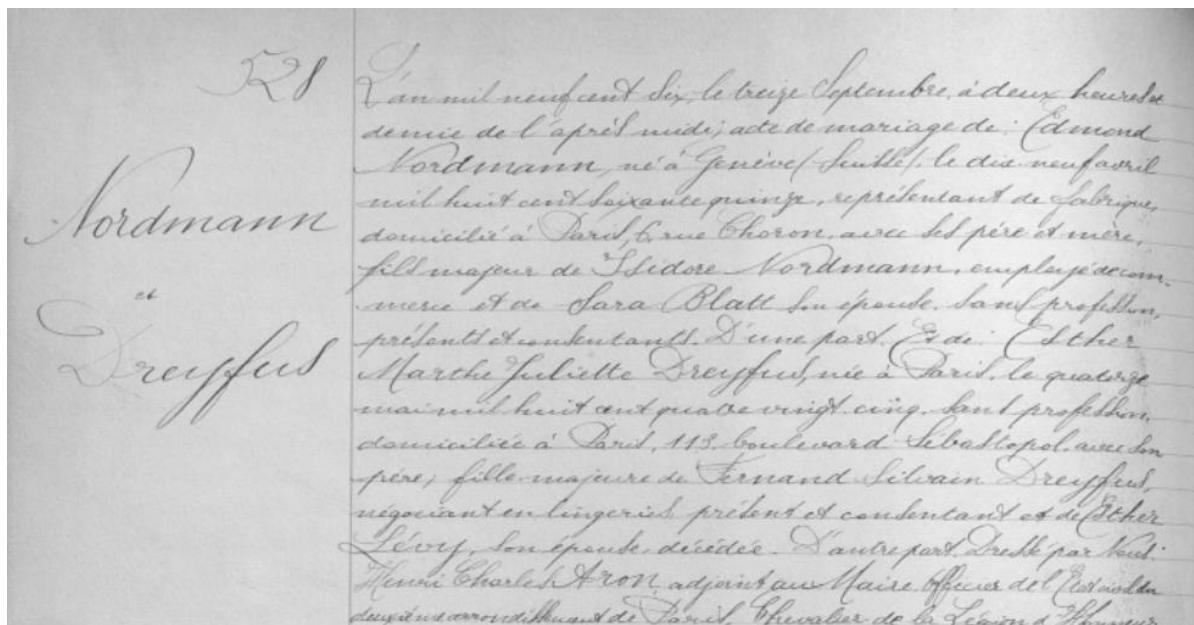
Eté 1935 dans la Sarthe

Source : Archives personnelles de F. Christophe

⁹ La propriété de Beauchamps était située sur la commune de La Ferté-Saint-Bernard.

Interviewer Est-ce que vos parents étaient religieux ?

Francine Non, pas du tout, J'étais d'une famille pas du tout religieuse. Ma grand-mère maternelle, Esther Nordmann née Dreyfus, avait perdu sa mère d'une fièvre puerpérale, comme c'était le cas souvent à l'époque, alors qu'elle n'avait que quatre jours.¹⁰ Elle était résolument athée. Elle disait : « Comment peut-on croire qu'il y a un dieu quand il vous laisse sans mère, quand vous avez quatre jours ? » Mais elle respectait la religion des autres. Elle s'était mariée à la synagogue parce qu'on n'imaginait pas, à l'époque, de se marier seulement à la mairie. Ça ne se faisait pas. Donc, elle avait accepté mais elle était vraiment athée. Quant à mon grand-père, il était aussi... disons qu'il était agnostique. Et ils ont élevé ma mère sans religion. Ma mère a toujours cru qu'il y avait un dieu mais ça s'arrêtait là. Je pense qu'elle le croit peut-être encore.



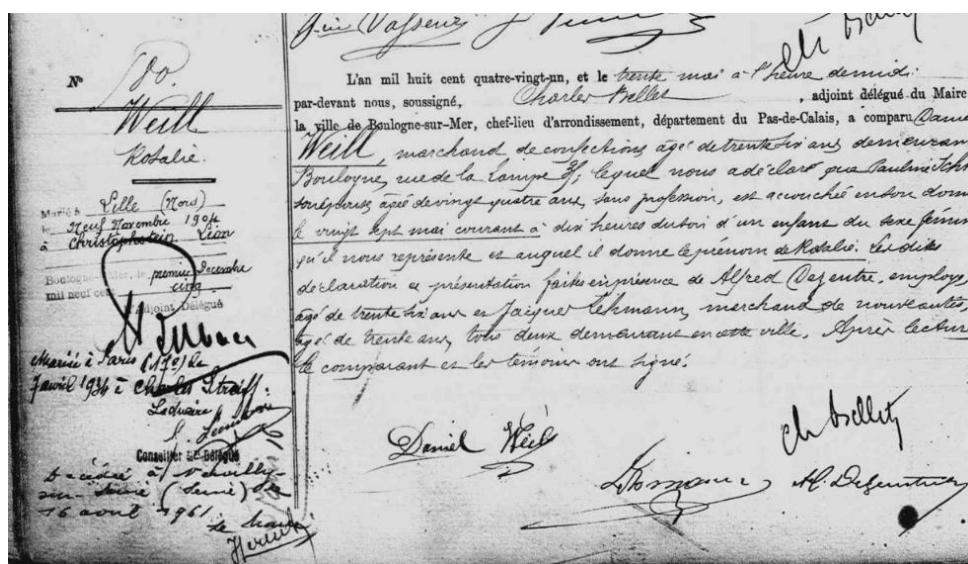
Acte de mariage d'Edmond Nordmann et d'Esther Dreyfus le 13 septembre 1906 à la mairie du 11ème arrondissement

Source : [Archives de Paris](#) (02 2M 160- acte n° 528 - vue 04/31)

¹⁰ Les parents d'Esther Marthe Juliette Dreyfus (1885-1952) étaient Fernand Sylvain Dreyfus (1853-1910) et Esther Levy (1861-1885).

Francine Alors, du côté de mon père, la famille Christophe, ceux qui avaient dix-huit enfants, étaient d'une piété extrême. Tellement extrême que ça avait révolté tous les enfants et qu'ils étaient tous devenus antireligieux. En respectant tout de même, car on était très respectueux des croyances des autres. On n'a jamais dans la famille moqué ou rejeté les croyances des autres, quelles qu'elles soient d'ailleurs, on a toujours respecté. Mais on ne fréquentait pas les rabbins. On n'était pas pieux.

Robert Je ne pratiquais pas la religion de mes ancêtres. Mes parents pas davantage. Je n'avais même pas célébré, dans mon enfance, cette « majorité religieuse » qui, chez les israélites, correspond à la première communion des catholiques. Cependant un rabbin avait bénî mon mariage, par respect pour la mémoire de mes grands-parents. Croyais-je en Dieu, malgré cette irréligiosité familiale ? Ce problème restait nébuleux dans mon esprit. Juif ou pas juif, peu nous importait. Mes grands-parents paternels habitaient Metz sous le second Empire. Né en 1863, mon père était dans sa huitième année lors du fameux siège de 1870. Après la défaite, on prévint les Alsaciens-Lorrains qu'ils deviendraient allemands, sauf s'ils optaient pour la France et quittaient leur province. Alors mes grands-parents vinrent avec leurs enfants, s'installer à Lille, où je devais naître, au XXème siècle, d'une mère native de Boulogne-sur-Mer. C'est dire à quel point nous pensions français. (p.39)



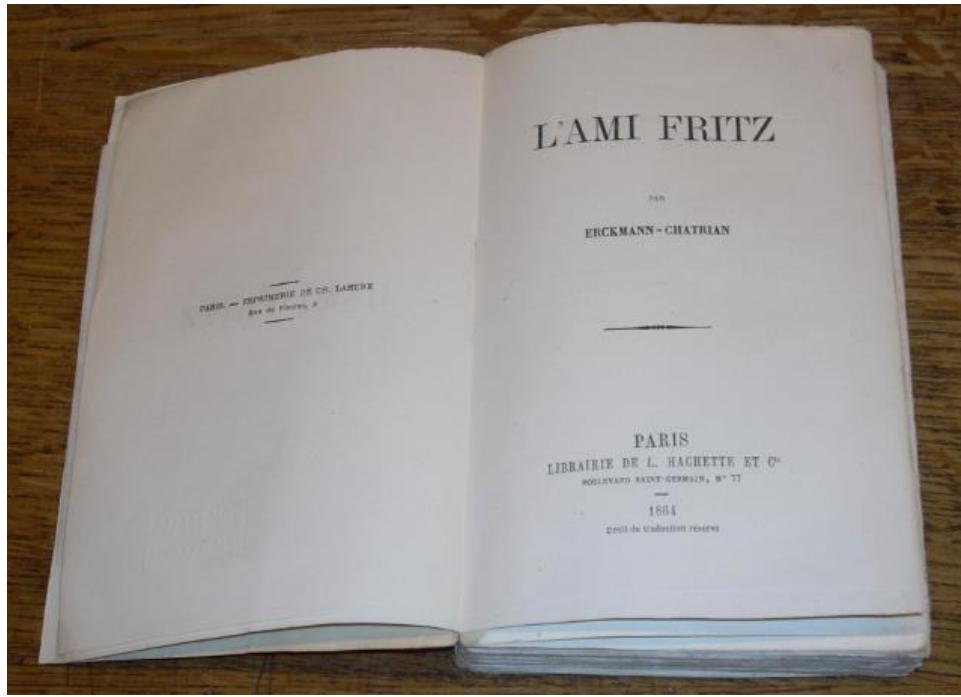
Acte de naissance de Rosalie Weill

Source : [Geni](#)

Francine Il y a eu des conversions d'ailleurs. Il y a dans ma famille, dans la famille de ma mère, il y a un saint.

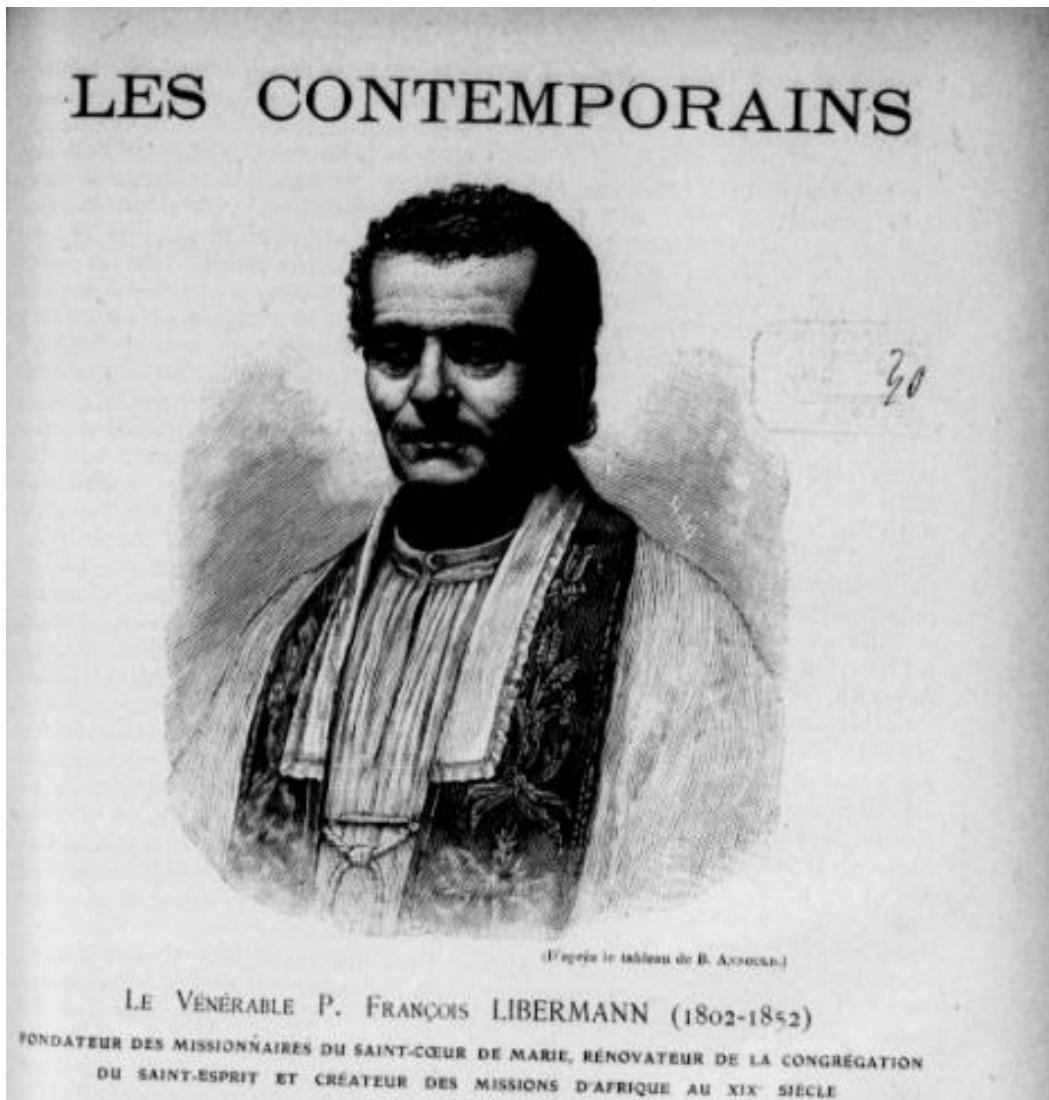
Interviewer A quelle époque ?

Francine Sous Napoléon III. C'est une période bénie pour les Juifs de France et, il y a à cette époque-là, une assimilation tellement énorme. Il y a beaucoup de mariages mixtes. Il y en a eu dans ma famille. Et donc, dans la famille de ma mère, il y avait une famille qui s'appelait Libermann. Il y avait plusieurs enfants et ça se passait dans un village d'Alsace. Et vous savez qu'il y avait une vie, en symbiose, entre toutes les religions en Alsace. On s'entendait très bien. On peut lire ça dans le ... Comment ça s'appelle ? L'Ami Fritz, une très grande amitié entre Catholiques et Juifs.



L'Ami Fritz d'Emile Erckmann et Alexandre Chatrian publié en 1864.

Et là, François Libermann, son amitié est devenue si grande envers les Catholiques qu'il s'est converti. Ce qui a été absolument dramatique pour le père d'ailleurs. Le père a pris le deuil. Et François Libermann, non seulement s'est converti mais est devenu prêtre.¹¹ Et il a même un ordre missionnaire et il est allé à Rome. Le Pape l'a reçu et, en le voyant, le Pape a dit : « Sarà il santo » (Il sera le saint). Ce qu'il est devenu. Il n'est pas encore canonisé, il est béatifié. Mais enfin, on l'appelle Saint François Libermann.

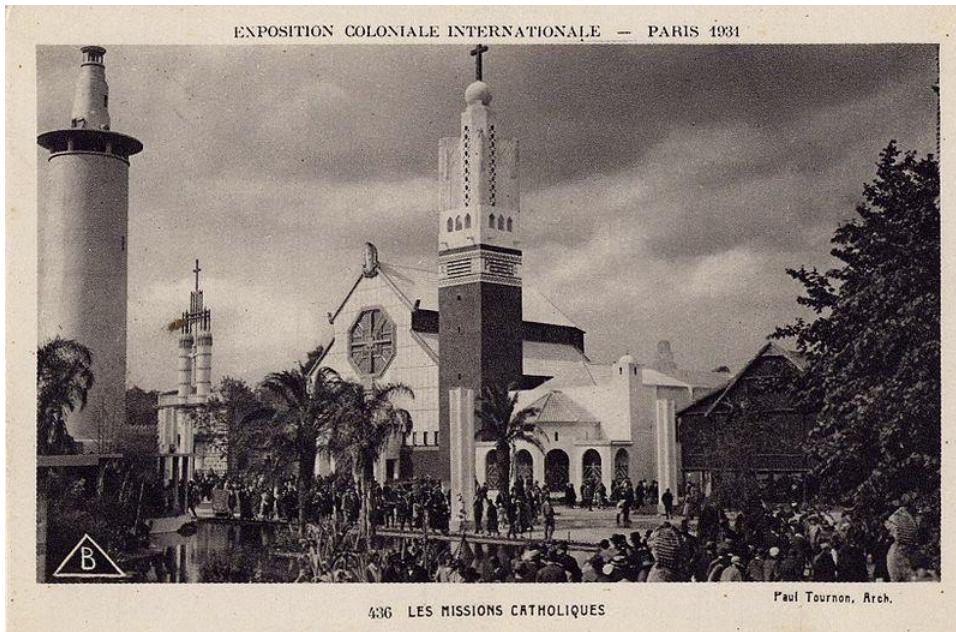


Biographie de François Libermann dans *Les Contemporains* du 1 janvier 1911

Source : [Retronews](#)

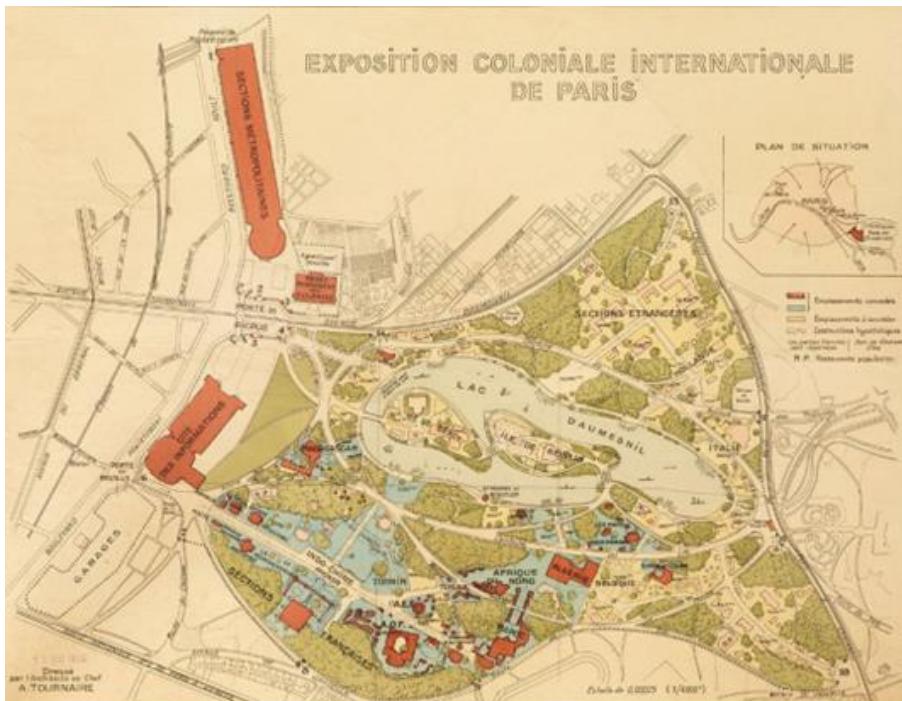
¹¹ François Libermann, né Jacob Libermann, est né le 12 avril 1802 à Saverne en Alsace. Il est baptisé le 24 décembre 1826.

Francine Et il y a encore dans toute l'Afrique, des écoles catholiques qui portent son nom. A l'Exposition Coloniale de 1930 [sic], je ne sais plus bien, au pavillon des Missions, ma grand-mère qui avait toujours le mot pour rire a dit à ma mère : « Regarde, il y a le buste du cousin ! »



L'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931

Source : [Gallica](#)



Carte de l'Exposition Coloniale Internationale

Source : [Palais de la Porte Dorée](#)

Interviewer Qui vous a conté cela ?



Marcelle et Esther à l'Exposition Coloniale de 1931

Source : Archives personnelles de F. Christophe

Francine Je dois vous dire que pour compenser, le frère cadet est devenu rabbin et, je crois même qu'il est devenu Grand Rabbin de Strasbourg.¹² Quant au troisième frère, il était tout à fait hors religion. Il est devenu Général, celui-là. Il s'est très bien conduit pendant la guerre de 70.

Interviewer Est-ce que l'on parlait de cela dans votre enfance ?

¹² Deux parents de François (Jacob) Libermann étaient d'importants rabbins. Son père, Lazard Libermann (1758 - 1837), était le Grand Rabbin de Saverne. Son demi-frère, Isaac Libermann (1815 - 1889), était le Grand Rabbin de Nancy et le Grand rabbin de France. Source : geneanet.org et [Judaïsme d'Alsace et de Lorraine](#).

Francine Ah oui, bien sûr ! C'était très amusant, bien entendu.

Interviewer : Et vous alliez à quelle école ?

Francine Je suis allée... J'ai commencé mes classes à l'école communale de Nice¹³ parce que nous étions descendus à Nice au moment de la Drôle de Guerre. Et c'est là que mon père, ayant eu sa première permission, est venu nous rejoindre.

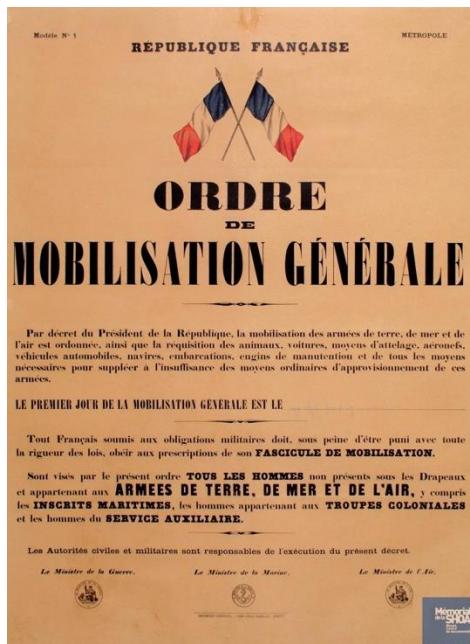


Nice - Francine et Robert lors de sa permission
Source : Archives personnelles F. Christophe

¹³ Marcelle Christophe a retrouvé sa belle-mère, Nina, et le second époux de celle-ci, Charles Streiff, qui ont un appartement à Cimiez près de Nice.

Francine Et ensuite, nous sommes remontées à Paris après l'invasion de la France¹⁴ et j'ai repris mes classes dans l'école communale de mon quartier. J'habitais rue Cardinet¹⁵ et j'ai repris mes classes à l'école communale de la rue Jouffroy¹⁶. Je les ai recommencées avec mon petit accent du Midi puisque j'avais commencé à Nice. L'accent qui est très vite parti.

Interviewer On revient un tout petit peu en arrière. Alors, en 39, votre père est mobilisé.



Affiche d'ordre de mobilisation placardée sur les murs en septembre 1939

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Francine Nous sommes en vacances, tous à Deauville. Ma grand-mère paternelle a loué une villa pour toute la famille et c'est de là que mon père part pour la guerre.

¹⁴ Dans son livre, Francine précise qu'en juin 1940, sa mère et elle ont fait l'exode avec Suzanne Christophe et ses deux filles. Elles sont allées à la Baule où elles logeaient chez l'habitant.

¹⁵ Au 106 rue Cardinet dans le 17ème arrondissement.

¹⁶ L'école est située au 20 Rue Jouffroy d'Abbans dans le 17ème arrondissement. L'écolière Francine Christophe reçoit, en 1941 ou 1942, le Prix du Maréchal Pétain destiné aux enfants de prisonniers meilleurs élèves de leur classe... En cadeau, un livre intitulé *La vie des Saints*.

Interviewer A l'été 39, vous avez quel âge ?

Francine J'ai donc six ans au mois d'août. Mais mon père part un peu avant, je crois. Il part au mois de... J'ai son journal ici, je ne l'ai pas sorti, j'aurais pu le sortir et vous le montrer. Vous voulez arrêter une seconde pour que j'aille le chercher ?

Interviewer Oui, on peut mais, si vous voulez, après l'entretien pour filmer le journal. Donc, vous êtes à Nice, votre père a été mobilisé et vous remontez à Paris.

Francine C'était Deauville. Nice, c'était pour la permission. C'était Deauville quand il part à la guerre.

Interviewer Et donc vous, vous remontez à Paris et vous...

Francine Et c'est un peu plus tard que nous descendons à Nice. D'autres vacances.

Interviewer Et c'est l'été, en été 41, vous êtes... pardon, en été 1940, vous êtes où ?

Francine A Nice.

Marcelle J'avais quitté Paris à fin mai [1940]. L'armée allemande s'approchant de la capitale, nous avions pris le dur chemin de l'exode. Et choisi La Baule comme refuge, parce que ma belle-sœur et ses enfants s'y trouvaient déjà. Nous ne pensions pas que l'envahisseur pût aller aussi loin. Avec ma mère et ma petite Francine, âgée de six ans, nous logions dans une chambre louée, après de nombreuses recherches, dans l'appartement d'un bourrelier. Aucun lit n'était disponible dans les hôtels. (p.19)

Interviewer Et puis, vous pouvez me raconter la suite ?

Francine Donc, après la permission de détente de mon père, il repart au front et nous, nous remontons sur Paris. Et là, nous menons la vie de toutes les femmes et enfants de prisonniers de France. C'est-à-dire une vie qui n'est pas très facile parce que mon père est donc d'une profession libérale – il est historien, journaliste, conférencier- et ce n'est pas simple pour vivre à ce moment-là, bien entendu, pour les femmes dont le mari a une profession libérale.

Interviewer Vous ne nous avez pas raconté comment votre père est prisonnier.

Francine Alors, il était à Amiens quand Amiens a été attaquée par les Allemands. La ville est prise et il part avec ses hommes. Il subit tout l'assaut d'Amiens qui est un moment épouvantable de la guerre.



17 mai 1940 – La population amiénoise fuit la ville

Source : <https://www.amiens.fr/>

Ça serait un peu trop long et un peu trop technique mais il se retrouve sur la Loire avec tous les officiers et là, le gouvernement leur fait donner leur parole d'honneur qu'ils resteront là, qu'ils ne bougeront pas. Et il le raconte dans son journal que même s'ils voient des ennemis, ils ne doivent pas bouger. C'est le gouvernement de capitulation. Ils doivent donner leur parole d'officiers français qu'ils ne bougeront pas. C'est comme ça que tous les officiers de l'armée française sont faits prisonniers. Et dans son journal, il dit une chose qui est prémonitoire du Gaullisme. Il dit : « On nous demande de ne pas bouger. Si je suis un soldat, j'accepte. » Il le tourne mieux que ça d'ailleurs, il dit : « Si je suis un soldat, je dis oui. Si je suis un patriote, je dis non. » Finalement, ils n'ont pas bougé et ils sont tous faits prisonniers.

XI ^e Région Etat-Major	Nantes, le 18 juin 1940
3 ^e Bureau	TELEGRAMME
	Général Commandant la 11 ^e Région à Ms G.S. Vannes G.S. Brest Préfets Vendée, Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord.
Officiel 2/A2	
	Ministre télégraphie ce qui suit :
	Interdiction formelle à toute autorité civile ou militaire de se replier. Chacun reste à son poste, <i>même en cas arrivée ennemi</i> . Toute infraction à cet ordre entraînera comparution délinquant devant <i>tribunal militaire</i> .
	P.O. Le Chef d'Etat-Major Nantes, le 19 juin 1940 ¹⁷

¹⁷ Télégramme reproduit des mémoires de Marcelle et Robert Christophe *Une famille dans la Guerre* (p.16)

Rappelons-nous : les Allemands renouvelaient sans succès leurs tentatives pour franchir l'Aisne. De Laon évacué, nous continuions à tenir un front étendu. Une seule fissure subsistait cependant, un intervalle d'une cinquantaine de kilomètres entre Amiens et Bapaume. Les Allemands yjetaient des forces blindées en direction de la mer.

C'est le poids, le nombre et la tactique de ces forces blindées que nous n'avons pu surmonter.

◆

Nous étions cependant avertis depuis la campagne de Pologne, au cours de laquelle les chars blindés ne se comportent pas comme des engins d'accompagnement, un outillage tactique, mais comme des éléments stratégiques, de véritables armées.

Gringoire du 20 juin 1940

Source : [Retronews](#)

Interviewer Et votre mère et vous, vous l'avez appris à quel moment ?

Francine Nous sommes à Paris à ce moment-là. Vous dire exactement quand on l'apprend, je ne sais pas. Je suis une petite fille. Je vis la guerre différemment. Je m'en souviens plus quand je l'ai appris moi.

Robert *Autorisés par nos convoyeurs, des paysans nous offraient au passage des morceaux de pain, du chocolat, des cigarettes ou du vin. Une brave fermière me tendit une carte postale et me dit : « Vite, prévenez votre famille ! Je mettrai la carte à la poste ! » Sachant ma femme et ma fille réfugiées à La Baule avec ma belle-mère, j'écrivis à la hâte, deux lignes laconiques. A peine avais-je libellé l'adresse qu'on entendit crier Vorwärts ! (En avant, marche !) Et la lente procession reprit... (p. 17)*

Marcelle *La carte offerte à Robert par une paysanne entre Clisson et Nantes, je la reçus dans une enveloppe. Impossible de remercier la généreuse fermière : son adresse manquait. Après un mois d'angoisse, le facteur me remit enfin une lettre de mon mari. Elle provenait du séminaire de Laval et ne me rassura qu'à moitié. Les Allemands libéreraient-ils leurs prisonniers ? L'Ouest-Eclair se fit l'écho de cet espoir à plusieurs reprises. Mais le pressentiment du contraire ne me quittait pas.*

Une seconde lettre m'annonça que les prisonniers pouvaient recevoir des visites. Ma mère me dit alors : « Je vais rentrer chez moi. Les Allemands sont corrects. A quoi bon s'installer dans cet exode qui coûte si cher ? Va voir Robert avec la petite, et rejoignez-moi ensuite à Paris. »

Je suivis son conseil et pris le train pour Laval avec ma fille. Au moins revoir mon mari, si l'envoi outre-Rhin se précisait.

Le 14 août, nous arrivions à Laval. (p.20)

Interviewer Et vous vous souvenez de ce que votre mère disait, de ses inquiétudes ?

Francine Oui. Simplement, je me souviens que, après avoir été faits prisonniers, tous les officiers sont transportés à Laval et que là, ma mère et moi, nous avons le droit d'aller le voir à Laval. Là, il est prisonnier. On les a tous parqués dans le grand séminaire de Laval parce qu'il y a de la place. Ils sont entassés là-dedans et nous avons -c'est en Mayenne- et nous avons le droit de partir les voir. Et nous partons ma mère et moi. Nous allons loger je crois chez l'habitant et nous avons le droit d'aller voir papa. Jusqu'au jour où c'est interdit. Donc là, nous allons rentrer à Paris et ça devient interdit car on va les transporter en Allemagne. Nous apprenons, par des gens qui sont là, qu'ils vont partir pour l'Allemagne.



Le séminaire de Laval
Source : <https://gertrude.paysdelaloire.fr>

Interviewer Madame Lorch, vous vous souvenez de vos visites à votre père prisonnier ?

Francine Oui, je m'en souviens très bien parce que c'est là que j'ai fêté mes 7 ans pour le mois d'août. Il y a encore des pâtissiers qui peuvent encore faire des gâteaux à ce moment-là. Et ma mère achète un gâteau et l'apporte au grand séminaire. Et le fonctionnaire à l'entrée prend le gâteau et nous fouille, bien entendu. Il n'ouvre pas la boîte de gâteau mais il le secoue et ma mère crie : « Oh l'imbécile ! » Et tout d'un coup, elle se rend compte de ce qu'elle a dit. C'est déjà un occupant. Nous portons le gâteau et nous avons le droit de le déguster avec les compagnons de geôle de mon père. Il a été écrasé mais il est bon quand même. Et tout le monde me souhaite mes 7 ans joyeusement. Evidemment, on ne s'attendait pas à la suite.

Robert *Ces dix jours de visite quotidienne furent le pain blanc de ma captivité. Comme j'avais perdu ma capote au moment de ma capture, Marcelle acheta pour moi un gilet de laine. Avec un peu de linge de corps, elle me*

l'apporta dans une petite valise en osier. En même temps, elle avait acquis une étroite cuvette en émail. « Afin que tu puisses te laver plus facilement, puisque vous faites la queue devant vos robinets. » Elle ajouta : « On ne trouve plus rien dans les magasins de nouveauté, les bazars, parce que les Allemands achètent tout. » En revanche, elle pouvait m'apporter plus facilement du pain, du beurre, des conserves et des fruits... .

Nous dûmes, hélas ! envisager notre séparation. Le portefeuille de mon épouse commençait à devenir trop maigre : il fallait qu'elle regagnât Paris.

Mes chères visiteuses me firent leurs adieux le 24 août. (p.21)

Interviewer Madame Lorch, qu'est-ce que vous comprenez quand vous êtes une enfant de 7 ans et que vous voyez votre père prisonnier ?

Francine Je comprends ce que c'est que la guerre. Jusqu'à maintenant, ça a été assez joyeux puisque j'ai essayé un masque à gaz en descendant à la cave. Tout ça, c'est assez drôle. J'ai un papa en uniforme. Il est très beau en uniforme, je suis très fière de lui. Et là, mon père s'en va. Je comprends qu'une guerre, ça sépare des familles.

Des masques à gaz ont été distribués aux petits Parisiens



Un groupe d'enfants sortant d'un centre de distribution.

Le Petit Courrier du 31 août 1939

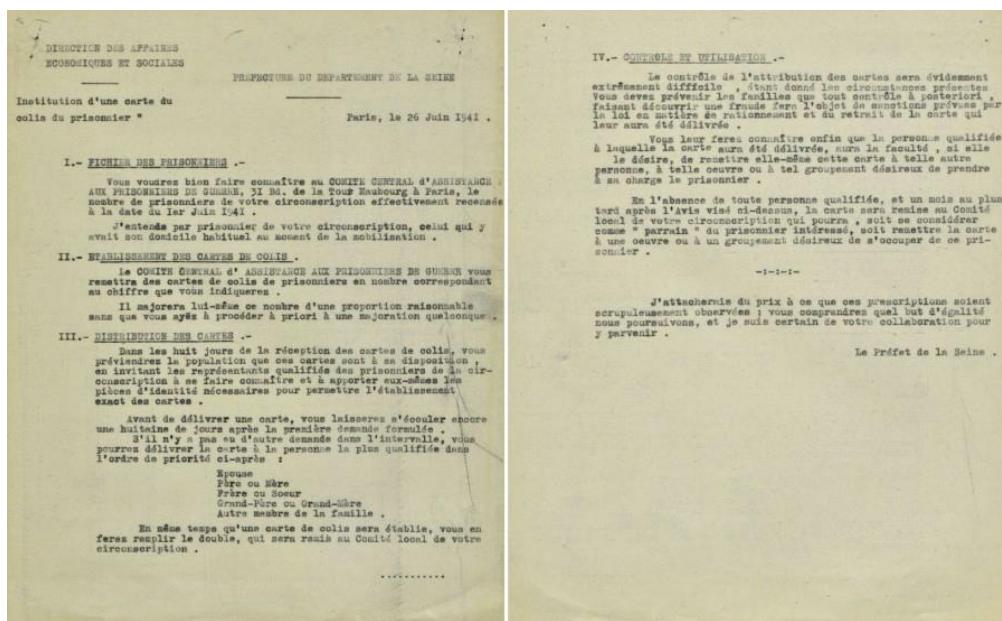
Source : [Retronews](#)

Interviewer Parce que vous vous sentiez pas séparée quand votre père était prisonnier ?

Francine Tant qu'il est à l'armée, c'est comme les autres enfants. Mon père part à l'armée. Il fait son devoir, c'est très bien. Il fait son devoir ! Est-ce que j'ai déjà compris ça à ce moment-là ? C'est possible. C'est au moment où il part pour l'Allemagne que je comprends : parce que c'est une guerre, bien sûr !

Interviewer Vous vous souvenez de son départ, de ce que votre mère a dit à ce départ ?

Francine Non, pas très bien. Après, je vais me souvenir, je me souviens très bien qu'on recevait des petits papiers qui nous permettaient de lui faire des colis.

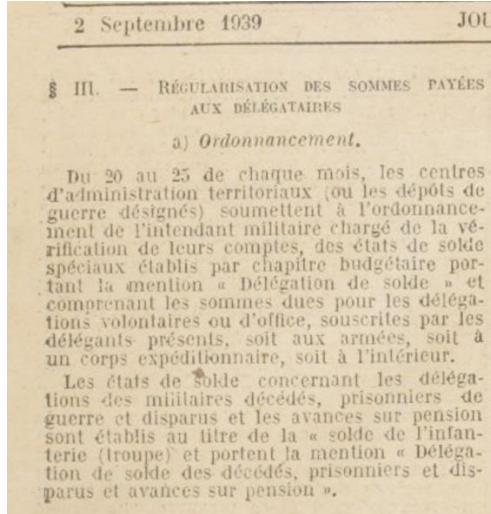


Lettre de la préfecture concernant la mise en place d'une carte de colis de prisonnier aux maires des 20 arrondissements de Paris

Source : [Archives de Paris](#)

Et ça représentait un travail terrible de lui faire des colis parce que les privations commencent à arriver. Ma mère a très peu d'argent, comme je vous ai dit. Elle touche, je ne sais plus comment ça s'arrange, elle

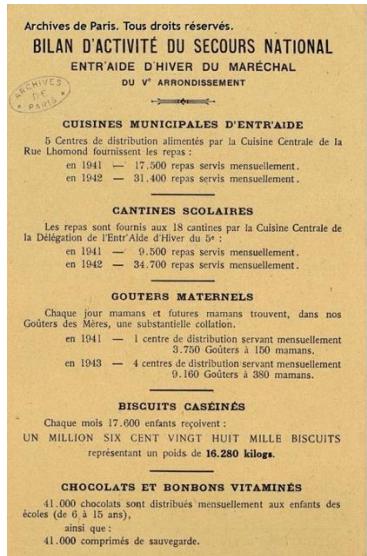
touche ce qu'on appelle une délégation de solde. Toutes les femmes de prisonniers touchent une délégation de solde. Alors, avec ça, on vit assez petitement.



Décret du 30 octobre 1939 relatif aux délégations de solde

Source : [Retronews](#)

Marcelle Depuis notre retour chez nous, rue Cardinet, Francine allait à l'école primaire de la rue Jouffroy. Elle y restait toute la journée, jusqu'à quatre heures. Je l'avais déterminée à manger à la cantine. D'abord parce que le rationnement se révélait moins sévère. Ensuite, par mesure d'économie. Le repas revenait moins cher que celui de la maison.

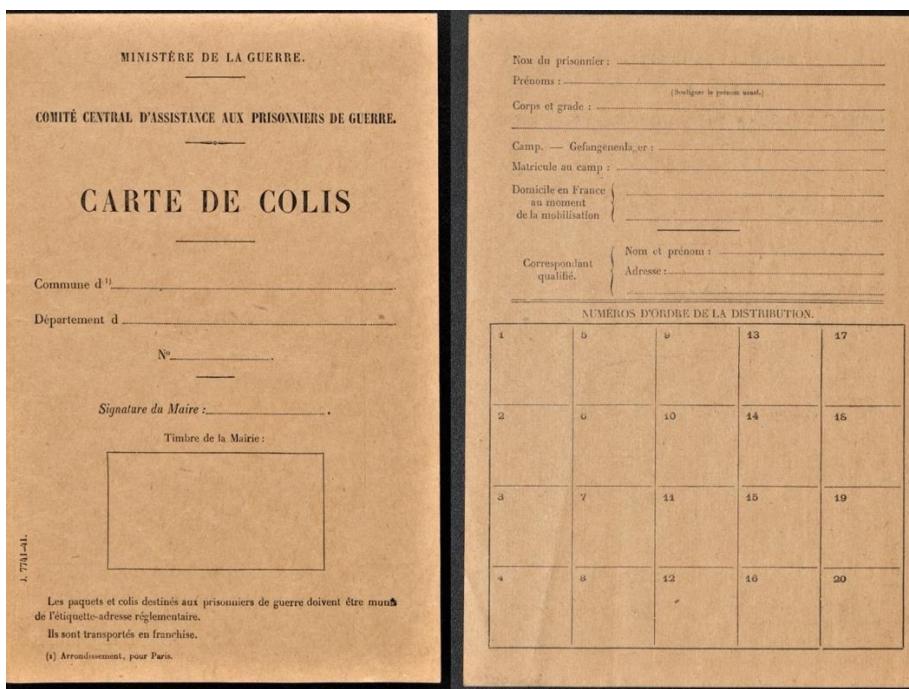


Menus dans les écoles

Sources : [Archives de Paris](#)

Marcelle *Dans son camp, Robert touchait une solde en Lagermarks. Par un accord entre Vichy et Berlin, les officiers pouvaient en distraire une partie, destinée à leurs familles. Mais le facteur tardait à m'apporter cette « délégation de solde ». Je ne devais en recevoir les premières tranches qu'en 1941. D'où l'obligation, en attendant ces paiements dont j'ignorais les dates, de vivre modestement. Pour le loyer, un moratoire en dispensait les femmes des prisonniers de guerre. Je n'en devais pas moins acquitter – c'était logique – les frais de consommation d'eau froide, d'électricité, de gaz. je ne parle pas de l'eau chaude, ni du chauffage central : les chaudières de la maison ne fonctionnaient plus, à cause du rationnement de charbon. Enfin, il fallait s'habiller, se nourrir, acheter les denrées destinées aux colis de Robert ; et tout cela coûtait.* (p.46-47)

Francine Et donc, il faut lui faire des colis. C'est un petit peu difficile bien entendu.



Source : [Archives de Paris](#)

Marcelle *La première lettre que je reçus à Paris datait du 1^{er} octobre. Avec quel émoi je la lus !... Rédigée sur un pli sans enveloppe, elle comptait 26 lignes aux traits imprimés, sur lesquels chaque prisonnier devait écrire, sans jamais les dépasser. Aucune indication de la ville où se trouvait le camp. Seulement cette mention : « Oflag XIII A, Unterlager B. Deutschland. »*

Dans cette première lettre, écrite au crayon parce que les fouilleurs (je l'ignorais) confisquaient les stylos. (...) [M'] annonçant que je pouvais lui adresser des colis par la poste, Robert me priait que de lui envoyer des sous-vêtements

de laine, un cache-col, des denrées impérissables et ajoutait : « Quand tu m'écris, ne dépasse pas cinq pages... » Mais une main anonyme avait souligné ces mots en rouge et précisé en-dessous « Interdit. » Mention qui prouvait le manque de coordination entre les annonces des gardiens à leurs captifs et les consignes données à la censure. (p.28)

Francine Et je me souviens également du premier Noël où mon père est prisonnier car nous fêtons Noël comme beaucoup de familles juives. Nous, on fêtait Noël. Et j'avais l'habitude d'avoir des cadeaux. Cette année-là, je n'en avais pas bien sûr. Et ma mère, qui est très respectueuse de toutes les traditions et qui ne veut pas qu'on soit triste, au lieu d'un sapin complet, elle a trouvé une branche de sapin et elle met une branche de sapin devant la cheminée. J'ai quand même mis mes souliers devant la cheminée et, dans mes souliers, je trouve une plaque de chocolat sur laquelle il y a écrit « Pour papa » car je crois dur comme fer au Père Noël. Et j'ai pensé : « Mais c'est extraordinaire, le Père Noël a pensé à papa, donc voilà une plaque de chocolat qu'on va mettre dans le prochain colis ». Et maman avait reçu une lettre de papa qu'elle met dans mes souliers. Je ne l'avais pas vue avant. Donc, j'ai une lettre de papa. Le Père Noël, à défaut de jouets, m'a apporté une lettre de papa ce qui est encore plus formidable.



L'Echo d'Alger du 25 décembre 1941

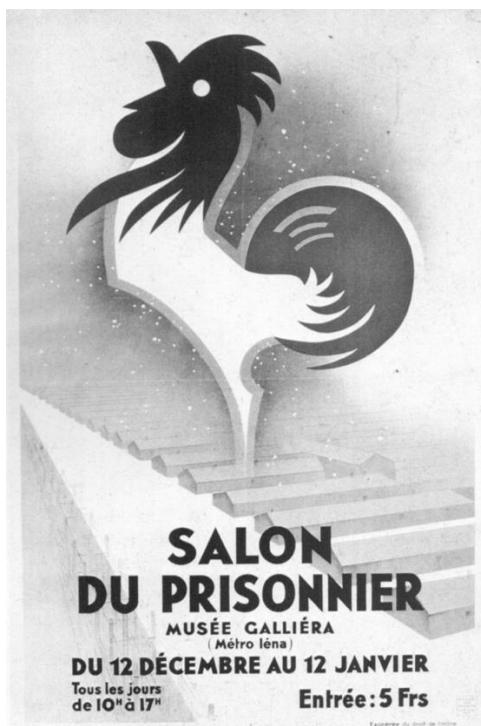
Source : [Retronews](#)

Marcelle *Quand vint Noël, je ne sus comment offrir à Francine la petite fête traditionnelle. La précarité des transports gênait le commerce des fleuristes. Ils exposaient peu de sapins et les vendaient si cher que je dus me contenter d'une branche. Je la mis dans l'un des souliers de Francine, posés devant la cheminée. Appuyés contre l'autre chaussure, elle trouverait le lendemain quelques joujoux, dont un offert par notre adorable concierge. J'ajoutai une plaque de chocolat portant ces mots : « Pour papa. » Ainsi qu'une lettre de lui, reçue l'avant-veille, et que j'avais cachée.*
(p.49)

Interviewer C'est un Noël de quelle année, Madame Lorch ?

Francine C'est donc le Noël de 41.

Marcelle *Nous pûmes adresser nous-mêmes des cartes supplémentaires à notre cher absent. Un « Salon du prisonnier » venait de s'ouvrir à Paris. Nous y allâmes voir des objets fabriqués dans les camps. D'anciens P.G. servaient de guides et fournissaient des explications manifestement téléguidées : elles montraient les Stalags et les Oflags comme des endroits où l'on n'était pas malheureux.*



Source: [Zedlande](#)¹⁸

¹⁸ Regarder le reportage sur le salon dans [Les Actualités Mondiales](#) du 19 décembre 1941.

Chaque visiteur avait le droit d'acheter une carte, acheminée dur l'Allemagne par une dérogation au contingent mensuel. Comme nous étions deux, la petite et moi, je pus en acquérir deux. Elles portaient en suscription cette phrase signée « Ph. Pétain » : « Noël, mes enfants, c'est la nuit de l'Espérance.»



Source : [Ceres](#)

Interviewer Noël 41. Est-ce que vous vous souvenez si votre mère vous a parlé des menaces qui pèsent sur les Juifs et sur votre père ?

Marcelle Naturellement, mes lettres à Robert ne contenaient jamais la description de nos hontes et de nos dangers. Lui-même ne me disait pas qu'il les connaissait par la lecture des journaux reçus au camp. Nous nous jouions la comédie en pure perte. Je m'en étais rendu compte en lisant les exemplaires du Trait d'Union qu'à titre de souvenirs il avait joint à ses chandails. Ce canard était bien le frère des organes collabos de Paris !... (p.62)

Robert Si la distribution des colis piétinait, en revanche nos hôtes inondaient le camp d'exemplaires gratuits du Trait d'Union¹⁹. Imprimé à Berlin, ce bi-hebdomadaire, rédigé en français, n'était autre qu'un pamphlet de propagande nazie. Articles venimeux ou d'une désarmante naïveté. Depuis mon arrivée à Nuremberg, je parcourais ce torchon. (...)

¹⁹ Consulter l'[Almanach](#) de 1941 et autres numéros du *Trait d'Union* sur la [Bibliotheca Andana](#)



Exemple de propagande antisémite dans *Le Trait d'Union* du 20 mars 1941²⁰

²⁰ -Tiens, bonjour, Lévy.

- Fous fous trompez, che ne suis pas Lévy, che me nomme Dupont.

Autres feuilles que les Allemands ne distribuaient pas, mais que nous pouvions aller lire dans la Salle Napoléon du Bloc V, les organes collabos de Paris (Matin, Œuvre, Paris-Soir, Petit Parisien) et le Journal Officiel de l'Etat Français. Je fréquentais la Salle Napoléon pour y consulter ces quotidiens. Un jour, j'y aperçus la photo du Palais Berlitz, à Paris. Sur toute sa façade, un énorme panneau : EXPOSITION LE JUIF ET LA France. Et une description aussi venimeuse que l'article du Trait d'Union.

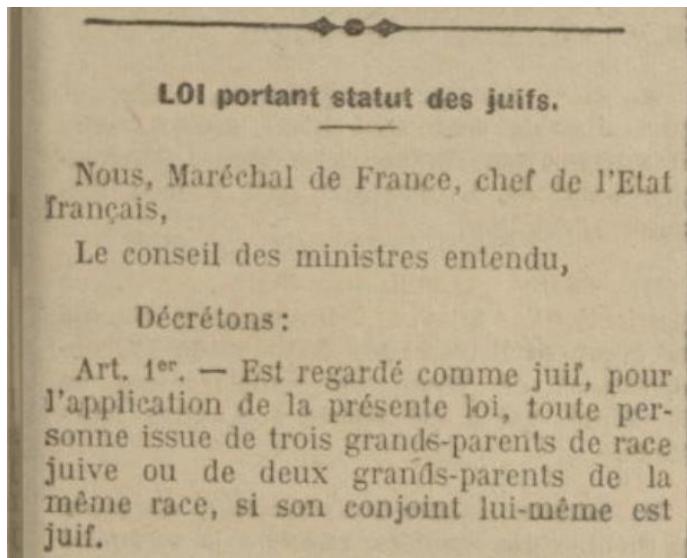


Une foule énorme se pressait hier après-midi à l'entrée de l'exposition « Le Juif et la France ». (Ph. Paris-soir.)

Paris-Soir du 9 septembre 1941

Source : [Retronews](#)

Le bouquet, je le vis dans le Journal Officiel du 3, puis du 4 octobre, « Nous, Maréchal de France, Chef de l'Etat Français... décrétons... » Il s'agissait d'un « Statut des Juifs ».



Journal Officiel de la République Française du 18 octobre 1940

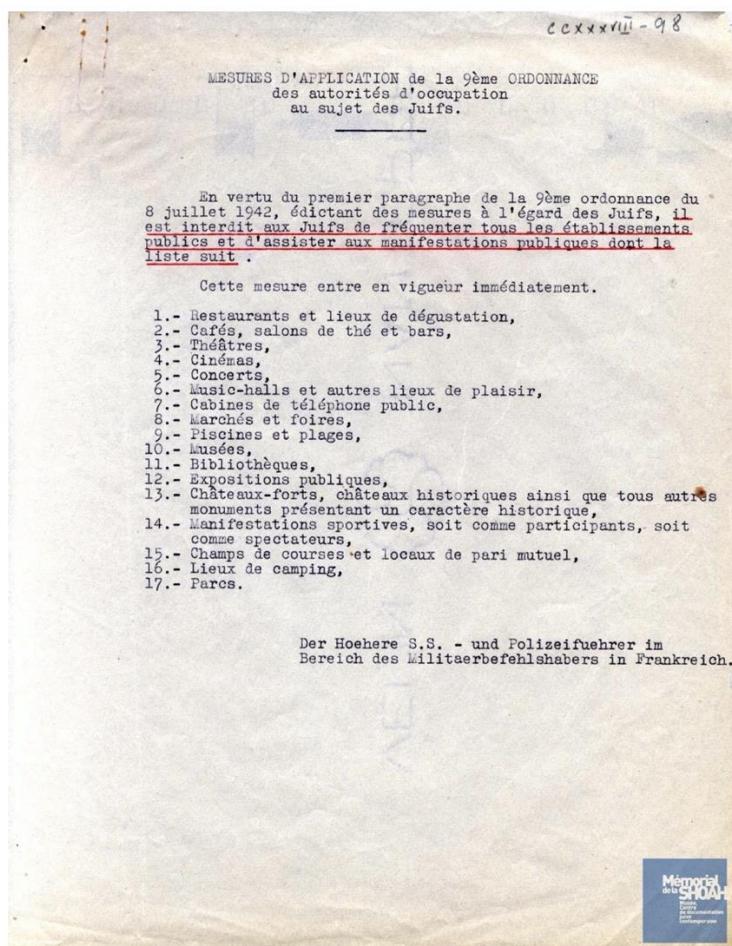
Source : Retronews

Alors que la Convention d’armistice ne comportait aucune revendication des vainqueurs à l’encontre des israélites, le gouvernement de Vichy allait au-devant des exigences éventuelles d’Hitler. Il lui tendait la main. Ce Statut interdisait aux juifs toute profession les mettant en rapport avec le public. Autant les condamner à mourir de faim ! Basé sur la notion de race, alors que les autorités occupantes ne définissaient encore l’israélite qu’en fonction de sa religion, le Statut de Vichy prévoyait, à une date non encore fixée, le recensement de tous les juifs de France, sans distinction d’ancienneté, d’origine ou de confession. (p.39)

Le Matin du 19 octobre 1941

Source : [Retronews](#)

Francine Je n'ai aucun souvenir de menaces à ce moment-là, à Noël 41. Depuis, je pense que le Statut des Juifs²¹ a paru mais, moi, je ne le sais pas. Tout ça, je ne le sais pas. Je vais commencer à comprendre quand vont venir les mesures de tous les jours qui vont gêner ma vie de tous les jours. C'est-à-dire que je ne vais plus avoir le droit d'aller jouer au jardin public²² avec les petites amies, que je ne vais plus avoir le droit d'entrer dans un musée, enfin du public, cinéma, théâtre. Je ne suis pas encore allée au cinéma, au théâtre mais je sais qu'on n'a plus droit.



Note de la section VIII (commerce intérieur) du Service de contrôle des administrateurs provisoires (SCAP) du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) traitant d'un projet fait à partir de la 9^e ordonnance allemande du 08/07/1942 (CCXXXVIII-98)

Source : [Mémorial de la Shoah](#), Paris (France).

²¹ Le premier Statut des Juifs est daté du 3 octobre 1940 et publié au Journal Officiel le 18 octobre 1940. Le deuxième, daté du [2 juin 1941](#), remplace celui du 3 octobre 1940.

²² « Je regarde avec envie le Parc Monceau. A travers les grilles, j'aperçois mes camarades. J'essaie d'entrer dans le square des Batignolles, mais à cause de cette étoile sur ma poitrine, on me refoule. Alors, je reste bête, me balançant d'un pied sur l'autre, admirant de loin les arbres et les fleurs, essayant d'entendre ce que les autres enfants se crient en jouant. » *Une petite fille privilégiée*, p.22

Marcelle *Nous habitions à mi-chemin du square des Batignolles et du parc Monceau. Souvent, je me promenais avec Francine dans l'un ou l'autre, afin qu'elle respirât un air purifié par la chlorophylle. Quand les autorités interdirent aux juifs l'entrée des jardins publics, il nous fallut renoncer à ce délassement. Sans doute notre péché originel n'était-il pas imprimé sur notre visage. Mais si un garde nous réclamait nos cartes d'identité, il y aurait vu le cachet « JUIF », tamponné depuis fin 1940 par la police. (p.108)*

Marcelle *Le temps passait, lourd d'appréhension. La lecture des journaux devenait un supplice. Ils délayaient à plaisir l'ignoble sauce nationale-socialiste. Je me rappelle un placard imprimé dans tous les quotidiens. On y voyait des flacons étiquetés de crânes et de tibias. Ces bouteilles portaient des bouchons de carafe en forme de têtes. Avec des nez crochus, des lèvres pendantes, des joues adipeuses, des oreilles démesurées, des cheveux crépus. Et cette légende en caractères gras : | Mefiez-vous de ces fioles. Pour purger la France, adhérez aux AMIS DE L'INSTITUT D'ETUDE DES QUESTIONS JUIVES. » (p.47)*



L'Oeuvre du 14 juin 1941

Source : [Retronews](#)

Francine Et puis naturellement, la grande affaire, ce sera l'étoile. Et puis, j'entends parler... non ça, ça viendra après l'étoile. J'entends parler de gens qui disparaissent. Ça viendra après. Si, il y a une chose déjà : c'est la confiscation des magasins juifs.

L'aryanisation des entreprises juives

Paris (D. N. B.), 9 janvier.
— Un rapport sur la situation dans laquelle se trouve l'aryanisation des entreprises juives fait connaître que 11.000 entreprises juives ont été enregistrées. 6.000 sont de grandes entreprises juives, les 5.000 autres appartiennent à de petits et moyens propriétaires. Ces chiffres concernent exclusivement Paris.

L'aryanisation des entreprises juives sera exécutée par les autorités allemandes et françaises, en étroite collaboration. Un commissaire administrateur sera nommé. Il devra réaliser aussi rapidement que possible, par voie de vente, l'aryanisation de l'entreprise et il prendra en mains la direction des affaires jusqu'à ce que la vente soit effectivement réalisée. Ces commis-

saires administrateurs seront proposés à Paris par le préfet.

En ce qui concerne les entreprises juives françaises, des commissaires administrateurs français seront nommés. Lorsqu'il s'agira d'une entreprise juive étrangère, le commissaire administrateur sera de la même nationalité que celle à laquelle appartient la dite entreprise. Le montant de la vente de ces entreprises reviendra, dans tous les cas, aux anciens propriétaires juifs.

De nombreuses entreprises juives ne se sont pas encore fait enregistrer ou essaient de se camoufler. Cette infraction à la loi, lorsqu'elle sera découverte, sera sévèrement punie.

Les autorités allemandes se réservent le droit de vérifier dans chaque cas le contrat de vente

La Petite Gironde du 11 janvier 1941

Source : [Retronews](#)

Et comme ma grand-mère est gérante de magasin pour dames, magasin pour enfants rue Saint-Honoré²³, il va y avoir quelque chose qui va se passer.

240

L'UNIVERS ISRAELITE

Francine PARY
C O U T U R E

■

ROBES - MANTEAUX
ENSEMBLES - SPORT
MODÈLES EXCLUSIFS

■

265, rue Saint-Honoré
Téléphone : OPErs 94-58 1-1

HOTEL LUTETIA

43, Boulevard Raspail
PARIS

Mariages et Cérémonies

LE CONFORT PARFAIT
UNE BONNE CUISINE
UNE EXCELLENTE CAVE
A DES PRIX RAISONNABLES

Publicité parue en décembre 1937

Source : [Retronews](#)

²³ Il s'agit des magasins Francine Pary et Mirkey. Ce dernier est un magasin de vêtements pour enfants.



Francine (à dr.) et sa cousine Ginette Christophe posent pour le magazine *Nouveauté* du 19 septembre 1937

Source : [Retronews](#)

Interviewer Vous vous en souvenez ?

Francine Oui. Je me souviens surtout que le jour où les gens qui possédaient des magasins ont été obligés de marquer JUIF sur leur vitrine.



Source : [Mémorial de la Shoah](#), Paris (France).

Ma grand-mère, comme tout le monde, l'a marqué mais il y a eu une réaction extraordinaire : tous les Français, tous les Juifs français qui étaient si fiers, et de bon droit, de leur nationalité française, ont tous écrit sur leurs vitrines ce qu'ils avaient fait pour leur patrie. C'est-à-dire qu'on a accroché toutes les décos que tous nos ancêtres avaient gagnées au service de la patrie et tout ce que nous avions fait lorsque nous avions un savant, lorsque nous avions quelqu'un qui avait fait quelque chose. Et il y en avait tellement ! Il y avait de telles listes ! Nous avions tellement fait de choses pour notre patrie que les autorités nous ont fait enlever tout ça parce que, évidemment, les gens qui étaient catholiques découvraient que tous ces Juifs avaient vécu exactement comme eux et avaient servi leur pays exactement comme eux. Et même, l'avaient très, très bien servi. Alors, les autorités ont fait enlever tout ça.

Ordonnance du chef de l'administration militaire en France du 27 septembre

Les autorités occupantes ont pris une décision qui était attendue.

Depuis quelque temps, les juifs qui étaient revenus à Paris et dans les grands centres se montraient particulièrement arrogants. Ils semblaient n'avoir aucune conscience de leurs lourdes responsabilités dans les événements qui ont conduit la France à la catastrophe.

La population française supportait impatiemment cette attitude.

L'ordonnance qui vient d'être prise permettra de recenser les juifs pour contrôler leur activité.

En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer et Oberst Befehlshaber der Wehrmacht, je décrète ce qui suit :

I
Sont reconnus comme juifs ceux qui appartiennent ou appartiennent à la religion juive, ou qui ont plus de deux grands-parents (grands-pères et grand'mères) juifs. Sont considérés comme juifs les grands-parents qui appartiennent ou appartiennent à la religion juive.

II
Il est interdit aux juifs qui ont fui la zone occupée d'y retourner.

III
Toute personne juive devra se présenter avant le 20 octobre 1940 auprès du sous-préfet de son arrondissement, dans lequel elle a son domicile ou sa résidence habituelle, pour se faire inscrire sur un registre spécial. La déclaration du chef de famille sera valable pour toute la famille.

IV
Tout commerce, dont le propriétaire ou le détendeur est juif, devra être désigné comme « Entreprise juive » par une affiche spéciale en langues allemande et fran-

caise avant le 31 octobre 1940.

V
Les dirigeants des communautés israélites seront tenus de fournir sur demande des autorités françaises toutes les justifications et les documents nécessaires pour l'application de la présente ordonnance.

VI
Les contraventions à la présente ordonnance seront punies d'emprisonnement et d'amende ou d'une de ces deux peines. La confiscation des biens pourra, en outre, être prononcée.

VII
Cette ordonnance entrera en vigueur le jour de sa publication.

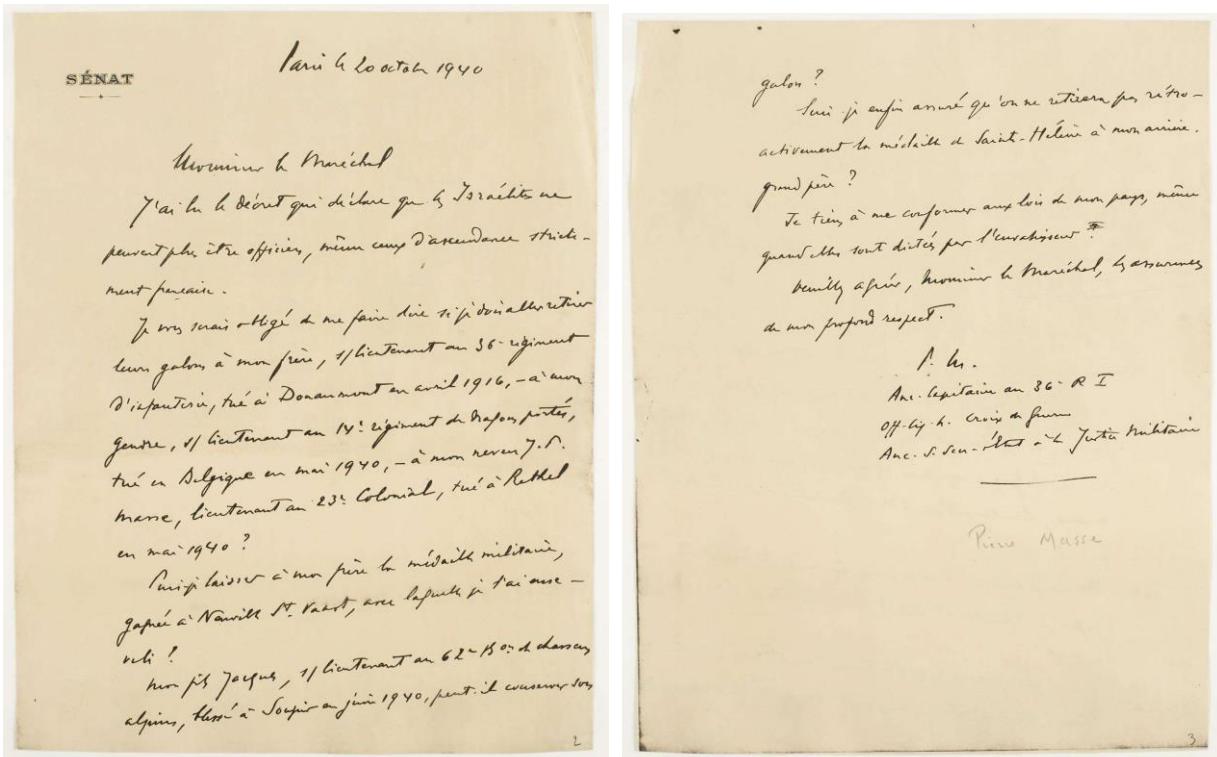
Pour le Commandant
en chef de l'Armée,
Le Chef de l'Administration
militaire en France.

**L'ESPAGNE
FÊTE
SON CAUDILLO**

MADRID, 1^{er} octobre. — Aujourd'hui, mardi, l'Espagne fête la victoire du général Franco dans ses festivités. Le 12 octobre 1936, le général Franco fut officiellement chef de l'Etat espagnol.

Ordonnance allemande du 27 septembre 1940

Source: [Retronews](#)



Lettre de protestation que le Sénateur Pierre Masse a envoyée au Maréchal Pétain en réponse à la parution du Statut des Juifs

Source : [Archives Nationales](#)

Interviewer Est-ce que votre mère a commenté cela ? Devant vous ?

Francine Oh ! Elle n'a pas eu à le commenter parce que j'ai compris toute seule.

Interviewer Et vous l'avez compris toute seule ?

Francine Oui, c'était facile.

Interviewer Est-ce que vous vous souvenez du jour ... Est-ce que votre mère va se faire recenser ?

Francine Oui, je me souviens qu'on doit se faire recenser, qu'on doit marquer JUIF sur notre carte d'identité, ça je m'en souviens. Je me souviens aussi qu'on doit porter notre poste de radio au commissariat de police. Je me souviens qu'on doit porter au commissariat de police les armes, les armes que l'on possède, mais ça, ça n'est pas seulement les Juifs, c'est tout le monde. Et nous avons un concierge qui a l'âme résistante et qui passe chez tous les locataires de l'immeuble qu'il sent ayant le même esprit de résistance que lui, et il va garder toutes ces armes et, lui, il va aller les jeter dans la Seine pour qu'on ne les donne pas au commissariat de police. Et alors, ma mère donne le fusil de chasse de mon père bien entendu qu'on va jeter dans la Seine et mon père était escrimeur, et elle donne même ses armes blanches pour que rien n'aille... et tout ça, le concierge va aller le jeter dans la Seine.

J	PARTICULIERS	
Nom :	XX-15(8)	
Prénoms :		
Né le à		
Nationalité :		
N° de la carte d'identité ou du CC :		
N° de la déclaration :		
Domicile :		
Date d'entrée en France :		
Profession :		
Biens et Participations		
Valeur et nature	Situation (indiquer les entreprises où sont investis les biens)	
XX-15(13)		
J	PARTICULIERS	
Nom :	XX-15(13)	
Prénoms :		
Né le à		
Nationalité :		
N° de la carte d'identité ou du CC :		
N° de la déclaration :		
Domicile :		
Date d'entrée en France :		
Profession :		
Biens et Participations		
Valeur et nature	Situation (indiquer les entreprises où sont investis les biens)	

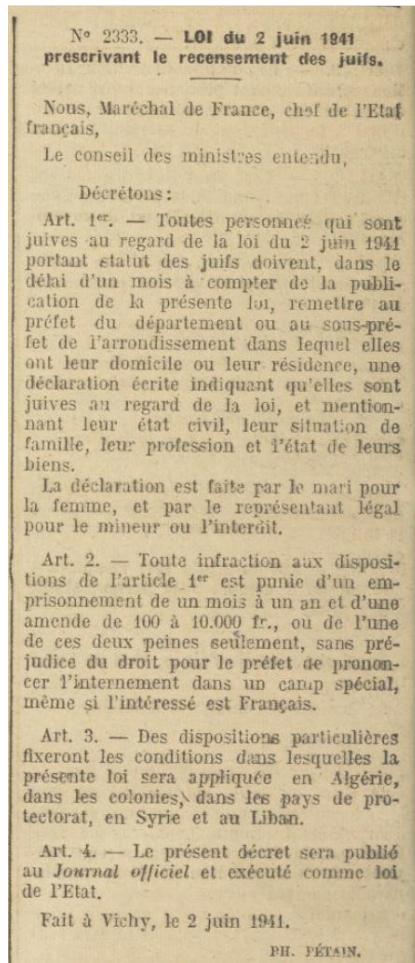
Fiches de recensement (XX-15(8) et XX-15(13))

Source : [Mémorial de la Shoah](#), Paris (France)

Marcelle Quand nous allions chez ma mère, nous croisions dans son quartier une vieille marchande de journaux que nous finîmes par bien connaître. Vendant le Paris-Soir, elle criait avec un certain héroïsme : « Pourri-Soir ! » Demandez Pourri-Soir ! »

A la fin décembre 1940, [Paris Soir] et ses congénères asservis annoncèrent que les israélites devaient aller se déclarer dans les commissariats. Avec Francine, j'effectuai cette démarche blessante. (p.58)

Mais une loi parut le 8 mai [1941], prescrivant notre recensement global, et non plus individuel, comme celui de décembre 1940. Et cette loi française, imprimée dans le Journal Officiel, était signée par le chef de l'Etat. Ainsi le Maréchal s'entendait-il avec Berlin pour dépister les Juifs, même ceux que le catholicisme avait confondus dans la masse des chrétiens. Premier but de cette mesure : graver le mot JUIF sur les pièces d'identité.

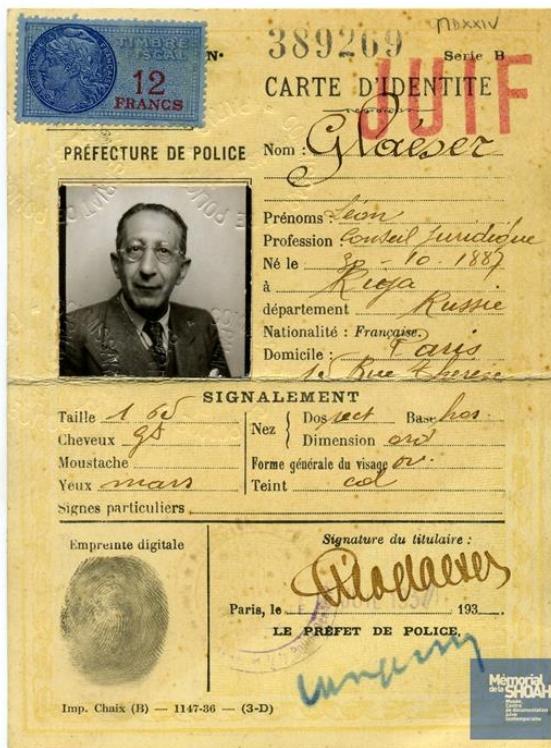


Journal Officiel de la République Française du 14 juin 1941

Source : [Retronews](#)

Renseignées par les journaux, nous dûmes aller au bureau préfectoral de l'avenue Victoria, près de l'Hôtel de Ville. C'est ce que je fis, avec ma fille. Ce jour-là était réservé aux israélites dont les noms commençaient par les lettres A, B, C, D, E, F. Des barrières canalisaient, sur le trottoir, une longue file d'attente. Et des agents y assuraient l'ordre. Je vis là des gens de tous âges et de toutes conditions. Après un piétinement d'une heure, je pénétrai dans le bureau, tenant

Francine par la main. Une employée examina mon livret de famille et ma carte d'identité. Sur cette pièce, elle tamponna le mot JUIF avec un cachet.



Carte d'identité de Léon Glaeser avec le tampon « Juif » (MDXXIV_CI_Glaeser)

Source : [Mémorial de la Shoah](#), Paris (France)

Ma pauvre gamine assistait à cette opération avec surprise. Elle me posait des questions embarrassantes. Comment expliquer à une gosse de sept ans les raisons de notre mise à l'index ? Pouvait-elle, à son âge, comprendre que sa naissance faisait d'elle une criminelle ? En classe, on lui avait appris à chanter, en chœur avec ses compagnes :

Maréchal, nous voilà !

Devant toi, le sauveur de la France.

Nous jurons, nous, tes gars,

D'obéir et de suivre tes pas.

A la distribution des prix, elle allait recevoir le plus prisé de la classe : le Prix du Maréchal (une « Vie des Saints »).

Récompense qui, remise à une enfant juive, mêlait le bouffon au tragique. (p.62)

Interviewer Est-ce que vous vous souvenez comment, puisque vous étiez petite, vous aviez entre 7 et ... vous aviez presque 8 ans, comment vous vivez cela dans votre corps d'enfant ? Qu'est-ce que ...

Francine Eh bien je commence à avoir peur, bien entendu, parce qu'il y a aussi l'histoire de l'heure. Nous devons rentrer à 8h, être chez nous à 8h. Toutes ces petites choses commencent à plus ou moins me perturber, bien entendu. C'est un peu difficile parce que, comme je vous expliquais, je suis d'une famille qui n'est pas religieuse, qui est avant tout patriote, et c'est difficile de comprendre que je suis différente. Pour nous, être juifs, c'est être français de confession israélite, c'est ainsi qu'on dit. On n'emploie même pas le mot *juif*. On emploie le mot *israélite*. Alors, ce mot me trouble.



Source : [Retronews](#)

Interviewer Est-ce que vous avez des souvenirs de l'heure du couvre-feu, de l'heure à laquelle vous devez rentrer ?

Francine Oui, très bien parce que nous sommes allées chez des cousins qui habitent boulevard Malesherbes. Lui s'appelle Docteur Georges Levy. Il est un grand professeur à l'hôpital Saint-Louis. Lui aussi, il a servi sa patrie, ô combien. Et je me souviens qu'un soir, nous avons oublié l'heure en bavardant et nous sommes rentrées, ma mère et moi, en courant comme deux folles. Tellement peur d'être arrêtées parce que nous sommes rentrées plus tard. Mais ça, je ne me souviens pas si c'est avant ou après le port de l'étoile. Ce doit être, je pense, après le port de l'étoile puisque comment nous reconnaître ? Parce que, comme dit un discours officiel, « on est bien obligés de les marquer puisqu'il y en a au moins la moitié qu'on ne reconnaît pas à leur type. »



Source : [Larousse](#)

Marcelle [I]l nous fallait rentrer chez nous de bonne heure. Les israélites n'avaient plus le droit de circuler dans les rues entre huit heures du soir et sept heures du matin. Un jour, cette obligation me causa une grande peur. La famille de Gassion²⁴ habitait boulevard Exelmans, à Auteuil. Un après-midi, nous avions tant profité, la petite et moi, du contact réconfortant de Maud, de sa mère, de ses belles-sœurs et de leur amie Lily Quernel, que nous oublîâmes l'heure de notre couvre-feu. Ayant pris le métro pour changer à la lointaine station Havre-Caumartin et descendre à Malesherbes, il nous fallut marcher très vite (et non courir, ce qui nous eut désignées) dans les couloirs souterrains de Havre-Caumartin et sur les trottoirs conduisant de Malesherbes à notre maison. Nous n'y arrivâmes qu'à 9 heures. La gosse et moi n'en pouvions plus. Nos jambes tremblaient, nos cœurs battaient à se rompre. Et toujours cette question de Francine : « Mais pourquoi, maman ? Pourquoi ? » Mes explications butaient sans cesse contre cette logique enfantine : nous n'étions pas des criminelles, pourquoi diable nous punissait-on ? (p.109)

Interviewer Vous vous souvenez de...

Francine Mon étoile ?



Etoile de Francine
Source : Archives personnelles de F. Christophe

Interviewer Du port de l'étoile ?

²⁴ Maud de Gassion est la femme de Pierre Narçon, prisonnier dans le même Oflag que Robert. La situation des deux hommes font se rencontrer Marcelle et Maud qui deviennent très proches. C'est par l'intermédiaire de Maud que Robert apprendra, entre autres, l'arrestation de sa femme et de sa fille.

Francine Oui, je m'en souviens très bien. Maman a expliqué que c'est fini, nous ne sommes plus comme les autres gens. Il va falloir marquer ça. Il faut que j'arrive à comprendre que je suis différente de mes petites amies. Et que cette différence, il va falloir la marquer. Et j'ai essayé d'expliquer ça à mes petites amies à l'école qui, évidemment, n'ont pas plus compris que moi parce que, pour elles, être juive, elles qui sont catholiques, elles ont fait leur communion, je suis allée à leur communion chez elles, pour elles, le fait que je sois juive, ça ne joue pas. Un enfant n'est pas raciste. D'abord, le mot n'existe même pas, nous ne savons pas ce que cela veut dire. Et pour elles, c'est pareil, je suis française de confession israélite. Quelle est la différence ? Il n'y en a pas. Et donc nous sommes allées... je vous finis l'histoire de l'étoile. Donc nous allons la chercher cette étoile.

Les Juifs devront porter l'étoile jaune

A PARTIR DU 7 JUIN

Sur le côté gauche de la poitrine et dès l'âge de six ans révolus

Le Journal officiel contenant les ordonnances du Militäerbefehlshaber in Frankreich publie l'ordonnance ci-après :

En vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par le Führer und Oberster Befehlshaber der Wehrmacht, j'ordonne ce qui suit :

1. — Signe distinctif pour les Juifs

1^o Il est interdit aux Juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étole juive.

2^o L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte en caractère noir l'inscription « Juif ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.

2. — Dispositions pénales

Les infractions à la présente ordonnance seront punies d'emprisonnement et d'amende ou d'une de ces peines. Des mesures de police, telles que l'internement dans un camp de Juifs, pourront s'ajouter ou être substituées à ces peines.

3. — Entrée en vigueur

La présente ordonnance entrera en vigueur le 7 juin 1942.

Der Militäerbefehlshaber in Frankreich.

(Lire en 3^e page les modalités de la distribution de l'insigne juif.)

AVIS

Les Juifs soumis à l'obligation de porter un signe distinctif en vertu de la 8^e ordonnance du 29 mai 1942 sur les mesures prises contre les Juifs, devront se présenter au commissariat de police ou à la sous-préfecture de leur domicile pour y recevoir les insignes en forme d'étoile prévus au paragraphe premier de ladite ordonnance. Chaque Juif recevra trois insignes et devra donner en échange un point de sa carte de textile.

Le chef supérieur de la police et des S. S. dépendant du Militäerbefehlshaber en France

La stupidité crée le mal

Une déclaration au « du syndicat des mandata

Le Matin du 1 juin 1942

Source : [Retronews](#)

Il faut aller la chercher. Je ne me souviens pas s'il faut la payer ou non. Il me semble que oui, mais surtout ce qu'il y a de très grave, c'est que comme c'est du tissu et qu'à l'époque on a déjà des tickets pour tout, tout est réglementé, il y a très peu de choses, la France vit déjà dans un état de disette, il faut donc donner des points de nos précieux tissus. Ce sera ça en moins pour acheter des vêtements. Il faut donner des points pour avoir cette étoile. Et ça, c'est dommage.

CARTE

G ^A	F ^A	E ^A	D ^A	C ^A	B ^A	A ^A
U ^A	T ^A	LIEU SUR INTÉRIEUR	R ^A	Q ^A	P ^A	O ^A
CLASSE TEXTILES						
PAR ARTICLES (R)						
48 ^A 2 points	47 ^A 2 points	46 ^A 1 point	45 ^A 1 point	44 ^A 1 point	43 ^A 1 point	42 ^A 1 point
60 ^A 2 points	59 ^A 2 points	58 ^A 1 point	57 ^A 1 point	56 ^A 1 point	55 ^A 1 point	54 ^A 1 point
72 ^A 2 points	71 ^A 2 points	70 ^A 1 point	69 ^A 1 point	68 ^A 1 point	67 ^A 1 point	66 ^A 1 point
84 ^A 2 points	83 ^A 2 points	82 ^A 1 point	81 ^A 1 point	80 ^A 1 point	79 ^A 1 point	78 ^A 1 point
96 ^A 2 points	95 ^A 2 points	94 ^A 1 point	93 ^A 1 point	92 ^A 1 point	91 ^A 1 point	90 ^A 1 point
108 ^A 2 points	107 ^A 2 points	106 ^A 1 point	105 ^A 1 point	104 ^A 1 point	103 ^A 1 point	102 ^A 1 point
120 ^A 2 points	119 ^A 2 points	118 ^A 2 points	117 ^A 2 points	116 ^A 1 point	115 ^A 1 point	114 ^A 1 point
132 ^A 2 points	131 ^A 2 points	130 ^A 2 points	129 ^A 2 points	128 ^A 1 point	127 ^A 1 point	126 ^A 1 point
N ^A 2 points	M ^A 2 points	L ^A 2 points	K ^A 2 points	J ^A 2 points	I ^A 2 points	H ^A 2 points

Carte de tickets textile (1942)

Source : [Archives de Paris](#)

Donc ma mère est allée la chercher, je crois que c'est à la Préfecture. Elle revient et il est bien spécifié qu'il ne faut pas l'accrocher. Il faut la coudre de façon bien solide, de façon à ce qu'on ne puisse pas l'arracher. Et ma mère, comme beaucoup d'Israélites, a... C'est une façon de résister : cette étoile, on la coupe bien, on va la surjeter et même la doubler pour qu'elle ne se déforme pas. Je connais même une personne qui va l'entourer de dentelle. Et on la coud. Et donc, le lundi suivant... Nous la portons un dimanche, nous allons voir ma grand-mère, ce dimanche-là. Maman porte son étoile, je porte mon étoile et ma grand-mère porte son étoile. Elle habite rue Saint-Honoré et nous descendons faire un tour dans le quartier, donc de la Madeleine, des Tuilleries, et nous rencontrons des voisins qui connaissent très bien ma grand-mère. Et les gens qui nous voient, évidemment, sont saisis, et les gens qui nous voient traversent la rue pour venir nous

serrer la main. Plusieurs voisins en nous disant — ma grand-mère était habillée de noir ce jour-là- et en lui disant que c'est très beau cette étoile sur le noir. Ça, je m'en souviens très bien.

Marcelle Les étoiles « solidement cousues à l'étoffe », précisait l'ordonnance. Pas d'épingles de nourrice. Premier jour à les porter : le dimanche 7 [juin 1942]. Nous pouvions attendre le lundi. Mais nous décidâmes, ma mère et moi, de nous vacciner contre l'émotion en sortant le dimanche. Avec la petite évidemment. Elle aussi devait s'habituer.

Nous nous préparions mentalement à cette épreuve (...) Nos étoiles dans mon sac, ma fille et moi rejoignîmes donc ma mère à son domicile. Là, j'en cousis une sur ma robe, une autre sur celle de Francine. Maman nous avait précédées dans cette opération.

Nous descendîmes dans la rue vers le milieu de l'après-midi. En ce dimanche de juin, le soleil brillait. Marchand d'abord avec timidité, vous voulûmes railler le mauvais sort. « Bombez le torse, souffla maman. N'ayons pas peur de provoquer des commentaires. Il faut nous immuniser. » Très grande, elle me tenait par le coude, à sa gauche ; et Francine par la main, à sa droite. Nous fixions les passants, lorsqu'ils nous regardaient avec insolence ou plaisir. Mais ces cruels compatriotes étaient rares. La majeure partie des piétons détournaient la tête, plus gênés que nous.

Une dame âgée s'approcha. « Permettez que je vous serre la main », dit-elle. Un homme nous cria : « Ils vous font porter des étoiles, ils auront des croix de bois ! » Au tournant d'une rue, nous croisâmes une famille marquée du même signe. Le père, la mère, deux enfants de six à dix ans. Seul un bébé (moins de six ans) ne l'arborait pas. (p.122)

Francine Et le lendemain, lundi, je vais à l'école avec mon étoile. Je pars donc à l'étoile... à l'école, je traverse toute cette place de Tocqueville que je connais si bien, je prends la rue Déodat-de-Séverac, je prends la rue Jouffroy et là, toutes mes petites amies sont là. Elles me regardent avec stupeur. J'ai traversé l'école, j'ai traversé le préau. Au bout du préau, il y a la directrice. Et la directrice²⁵, vous aviez raison, il fallait un mouchoir... La directrice me sert dans ses bras.

²⁵ Mme Périn

Premier jour du port de l'étoile jaune

La réflexion qu'elle a suscitée :

« Jamais on n'eût pu penser qu'il y avait autant de Juifs à Paris »

Depuis hier, les Juifs portent, cousue sur leurs vêtements, l'étoile de David, signe distinctif de leur race, dite improprement étoile jaune, puisqu'elle est noire sur fond bouton d'or. Selon les ordonnances, l'insigne était soigneusement découpé et solidement fini.

Cette floraison jaune qui s'était principalement manifestée, hier matin, dans les arrondissements périphériques et, naturellement, dans le ghetto, quartiers du Temple et de Saint-Paul, avait, dans l'après-midi, gagné les Boulevards.

Ainsi, les non Juifs purent connaître, en faisant leur marché, la race de bien des gens qu'ils croisaient ou rencontraient encore la veille chez les fournisseurs sans y prêter autrement attention, et il y eut quelques surprises.

Une autre surprise attendait les Parisiens l'après-midi, en constatant le nombre important de Juifs qui se promenaient, discutaient dans les cafés, se mêlaient aux files d'attente des théâtres et cinémas, ou bien encore prenaient simplement le métro. Et une par-

tie seulement de la population juive était dehors ! Il ne faut pas oublier qu'il y avait, en 1941, 1.200.000 Juifs en France, dont plus de 350.000 étaient absorbés par Paris et sa banlieue. Nous avons pu constater, une fois de plus, hier, que nous avions la mémoire courte.

Vers 20 heures, les étoiles jaunes se firent moins nombreuses. A 20 h. 1, les Juifs étaient rentrés chez eux.

CETTE SEMAINE :

- 240 gr. de viande de boucherie contre les tickets 4, 5, 6 et 9.
- 90 gr. supplémentaires pour la catégorie J3 contre le ticket DH.
(La validité des tickets 1, 2, 3 est prorogée jusqu'à nouvel avis et celle du ticket DG jusqu'au 14 juin.)
- Pas de nouveau ticket pour les autres viandes.
(Les tickets BC, BD et BE — 90 gr. chacun — restent utilisables jusqu'au 14 juin.)

Le Matin du 8 juin 1942

Source : [Retronews](#)

Interviewer Est-ce que vous l'avez.... Quel était le premier jour obligatoire pour l'étoile jaune,

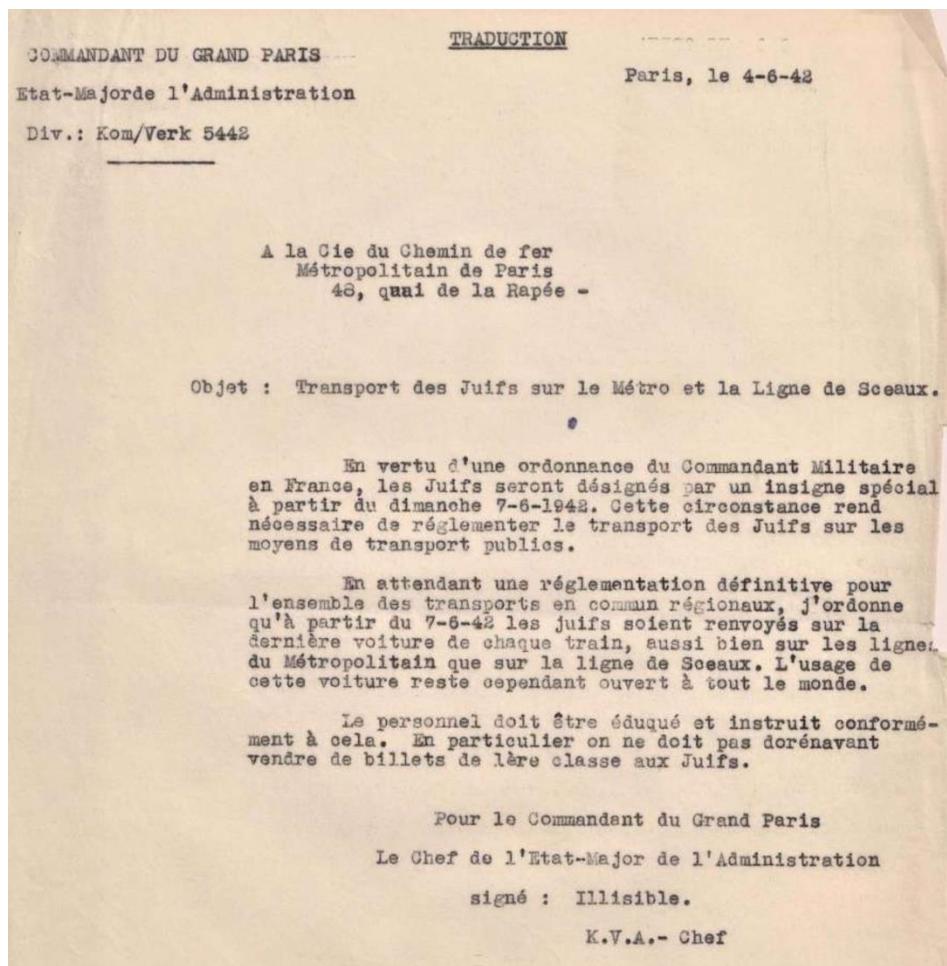
Madame Lorch ?

Francine Ce lundi mais je ne me souviens plus de la date.²⁶

Interviewer Et pourquoi est-ce que l'avez portée le dimanche déjà, un jour avant ? Vous vous souvenez ?

²⁶ Le 8 juin 1942.

Francine Parce que je crois que c'était ce jour-là qu'il fallait la porter, que nous sommes allées chez ma grand-mère qui l'avait, donc nous l'avons portée. Nous n'avions pas honte. Nous étions très fières de nous parce que nous avions de la classe pour la porter. Et je crois que c'est ce jour-là que nous avons pris le métro et, à l'époque, on donnait son ticket au poinçonner et le poinçonner était horriblement gêné et nous a dit, à ma mère et à moi : « Vous savez, vous n'avez pas le droit d'aller dans tous les wagons. Vous avez le droit de monter dans le wagon de queue. » Et nous sommes montées dans le wagon de queue parce que les Juifs n'avaient droit qu'au wagon de queue.



Ordonnance allemande du 4 juin 1942

Source : [Archives Paris](#)

Marcelle Pour rentrer chez ma mère, l'y laisser puis revenir chez nous, il fallut prendre le métro. Quand nous tendîmes nos tickets au poinçonner, il ânonna, honteux du rôle qu'on l'obligeait à tenir : « Mesdames, pardonnez-moi. Il faut que... vous montiez dans le dernier wagon. »

A peine y étions-nous que trois jeunes gens se levèrent pour nous offrir leurs places. Des fantassins allemands, qui nous regardaient avec arrogance, manifestèrent leur surprise par des exclamations. (p.122-123)

Interviewer Je vous remercie Madame Lorch. Nous allons passer à une seconde cassette.

CASSETTE 2

Interviewer Madame Lorch, est-ce que nous pouvons revenir presque 6 mois en arrière de l'obligation de portée l'étoile, c'est-à-dire en hiver 41 ? Décembre 41 ?

Francine Oui, vous voulez parler du moment où on est venu arrêter mon père.

Interviewer Vous voulez bien en parler ?

Francine Oui. Alors on vient l'arrêter. Moi, je ne sais pas du tout pourquoi. Depuis, je le sais. A ce moment-là, je ne sais pas du tout pourquoi mais je sais par contre que les concierges ont dit immédiatement : « Mais vous ne pouvez pas l'arrêter, il est prisonnier. » Et lorsque les gens qui viennent l'arrêter sont montés, elle a dit : « Mais la famille n'est pas là, vous ne trouverez personne ! Je vous jure, il est prisonnier, c'est la vérité ! » Donc, ils sont repartis mais, évidemment, moi, je n'en reviens pas. Ça me stupéfie que l'on vienne arrêter mon père alors qu'il est prisonnier. Voilà.

Marcelle [L'] inquiétude explosa dans la nuit du 11 au 12 décembre. Vers 5 heures du matin, je fus réveillée par le bruit d'une camionnette stoppant sous mes fenêtres, d'hommes sautant sur le trottoir et carillonnant à l'entrée de l'immeuble. Je me levai d'un coup et passai mon peignoir. Laissant Francine à son sommeil d'enfant, je courus entrouvrir la porte. Habitante au premier, je savais que j'entendrais les questions et réponses montant de la loge. A nos concierges, des vois comminatoires demandaient à quel étage logeait Robert Christophe. Des policiers allemands, guidés pas des Français, venaient arrêter mon époux.

« Mais il est prisonnier ! » ripostait Mme Baux. « Prisonnier de guerre ! » précisait son mari. (...)

Le lendemain, Paris apprit que les Allemands et leurs complices avaient appréhendé sept cent cinquante israélites. Presque tous anciens combattants. Parmi eux se trouvait un de mes cousins, Maurice Evard²⁷, qui dépassait la soixantaine. (...) Après l'attentat de Pearl Harbor, l'Amérique avait déclaré la guerre au Japon. Allié du Mikado, le Führer s'était vu contraint de déclarer aux Etats-Unis. Pour se venger, il avait ordonné cette rafle.

Et ses victimes furent conduites au camp de Royallieu, près de Compiègne ; ou de Drancy, près de Pantin.

Deux jours après – le 14 décembre – la presse annonça que cent otages de Drancy avaient été fusillés. Que mille autres venaient de partir en déportation. Qu'enfin le général von Stuelpnagel, gouverneur du Gross Paris, infligeait une amende d'un milliard aux israélites. A charge pour eux de se cotiser. (p.91)

25		Evard	Maurice	1882	-d°-	M	mari	ad' sociétés "Foncière de la Seine"
	1	Evard	Paule	1889	alace	M	épouse	-sp-
	7	Evard	Léopold	1920	Seine	C	filo	-sp-
		Evard	Monique	1921	S. et. o	C	fille	-sp-
		Evard	Nicole	1923	Seine	C	fille	-sp-
		Eugénie	Elena	1894	Roumanie Roumaine	C	domestique	M' Evard

La famille Evard au 25 avenue Marceau dans le recensement de 1936

Source : [Archives de Paris](#) (D2M8 647 - Chaillot - vue 139/263)

²⁷ Maurice Evard, né le 13 janvier 1882, est administrateur de la Société Foncière de la Seine. Marié à Yvonne Paule Hemmendinger dite Paulette (1889-1953), ils ont trois enfants. Sa mère, Pauline Dreyfus, était la tante paternelle d'Esther Nordmann. En 1936, ils résidaient au 25 avenue Marceau. Maurice est interné à Pithiviers dans la baraque 16. Sur les registres du camp, son adresse est le 51 rue de l'Assomption. Il est déporté le 21 septembre 1942 par le convoi 35 et n'en revient pas.



Paulette, Maurice et leurs enfants à Venise (sans date)

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Interviewer Qu'est-ce que vous comprenez à ce moment-là ?

Francine Mais, c'est difficile à dire. Ça se mélange un petit peu. Je ne me souviens pas. Bon, j'ai un souvenir très, très net mais je ne me souviens pas s'il se passe avant le port de l'étoile ou après le port de l'étoile. Ce souvenir très net c'est que nous revenons un jour, ma mère et moi, de je ne sais plus quelle course par la rue Cardinet. Et nous passons devant l'immeuble d'amis, qui s'appellent les De Souza, et il y a devant leur porte un énorme camion qu'on est en train de charger.

M. Albert-Adolphe Lévy de Souza, né le 12 janvier 1903 à Paris, demeurant à Paris, 40 bis, rue Cardinet, agissant en son nom personnel et au nom de ses enfants mineurs : Bertrand-Bernard Lévy de Souza, né à Paris le 15 juillet 1928 ; Olivier Lévy de Souza, né à Paris le 23 juin 1932, dépose une requête auprès du garde des sceaux, à l'effet de supprimer le nom de Lévy.

Annonce parue dans le *Journal officiel de la République française* le 3 mai 1945...

Source : [Gallica](#)

Marcelle *Un matin, les journaux reproduisirent un discours de Goering. Le Reichmarschall y annonçait que, pour remplacer les meubles détruits en Allemagne par les avions britanniques, les troupes d'occupation en France y confisqueraient l'ameublement des israélites ayant quitté leurs appartements. (p.109)*



Opération Meuble²⁸

Source : [Fondation pour la Mémoire de la Shoah](#)

²⁸ L'Opération meuble, ou *Möbel Aktion*, était l'opération nazie dirigée par Alfred Rosenberg et visant à piller les logements des Juifs après leur «disparition».

Francine Et ma mère reconnaît les meubles de ses amis. Et elle me dit : « Tu vois, on vide les appartements des Juifs. » Voilà. Alors, je ne me souviens pas... Mais à ce moment-là, ma mère décide de commencer à vider notre appartement.



Source : [Archives de Paris](#)

Francine Et c'est à ce moment-là que des gens du quartier très dévoués qui ont, eux aussi, cet esprit de résistance absolument merveilleux chevillé au corps, l'aident à vider en partie l'appartement. Ils font le maximum de ce qu'ils peuvent et, entre autres, une marchande de quatre-saisons propose à maman le local dans lequel elle met sa voiturette. Elle lui propose ce local pour y mettre certains de ces meubles.



Marchande de quatre-saisons

Source : [Paris Musées Collections](#)

Nous avons une amie adorable qui loue une chambre de bonne au 7^{ème} étage de l'immeuble pour mettre le bureau de mon père et une partie de sa bibliothèque. Nos concierges ont également une chambre. Une garagiste, qui habite tout près, en pleine nuit, fait débarrasser des meubles, un tableau, enfin différentes choses pour mettre dans le grenier de son garage. Enfin, tout un tas de gens commencent à s'occuper de nous et à vider l'appartement au cas où on viendrait le vider. Ce qui est arrivé plus tard, bien entendu.

**que n'a-t-on plus largement
recours aux biens Juifs**

Un sinistre, M. Georges Guillard nous a dit :

— Mon pavillon a été démolie fond en comble une première fois, en mars de l'année dernière. On venait d'achever de le reconstruire il fallait m'y réinstaller le 15 avril prochain. Il n'y a resté une nouvelle fois plus rien. À la place est un entonnoir de cinq mètres de profondeur sur dix de diamètre...

M. Guillard nous montre une liaison de papiers. Ce sont ses polices d'assurance. Il a obtenu de l'immeuble 170 000 francs pour le mobilier, plus 23 000 pour privation de jouissance. Pour le bombardement de mars 1942, il n'a pas encore touché un centime d'indemnité immobilière.

Il compte, poursuit-il, que c'est, au bas mot, 856 000 francs que me doit l'Etat toutes réserves faites quant aux coefficients de mes deux assurances qui sont, l'une de 1938, et l'autre de 1941, pour les biens tels qu'ils sont aujourd'hui.

Je suis las d'attendre. Les journaux publient des listes des immeubles et des propriétés à vendre. On y voit figurer des biens juifs. Je demande que l'on m'en attribue un, ainsi que je pourrai trouver un juif également et destiné à être vendus à l'Hôtel Drouot. Be tout à valoir sur l'indemnité qui m'est due.

J'ai jeté mon dévolu sur un appartement dans l'immeuble sis au 18, avenue du Colonel-Bonnet, à Paris. Le prix de vente en est de 225 000 francs. Si vous vous reportez à cette adresse sur l'annuaire des téléphones, vous n'y trouverez qu'un seul locataire dont le patronyme soit spécifiquement juif. Ce nom, il signifie « teinté d'or ». En yiddish. Je n'admetts pas qu'un monsieur soit ainsi « teinté d'or », quand je suis, moi, dans la rue avec les miens.

Je l'admetts d'autant moins que ma fille possède, aux environs de Rouen, une propriété qu'elle a mise à disposition des autorités. Aucune qu'il serait inadmissible qu'elle et moi nous fussions sans logs, pendant que des Juifs conserveraient les leurs.

La location des appartements détenus par des Juifs

La préfecture de la Seine communique :

En exécution d'une décision des autorités d'occupation, et pour pallier les difficultés actuelles de logement, les appartements détenus par des Juifs, devenus disponibles dans le déroulement de la guerre, ne peuvent être loués sans autorisation préalable. Cette autorisation devra être demandée par écrit à l'Office de l'habitation, service des logements vacants et du relogement, 2, rue Fennelle, Paris (4^e).

Les examens de l'enseignement primaire supérieur

Le Journal officiel a publié un arrêté fixant : au 12 octobre (au lieu du 11) la date d'ouverture de la deuxième session du brevet d'enseignement primaire (section spéciales) ; au 28 septembre (au lieu du 27) la date du brevet élémentaire et du brevet d'enseignement primaire supérieur (section générale) ; au 8 octobre (au lieu du 4) la date du brevet supérieur.

Le Matin du 23 août 1943

Source : [Retronews](#)

Interviewer Vous vous souvenez du nom d'une ou deux... de ces personnes ?

Francine Bien sûr ! La garagiste s'appelait Madame Delhaye, la marchande des quatre saisons s'appelait Mimi. Tous les gens du quartier ont connu Mimi. Tout le monde. Parce que le jour où je vais à l'école avec mon étoile juive, elle m'embrasse devant un officier allemand. Et puis, l'amie qui a loué une chambre de bonne pour y mettre nos meubles, s'appelait Maud Narçon et son mari était prisonnier avec mon père. D'ailleurs, elle sera mariée par procuration parce que, lorsqu'il a été fait prisonnier, ils sont encore fiancés. Et puis, mes concierges qui sont Monsieur et Madame Baux, qui sont des gens extraordinaires. Je continue à voir leur fille. Il y a très peu de temps, je lui ai écrit, depuis je l'ai vue mais, je lui ai écrit pour lui dire que je ne l'avais pas vue depuis très longtemps et que je voulais la revoir, que je n'oubliais rien de ce que sa famille avait fait et elle m'a répondu : « Ce que ma famille a fait ? Mais c'est simplement naturel. » Voilà la mentalité des gens, de ce peuple de France. Allez-y !

Adr. 1933. — 15 ^e arr. — N° 19006												
DÉSIGNATION DES RUES dans les villes	NUMÉROS PAR RUE			NOMS DE FAMILLE	PRÉNOMS (un seul prénom)	ANNÉE de NAISSANCE	LIEU de NAISSANCE (Département ou nation)	NATIONA- LITÉ	ÉTAT MATHIMONIAL	SITUATION par RAPPORT au chef de ménage	PROFESSION	Pour les patrons, chefs d'entreprise, ouvriers à domicile, inscrire : pa- tricaine.
	des maisons	des ménages	des immeubles									
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
R Cardinal	104	259	suite	Toledri			Nalcy				abot	
		739		Baux	Suzanne	1900	Paris	M veuve	empl. Compt. -			
R Cardinal	106				Lucienne	1900	Cardinaux	M veuve	comerçante			
		260			Yolande	1927	Cardinaux	C. fille				
		737			Marie	1885	Cardinaux	V. veuve				

Recensement de 1936

Source : [Archives de Paris](#) (D2M8 653 - Batignolles - vue 169/254)

Interviewer Madame Lorch, vous vous souvenez des lettres qui arrivent de l'Oflag²⁹ où votre père est prisonnier ?



Source : Archives personnelles de F. Christophe

Francine Oui, mon père écrit régulièrement. Il a droit, je crois, à 2 lettres par mois et 2 cartes par mois. J'ai su depuis que mes parents avaient un[e] espèce de petit code entre eux. Et c'est ainsi que, dans cette espèce de code, mon père qui est au courant de tout ce qui se passe parce que la presse collaborationniste envahit les camps de prisonniers - les prisonniers savent parfaitement ce qui arrive à leur famille- mon père, dans son espèce de petit code, explique à ma mère qu'il faut qu'elle parte en zone libre rejoindre son frère³⁰, qui est en zone libre, et que nous risquerons moins, que nous ne risquerons pas d'être arrêtées en zone libre.

Marcelle A Laval, nous avions ébauché un code secret. Il s'agissait de donner une forme particulière à ceux des caractères devant être ôtés du texte afin de reconstituer des phrases clandestines. M'a aidant d'une loupe, j'écrivis

²⁹ Abréviation de Offizier-Lager, « camps d'officiers ». Camp de prisonniers, établi en Allemagne ou dans les pays occupés pendant la deuxième guerre mondiale, dans lequel étaient internés les officiers des armées alliées. Robert Christophe est prisonnier à Nuremberg puis à Edelbach en Autriche.

³⁰ Daniel Christophe est rendu à la vie civile après la défaite. Il s'installe avec sa femme Suzanne et leurs filles en zone libre, à Grenoble.

sur un papier chacune des lettres en question. Voici ce que donna ce petit travail :

MELANGEASPIRINEAPASTILLESVICHY. Ce qui, avec un minimum d'attention, fournissait cette phrase : « Mélange aspirine à pastilles Vichy. » L'envoi des médicaments étant interdit, ce détail montre à quel point la guerre compliquait la vie. (p.59)

Robert

1^{er} juin 1942. En première page, ce titre énorme :

LES JUIFS DEVront
PORTER L'ETOILE JAUNE

A partir du 7 juin

Sur le côté gauche de la poitrine
et dès l'âge de six ans révolus

Evoquant aussitôt ma femme et ma fille (qui avait huit ans) avec cette rouelle cousue à la robe, j'attendis la distribution de la première formule de correspondance pour écrire à Marcelle, dans notre code secret, que je lui conseillais de fuir avec la petite en zone libre. A Grenoble, elle pouvait rejoindre mon frère, ma belle-sœur et leurs filles. A Nice, ma mère et mon beau-père Streiff.

Comment Marcelle accueillit-elle ma suggestion ? (p.121)

Marcelle Cette fois, la coupe débordait. Le port de l'étoile équivalait à une condamnation. Notre arrestation dans les rues serait facilitée. Quant à ne « franchir le seuil des magasins qu'entre quinze et seize heures », c'était le moment où, du fait des restrictions, les boutiques fermaient.

N'empêche, il fallut obéir. Nouvelle humiliation, cette file d'attente devant le commissariat. Je reçus mes six étoiles jaunes : trois pour moi, trois pour la petite. (...)

Les juifs de la zone occupée risquaient de mourir de faim. Cela tourmentait-il nos tortionnaires ? Ils n'en décidèrent pas moins de ramener le temps de nos courses au matin, entre 11 heures et midi. Voilà pourquoi je fus absente de chez moi lorsqu'une scène atroce éclata dans l'immeuble.

Une juive allemande occupait l'appartement situé au même étage que le mien, mais sur cour. Enfuite du Reich une douzaine d'années plus tôt, alors qu'Hitler s'approchait du pouvoir, elle vivait à Paris avec un avocat chrétien, séparé de sa femme. Et lui avait donné trois fils. Le plus jeune vivait à la campagne, chez des fermiers compatissants. Les deux aînés, dont les âges encadraient celui de ma fille, habitaient avec leur maman et leur père. Parfois, Francine bavardait avec ces enfants de fenêtre à fenêtre.

Un jour, rentrant donc du marché vers midi, je découvris l'immeuble en pleine révolution. Sur le pas de sa loge, Mme Baux me raconta, la face rouge d'indignation, que des policiers français, accompagnant des Feldgendarmerie, étaient descendus d'un car de la Préfecture. En dix minutes, ils avaient enlevé ma voisine. Prévenu par téléphone, le père des deux gamins était arrivé trop tard pour embrasser une dernière fois sa compagne. Il n'avait pu qu'emmener ses fils rentrant de l'école.

Ce jour-là, le 16 juillet 1942, les Nazis avaient arrêté trente mille hommes, femmes et enfants. Rien que des étrangers. Juifs allemands, autrichiens, polonais, tchèques ou hongrois réfugiés en France. Et les avaient internés au Vélodrome d'Hiver, sans leur donner de lits ni de nourriture. Première étape de leur déportation, antichambre de leur mort dans les camps de l'Allemagne.

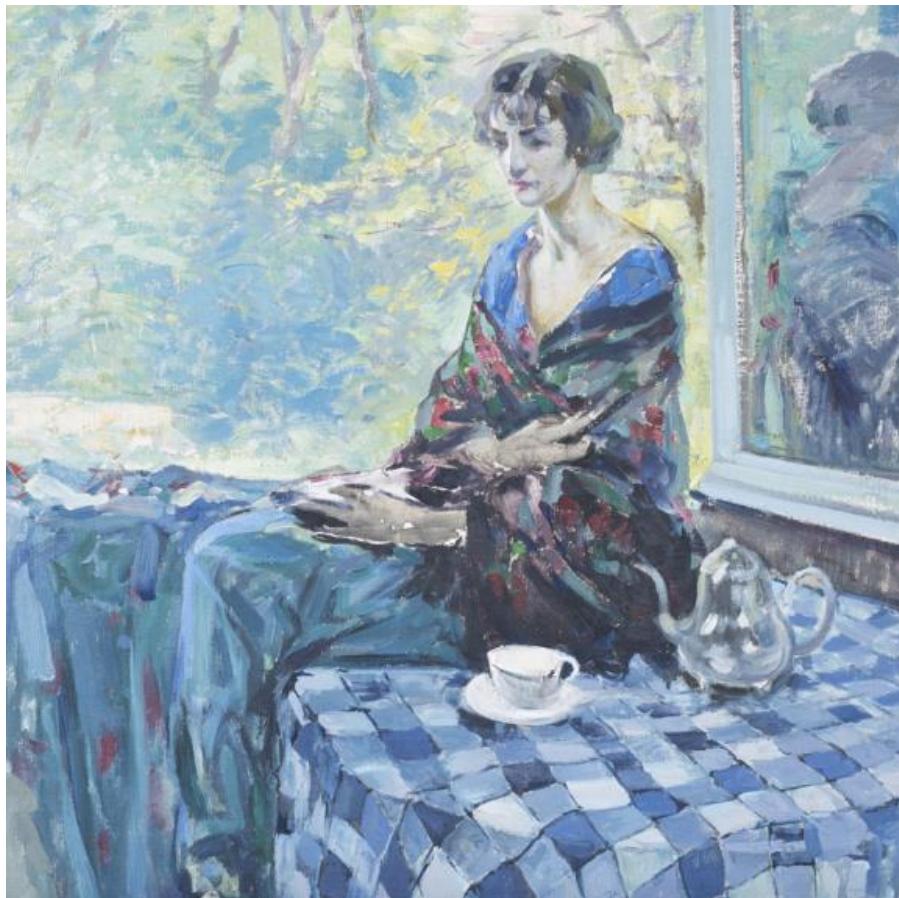
La rumeur annonça cette nouvelle à tout Paris, avant même que les journaux y fissent allusion. (...)

Enfin Robert m'adressa une lettre codée, dans laquelle je pus extirper ces caractères : « TE SUPPLIE DE REJOINDRE DANIEL OU MAMAN. » Je n'hésitai plus. « Tu nous accompagnes », allai-je dire à ma mère. Elle refusa, craignant de ne pas avoir les moyens de vivre en zone libre. Et sa discrétion lui ordonnait de ne pas s'imposer à ma belle-famille. Je la suppliai en vain. (p.123-125)

Francine Bien entendu, on ne s'attend pas à ce qu'un jour la zone libre soit occupée. Alors ma mère décide de partir en zone libre et je sais qu'elle fait faire des faux papiers. Je sais qu'elle contacte un passeur mais, ça, je ne sais pas comment. Et je sais que nous allons partir de chez Clo Avy.

Marcelle *En face de chez nous s'élevait un garage. J'entretenais de cordiales relations avec sa propriétaire, Mme Delhaye. Elle m'avait dit : « Mon neveu, aviateur, a pu passer en zone libre, grâce à un passeur que je vous indiquerai. » Tenant sa promesse, elle me donna son nom et son adresse. « Je le fais prévenir, me dit-elle. Vous prendrez le train pour Angoulême, où vous changerez. Un tortillard vous déposera en garde de La Rochefoucauld. Vous irez chez le cafetier qui se trouve en face. De là mon passeur vous conduira en zone libre à travers champs. N'ayez pas de bagages : ils vous désigneront. Sans compter que vous auriez du mal à les porter pendant cette marche. » (p.126)*

Francine Clo Avy est une amie peintre, la femme de Jean-Marius Avy qui est un peintre qui a été très célèbre avant la guerre.³¹ Ce sont de grands, grands amis de mes grands-parents. Et elle est veuve et elle vit rue Boissonade³², dans un atelier de peintre.



Femme au châle à la fenêtre de Clotilde Avy-Prégnard

Source : <https://piasa.auction.fr>

Francine Nous allons dîner chez elle et c'est de là que nous partirons prendre le train pour la zone libre. C'est chez elle que nous allons découdre nos étoiles et que je vais apprendre ma leçon, c'est-à-dire que si on me demande quoi que ce soit « Tu n'es pas juive, tu n'es pas juive, tu n'es pas juive, tu t'en souviens ma chérie ? Nous partons en zone libre parce qu'ici il y a tant de restrictions, qu'en zone libre nous espérons que nous mangerons un peu mieux. C'est pour ça que nous partons là-bas. C'est ce que tu devras

³¹ Jean-Marius Avy (1871 – 1939) est connu pour ses scènes de grand format décrivant les loisirs de la haute société parisienne pendant la Belle Epoque. Il exposa au Salon des artistes français de 1895 à 1932. Il épousa Clotilde Avy (née Prégnard) (1885 – 1970) le 12 mai 1939, quelques mois avant sa mort. Source : <https://art.rmngp.fr/fr/library/artworks>

³² au 45 rue Boissonade dans le 14ème arrondissement.

répondre si on t'interroge. » Et le passeur s'appelle Lalo et ce nom, je vais m'en souvenir, parce que le hasard fait que, dans ma classe, il y ait des jumelles qui s'appellent Lalo. Alors ça se tient, ma mère me dit : « Tu vas dire que tu vas voir de la famille Lalo. » Donc c'est très bien. Nos bagages sont partis sous le nom de Monsieur Rouger, qui est un de nos voisins de la rue Cardinet. Un autre acte de résistance, faire partir des bagages d'une famille juive sous son nom. Je fréquente toujours toute la famille Rouger. Ce sont de merveilleux amis. Et donc, nous partons de chez Clo Avy. Nous allons à la gare d'Austerlitz. Et en arrivant chez Clo Avy, un petit souvenir, je me souviens que maman m'a dit : « Tu vas replier ta veste comme si tu avais chaud pour passer devant la loge de la concierge parce que cette concierge-là, nous savons par Clo, qu'elle n'est pas sûre. Donc il faut pas qu'elle voie ton étoile, alors tu vas faire en passant « Oh j'ai chaud ! » et ton étoile sera cachée. » Et j'ai fait ça. Comme ça, nous avons pu ressortir sans étoiles. Voilà.

Marcelle *Nous dinâmes chez Mme Avy. Avant le repas, je décousis les étoiles de nos robes et manteaux. Les besoins de la guerre obligaient les réseaux, sur l'ordre des Allemands, à quelques changements de lignes : le train de Bordeaux ne partait plus de la gare d'Orléans-Austerlitz, mais de la gare Montparnasse. Mme Avy nous y accompagna. Au moment de quitter son domicile, elle sourit à Francine en lui jetant : « Toi, la sale gosse, tâche de tenir ta langue ! Ta maman te l'a dit : tu sais ce que vous risquez ! »*

Nous voici, ma pauvre enfant et moi, sur le trottoir avec Mme Avy. Dans le sac de promenade où je mettais jadis le biberon de Francine, j'ai rangé mon portefeuille, mes papiers, deux lettres de Robert avec leurs volets détachables pour la réponse, enfin des objets de première nécessité. Mais je compte retrouver mes valises à Grenoble, où M. Rouger les a envoyées à son nom. J'évoque mon Robby, là-bas, dans son camp. Son cœur bat-il plus vite ce soir ? Il sait que nous devons partir, mais en ignore la date.

Devant le portillon de la gare, nous échangeons des baisers humides avec Mme Avy. (p.126-127)



Marcelle et Clo Avy en 1955
Source : Archives personnelles de F. Christophe

Francine Dans le train... bon on a passé déjà une barrière puisque, à l'entrée du quai, on ne laisse pas passer les gens qui ont une étoile, bien entendu.

Interview Et on ne demande pas les papiers encore ?

Francine Si, si mais c'est une fausse carte.

Marcelle *Maman put se procurer, pour la petite et pour moi, de fausses cartes d'identité. Plus aucun tampon JUIF, bien sûr, ne les maculait. (p.126)*

Interviewer Qu'est-ce qu'il y a écrit dessus ?

Francine Alors il y a écrit que nous nous appelons Christophe puisque mon père est prisonnier, il a ce nom-là mais ma mère a changé son nom de jeune fille. Elle s'appelle Nordmann et la personne qui a fait les faux papiers a écrit Norman. On a fait une très grosse bêtise, ça je ne l'ai su que plus tard, au lieu... elle s'appelle Nordmann, c'est-à-dire « Homme du nord » et le passeur a enlevé... le fabricant de faux-papiers a enlevé le [d], ce qui est intelligent mais il aurait dû le mettre à la fin pour faire *Normand* comme Normandie. Il a enlevé le [d] et le deuxième [n] de Nordmann et, si un Allemand le lit, et c'est ce qu'il fera, l'Allemand de la zone... de la ligne de démarcation, il va lire Norman et il va penser « Norman ? Ah ! peut-être... » Voilà. Tandis que s'il l'avait écrit *Normand*, en mettant le [d] au bout, ça ne l'aurait pas fait tiquer. Donc, nous prenons le train jusqu'à Angoulême. A Angoulême, nous changeons de train.

Marcelle *Au petit jour, nous arrivâmes à Angoulême. Descendues sur le quai, la petite et moi grelottions, malgré la saison estivale. De mon sac de promenade, je tirai une bouteille Thermos. Maintenu au chaud, le café ersatz qu'elle contenait nous réchauffa. Et nous mangeâmes du pain tartiné par Mme Avy.*

Le tortillard de La Rochefoucauld entra sous la verrière. A voix basse, je chapitrai une fois de plus Francine, afin qu'elle ne commît pas l'erreur qui nous dénoncerait. Parler le moins possible. Et je pensais à maman, restée à Paris. Si courageuse, mon irréprochable mère... Et si tendre. (p.127)



Gare de la Rochefoucauld

Source : <https://www.cparama.com/>

Francine Nous prenons un tortillard jusqu'à la Rochefoucauld³³ car c'est à la Rochefoucauld que nous devons trouver le passeur. Je ne sais pas comment, ça je ne me souviens pas comment nous devons le trouver à la sortie de la gare. Enfin toujours est-il que nous changeons de train à Angoulême et nous montons dans un tortillard qui va jusqu'à la Rochefoucauld. Dans ce tortillard, il y a dans notre compartiment un monsieur qui fume et je me souviens que j'ai envie de vomir tellement l'odeur est écoeurante. Je sens encore cette odeur. Et je pense que, si ça avait été en temps normal, j'aurais sûrement dit : « Maman, j'ai mal au cœur. » Mais là, je n'ai rien dit. Et, je sais qu'à la Rochefoucauld, il ne doit pas y avoir d'Allemands. C'est un endroit où ils ne sont pas encore arrivés. Et quand le train entre en gare, nous voyons des Allemands sur le quai et nous descendons du train. Et là, il faut montrer ses papiers et les Allemands disent : « A droite ! A gauche ! » Et nous nous trouvons donc dans un groupe avec une dame et ses enfants, et un monsieur. Et on nous dit : « Suivez-nous ! » On traverse la place de la gare. Probablement

³³ le 26 juillet 1942

que le passeur nous voit passer. Et nous allons dans les bureaux. Et là, va commencer l'interrogatoire. Je continue ou vous posez des questions ?

Marcelle Enfin le train ralentit, puis s'arrêta dans une gare ornée de fleurettes. Et le drame éclata. Je le pressentis tout de suite. Des employés se trouvaient sur le débarcadère et réclamaient les billets devant les wagons, au lieu de les prendre à la sortie. Derrière le portillon, des uniformes verts se dressaient. Du doigt, leurs gradés nous indiquèrent la salle d'attente. Plus moyen de s'échapper. (p.127)

Interviewer Je vous en prie, continuez !

Francine Alors, je ne me souviens plus très bien. On monte un escalier.

Marcelle Parvenus à une maison sur laquelle flottait le drapeau rouge à croix gammée noire sur cercle blanc, on nous fit gravir un escalier en colimaçon. « Ils ne vont pas nous battre ! » murmura Francine en s'accrochant à mon bras. « Tais-toi ! » répliquai-je, la voix mal assurée. (p.128)

Francine Enfin je sais que je paraissais devant une table où il y a des officiers allemands. Ils ont leurs armes là. Il y a un chien. Moi, j'ai très, très peur des chiens. Déjà parce que, avant la guerre, j'avais été renversée par un gros chien donc je ne suis jamais rassurée quand je vois un chien. Et celui-là me fait peur tout de suite. Ce sont des chiens à face plate. Et il est au bout de la table. Un Allemand qui tape à la machine évidemment tout ce que nous disons. Là, on interroge maman dans une pièce et on m'interroge seule. Je suis une très petite chose face à tous ces hommes en uniforme. Ils posent des questions et demandent si je suis juive. Et bien entendu, maman m'a fait répéter ma leçon : « Tu n'es pas juive, tu n'es pas juive, tu n'es pas juive. » Et au fur et à mesure que l'interrogatoire se déroulait, évidemment, j'ai de

plus en plus peur, parce qu'il y en a un qui susurre, qui est très gentil et puis il y en a un qui crie très, très fort et puis, il y a le chien.

Marcelle *Un soldat nous gardait, tenant en laisse un molosse à hautes pattes, au pelage ras et fauve, à face écrasée, à lèvres épaisse, d'où pendait une langue baveuse. Apeurée, Francine s'appuyait contre moi, les yeux fixés sur ce morceau de chair écarlate et sur les énormes canines qui l'encadraient. (...)*

Les Allemands ayant saisi nos cartes d'identité à la gare, il leur était loisible de nous appeler par nos noms. La porte se rouvrit : une voix rauque lança : « Madame Christrophe et za bédide ! »

Nous voici devant nos juges. Ils étaient deux : un Allemand, un interprète français. Nos fausses cartes faisaient de nous des habitantes de Toulouse, plus proche de la Rochefoucauld que Paris. Ainsi pouvais-je prétendre que je venais acheter de la nourriture. En cette époque de restrictions, cela n'avait rien d'anormal. C'est ce que je répondis à la question : « Que venez-vous faire ici ? » Et j'ajoutai : « On m'a dit que je pourrais trouver du beurre, des œufs, de la viande. » Et me voilà racontant, comme si mes interlocuteurs l'ignoraient, qu'on n'hésitait pas devant des kilomètres pour trouver de l'alimentation. Mais je me troublai soudain, sentant ma langue devenir sèche. Qui n'a pas subi ce genre d'interrogatoire ne peut s'en faire une idée ! (p.128-129)

Francine *Et puis, il y aura le moment décisif où on dira à maman... où la porte s'ouvrira et on dira à maman : « Regardez votre fille ! Ou vous avouez ou vous pouvez lui dire au revoir ! » Dans ces cas-là, on avoue. Donc, on a avoué : « Je suis juive ! » « Et ben, c'est bien ! »*

Marcelle *Tout à coup l'Allemand hurla : Jüdin ! Sie sind jüdin ! Et l'interprète traduisit : « Vous êtes juive, vous tentiez de passer en zone sud ! Dites que ce n'est pas vrai ? »*

Sur mes dénégations, il posa la même question à Francine. Avant de quitter Paris, j'avais tellement prévenu ma pauvre gosse qu'elle répondit de la même façon, mais en bredouillant. L'Allemand alla ouvrir la porte. Der Hund ! lança-t-il au soldat qui gardait le chien dans le salon d'attente. L'interpellé vient avec l'énorme bête, Francine, affolée, se jeta contre moi. « Si vous n'avouez pas, me dit l'Allemand, nous vous séparons de la petite. »

Alors j'avouai tout ce qu'il voulut. Et criai : « Ne m'enlevez pas ma fille ! » (p.129)

Francine Alors, on est redescendues. On a retraversé la place. C'était la première fois que je marchais dans la rue encadrée par des soldats armés. J'ai dû me sentir très petite. Et puis on est montées dans la prison. La prison, c'était la halle au grain et la salle des fêtes.



La Halle aux Grains (actuellement un cinéma), juin 2021.
Source : GoogleMaps

C'est le bâtiment qui avait été converti en prison. Et là, nous sommes arrivées, nous avons été mises là-dedans, poussées là-dedans. Et subitement, entourées par plein de gens qui riaient, qui étaient d'une gaieté folle et qui ont dit : « Mais voilà, tout ça, on est tous arrêtés mais c'est rien, c'est rien ! On sera libérés ! On sera libérés ! » Et maman a eu ce mot extraordinaire, elle a dit : « Ouf ! » Ça voulait dire : « On est arrêtées, on est arrêtées, bon ! Qu'est-ce qui va se passer ? Rien ! On est arrêtées. Ça pourra pas être plus terrible que ce qu'on a vécu jusqu'à maintenant, que la peur, que la disette, que le port de l'étoile, que toutes ces vexations qui surviennent tout le temps. On est arrêtées, bon, on sera un jour libérées. »

Marcelle Moi, j'éprouve un curieux sentiment de détente. C'est fait, je suis arrêtée. Ce que je craignais n'est plus à craindre. Naturellement, cette sensation ne sera que passagère. Car je pense à ma pauvre poulette, que je couvre de baisers. (p.130)

Interviewer Et qu'est-ce que vous avez pensé, vous ?

Francine Sur l'instant, je me suis mise à pleurer au milieu de tous ces gens mais ils étaient tellement, ils étaient tellement gais, tellement adorables... La promiscuité, ça gêne pas un enfant, alors on a dormi là dans cette halle au grain, avec la salle des fêtes également. Je me souviens très bien qu'il y avait une scène où il y avait encore des accessoires qui avaient servi aux gens de cette petite ville à faire du théâtre. On est restées 4 jours-là. Les grandes personnes allaient chercher à manger. Elles allaient chercher à manger, je crois me souvenir, dans un couvent³⁴ où la nourriture était faite par des bonnes sœurs. On allait chercher la nourriture donc en traversant là.

Interviewer Elles avaient le droit de sortir ?

Francine Les personnes incarcérées ?

Interviewer Oui.

Francine Oui, pour aller chercher la nourriture chez les bonnes sœurs. C'est tout, sinon on ne sortait pas. Et puis alors après, là, on nous a dit qu'on nous emmenait. Alors, le dernier jour... donc on savait qu'on partait, maman a demandé à faire la corvée de nourriture pour aller chez les bonnes sœurs chercher la nourriture et elle a demandé aux bonnes sœurs si elles ne voulaient pas lui donner 2 œufs durs pour sa fille. Et les bonnes sœurs lui ont donné 2 œufs durs que maman a mis dans sa poche. C'était quelque chose, à l'époque, 2 œufs durs, il faut comprendre.

³⁴ L'ancien couvent des Carmes est situé à moins de 100 mètres de la halle aux grains.

Marcelle *J'aperçois des religieuses : elles fournissaient la nourriture des prisonniers. Puis deux gendarmes français, asservis aux chefs allemands. Ils surveillaient l'intérieur du bâtiment avec bonhomie.*

-Auriez-vous connu le colonel Streiff ? demandai-je. Il commandait jadis la gendarmerie du Nord, à Lille. Je suis sa belle-fille.

-Hein ! Quoi ? le colonel Streiff ! Bien sûr que je l'ai connu ! s'écria le plus âgé des deux hommes. Et à Lille même ! J'y étais sous ses ordres. Et vous êtes sa belle-fille ?

-Oui, c'est le second mari de ma belle-mère. Nous allions, la petite et moi, les rejoindre à Nice.

Le brave pandore³⁵ n'en revenait.

Quand il sut, à mon absence de bagages, dans quel dénuement nous nous trouvions, il alla me chercher du savon et deux serviettes à son chiffre. Cadeaux généreux, en cette époque de restrictions. Francine et moi pouvions faire une légère toilette.

Et il me tendit une feuille de papier, une enveloppe, un crayon. « Ecrivez une lettre, me dit-il, je tâcherai de la mettre à la poste. Mais non pour la zone libre ! Les Allemands nous surveillent aussi, vous savez ! »

A qui adresser cette lettre sans péril pour le destinataire ? A Maud [de Gassion]. Elle-même préviendrait ma mère. Et Robert aussi, par l'intermédiaire de Narçon. (p.130)

Robert *Le 18 août, je fêtais dans mon cœur le neuvième anniversaire de Francine. Tout en faisant quelque rangement dans mon paquetage, j'évoquais son septième anniversaire, la cour du séminaire de Laval, le gâteau piqué de sept bougies lorsque, par la fenêtre ouverte, j'entendis la voix de Narçon. « Robert, me cria-t-il, descends sur le caillebotis, j'ai quelque chose à te dire ! »*

Je le rejoignis. « Je viens de recevoir, balbutia-t-il, une lettre de Maud. Elle me parle de Marcelle. » Le ton de sa voix me fit frémir. Parlant d'événements parisiens sans importance majeure, il tournait manifestement autour du pot. « Montre », lui dis-je en le coupant. Il hésita. « Mais donne donc ! » criai-je. D'une main tremblante, il me tendit le papier. « Préviens Robert (écrivait Maud). Sa femme et sa fille sont maintenues momentanément dans un camp de jeunesse. Sa belle-mère va lui écrire en ce sens, afin qu'il ne s'étonne pas du manque de nouvelles. Le pauvre homme, il n'avait vraiment pas besoin de cela. »

Contre cette affirmation de « camp de jeunesse », placée là pour éviter le caviardage de la censure ou pour atténuer mon chagrin, plaidaient le « manque de nouvelles » et le « pauvre homme ». Impossible de m'y tromper.

³⁵ Un pandore : Synonyme de gendarme. Origine : nom d'un gendarme dans la chanson célèbre de Nadaud, *Pandore ou les deux gendarmes* (1857)

Je crus devenir fou. (...)

Dix-huit jours après l'annonce faite par la femme de Pierre, on me remit une lettre de ma belle-mère. Ce pli tant attendu précisait. Il ne soulageait point. Pour la première fois, je dormis. Rompu de fatigue, je sombrai dans le sommeil.

Enfin me parvint une lettre de Marcelle, « Matricule 15.322 – 4^e étage – Escalier 14 – Chambre 16 – Camp de Drancy (Seine). »

« Surtout – m'écrivait-elle – ne crois pas que ce soient tes conseils qui m'ont déterminée à quitter Paris. Bien des amis me le conseillaient. J'ai eu de la deveine et voilà tout. » (p. 134-136)

Francine Et puis, on est parties de la Rochefoucauld en direction d'Angoulême. On a eu un accrochage. C'est loin tout ça, je l'ai raconté dans... Mes souvenirs, ça s'estompe. On a eu un accrochage avec une voiture, on est descendus de l'autocar. Bon, on va passer parce que je ne me souviens plus bien des détails.³⁶ Par contre, je me souviens très, très bien quand on est arrivées à Angoulême parce que la prison d'Angoulême... Angoulême est une ville bâtie sur une colline. La prison d'Angoulême est en haut. Il faut grimper. On a grimpé.



Source : [Delcampe](#)

³⁶ L'accident s'est en fait produit lors de leur transfert d'Angoulême à Poitiers et non de La Rochefoucauld à Angoulême. Voir le témoignage de Marcelle plus loin.

Et alors la prison, c'est une vraie prison. Donc c'est la première fois de ma vie que j'entre dans une vraie prison. Je crois pas que j'aie eu peur ! J'ai maman. Quand on a maman, ça change tout. Et, on est entrées donc dans cette vraie prison. C'est intéressant pour une petite fille de voir une vraie prison, de voir le quartier des hommes, le quartier des femmes, la gardienne avec son énorme trousseau de clefs qui cliquète, les couloirs, les cellules, le judas dans la porte. On tourne la clef, on entre dans une cellule. On est plusieurs dans la cellule. Je ne me souviens plus combien. Donc on va rester là plusieurs jours. On n'a pas de lavabo dans la cellule. Il faut aller se laver dans la cour qui est en réfection. Il y a des travaux énormes. La cour est creusée de fondrières, on va se laver là. Et on entend les hommes qui chantent dans le quartier des hommes. Ça fait plaisir. Ça remonte le moral. Et maman me donne tous les jours un quart d'œuf dur. C'est toujours ça parce qu'on a une petite soupe maigre. La prison nous donne une petite soupe maigre, un morceau de pain et un sucre un quart par jour. Je ne sais pas pourquoi. Un sucre un quart. On coupe le sucre en quatre morceaux. C'est ce qu'on a à manger. On reste là donc 4 jours. On repart. Donc, le trousseau de clefs, les longs couloirs. Et on quitte Angoulême pour le camp de Poitiers. Alors là, je ne peux pas dire comment. Parce que je ne me souviens pas.

Marcelle Nous ignorions notre destination. Le voyage dura toute la journée, parce qu'un accident le retarda. Le premier autocar tamponna une voiture de tourisme, pilotée par un Allemand. Appeler des gendarmes de service dans le département, constater les dégâts et rédiger le constat, cela demanda plusieurs heures. Des paysans s'approchèrent, étonnés de voir des vieillards, des femmes, des enfants gardés comme des criminels. De compatissantes fermières apportèrent du pain et des tartines, offrirent du lait aux bambins, des cigarettes aux hommes. Contre des tickets de rationnement, celles qui en possédaient encore purent obtenir de petits carrés de beurre.

Parvenus à Poitiers vers cinq heures, nos autocars nous conduisirent vers des baraques de bois, encadrées de barbelés. (p.137)



Entrée principale du camp de Poitiers

Source : [Conseil de l'Europe](#)

Francine Alors le camp de Poitiers,³⁷ c'est l'horreur ! Alors là, vraiment, je... Parce que la prison ça m'a intéressée. Je n'y ai pas vu d'horreurs, dans la prison. J'ai juste connu la cellule mais la cellule, c'est intéressant quand on a 8 ans et demi. Je vous dis, le trousseau de clefs, c'est intéressant quand on a maman. Poitiers, ça c'est abominable parce que c'est un camp. Et ça, j'ai jamais entendu parler de camps. Je ne savais pas ce que c'était et je vais le découvrir ce que c'était un camp. Un camp donc ce sont des baraquas entourées de barbelés. C'est très intéressant tout de même. Je n'y ai pas peur. Je continue de ne pas avoir peur à Poitiers. Je suis écoeurée parce que c'est sale, parce qu'on vit dans la paille, on couche dans la paille, parce qu'il y a des rats partout, parce que les rats courrent au milieu de la paille, parce qu'on trouve un rat dans la soupe. Le camp est séparé en deux : d'un côté, il y a les Juifs ; de l'autre côté, il y a des Bohémiens³⁸.

³⁷ Entre 1940 et 1941, 450 Tsiganes ont été détenus dans le camp de Poitiers. En juillet 1941, le camp est transformé en camp de détention pour Juifs. Plus de 1.600 Juifs de la région, dont 502 enfants, sont envoyés de Poitiers à Drancy, puis déportés et assassinés à Auschwitz. Source : https://www.nli.org.il/en/books/NNL_ALEPH001360235/NLI

³⁸ Pour plus d'informations sur la question Tzigane pendant la guerre, consulter [ce site](#)



ILL. 10

Baraques servant au logement des « nomades » dans le camp de la Route de Limoges à Poitiers (Vienne).

(Archives nationales, section Photographies (Naps), F7 15109, 6 janvier 1942)

Source : [Conseil de l'Europe](#)

Francine Je me souviens, désolée de vous donner les détails qui me restent dans la tête, ce sont les waters qui sont quelque chose d'innommable avec des vers blancs qui courent partout. Les murs sont couverts de vers blancs. Moi qui suis une petite fille bien propre, d'une bonne famille bien propre, c'est assez monstrueux. Ma mère me lave comme elle peut. Voilà. C'est tout...

Interviewer Il y a qui, Madame Lorch, il y a qui dans ce camp à côté de vous ?

Francine Côté nous, toutes sortes de gens. Des Juifs.

Interviewer Nombreux, vous vous souvenez ?

Francine Oui, il y a beaucoup de monde. Dans mon souvenir, il y a beaucoup de monde. Il y a des hommes, des femmes, des enfants. Très nombreux. Vous dire s'il n'y a que des Juifs français, là je peux pas vous le dire. Il y a sans doute un mélange mais là, je ne me souviens plus. Je ne me souviens que de la crasse à Poitiers.

Interviewer Vous voyez des gens partir ou des gens arriver dans ce camp ?

Francine Non, je n'en ai pas le souvenir. La crasse, les rats, les vers.

Interviewer Vous dormez où ?

Francine Par terre, dans la paille, dans la baraque. Avec les rats.

Interviewer Et votre mère dort où ?

Francine Avec moi. Je ne peux pas donner d'autres détails.

Interviewer : Vous restez combien de temps dans le camp ?

Francine Je crois 4 jours. Je crois me souvenir qu'on est restées 4 jours à La Rochefoucauld, 4 jours à Angoulême, 4 jours à Poit... oui, 4 jours à Poitiers, je crois bien aussi. Et de Poitiers, alors là, c'est le premier voyage donc en wagon à bestiaux. Avec la tinette au milieu. Je crois que c'est là, si je ne dis pas de

bêtises. Jusqu'à Drancy. Bon, je ne me souviens pas du voyage alors je ne peux pas vous raconter de choses. Celui-là ne me marque pas tellement.

Marcelle [Le] régime [à Poitiers] dura depuis jeudi jusqu'au dimanche. Vers une heure du matin, des Allemands vinrent crier dans la baraque où, bien sûr, nous dormions habillées : Aufstehen ! Dehors, les autocars stationnaient. Des lanternes sourdes éclairèrent notre nouvel embarquement. Le départ s'effectuait de nuit, pour éviter que les habitants de Poitiers ne vinssent, comme ils l'avaient fait dix jours auparavant, protester dans des circonstances identiques. Nous savions cela de la bouche des Gitans. Des nuages noirs masquaient la lune et les étoiles. Sur ordre des Allemands, qui craignaient les avions anglais, aucune lumière ne transperçait des maisons. Les ténèbres étaient complètes quand le convoi parvint à la gare.



Source : <https://www.cparama.com>

Un train nous attendait. Courant sur les quais, des fanaux désignèrent l'entrée des voitures : des wagons à bestiaux. Nous fûmes poussés contre leurs marchepieds, qui nous montaient à hauteur de poitrine. Einsteigen ! Los ! Los ! Des protestations se mêlèrent aux clamours. Les jeunes aidèrent les vieux à se hisser. De rares Allemands les empoignèrent pour les soulever, puis les jeter sur les plateaux qui sentaient le bétail. Les vieillards y tombaient en poussant de cris, butant parfois contre le seau — délicate attention ! — destiné aux besoins naturels. On se lança les plus jeunes enfants comme des paquets.

Combien étions-nous par véhicule ? Je l'ignore. Mais si tassés, que nous nous heurтиons dans le noir.

Les Allemands fermèrent nos portes. On devina plus qu'on n'entendit le bruit des cadenas. Un long sifflement retentit, et le train démarra. (...)

Dix-huit heures après le départ, le train s'arrêta, pour la dixième fois peut-être. Station plus longue que les précédentes. La barre de chocolat et le quignon de pain donnés en gare de Poitiers à chaque voyageur étaient absorbés depuis longtemps.

Le déclic des cadenas se fit entendre. Les portes glissèrent. Une lumière crue entra, nous éblouissant. Pour nous mettre debout, il fallut prendre appui sur les têtes et les épaules voisines. Et la terrible voix des Feldgendarmen : « Aussteigen ! » Pour nous faire descendre plus vite, leurs matraques entrèrent en jeu. Elles n'épargnèrent ni les enfants ni les vieillards.

Ils nous parquèrent sous la marquise de la station. Soufflant une seconde, j'aperçus le nom sur les plaques d'email : BOBIGNY. Nous étions au nord de Paris et dans la proche banlieue. Notre attente dura longtemps. Il manquait deux vieillards dont on retrouva, paraît-il, les cadavres dans un wagon.

Des autobus parisiens nous attendaient dans la rue. On nous y fit monter sous les menaces. Apeurée, Francine se serrait contre moi. (p. 140)



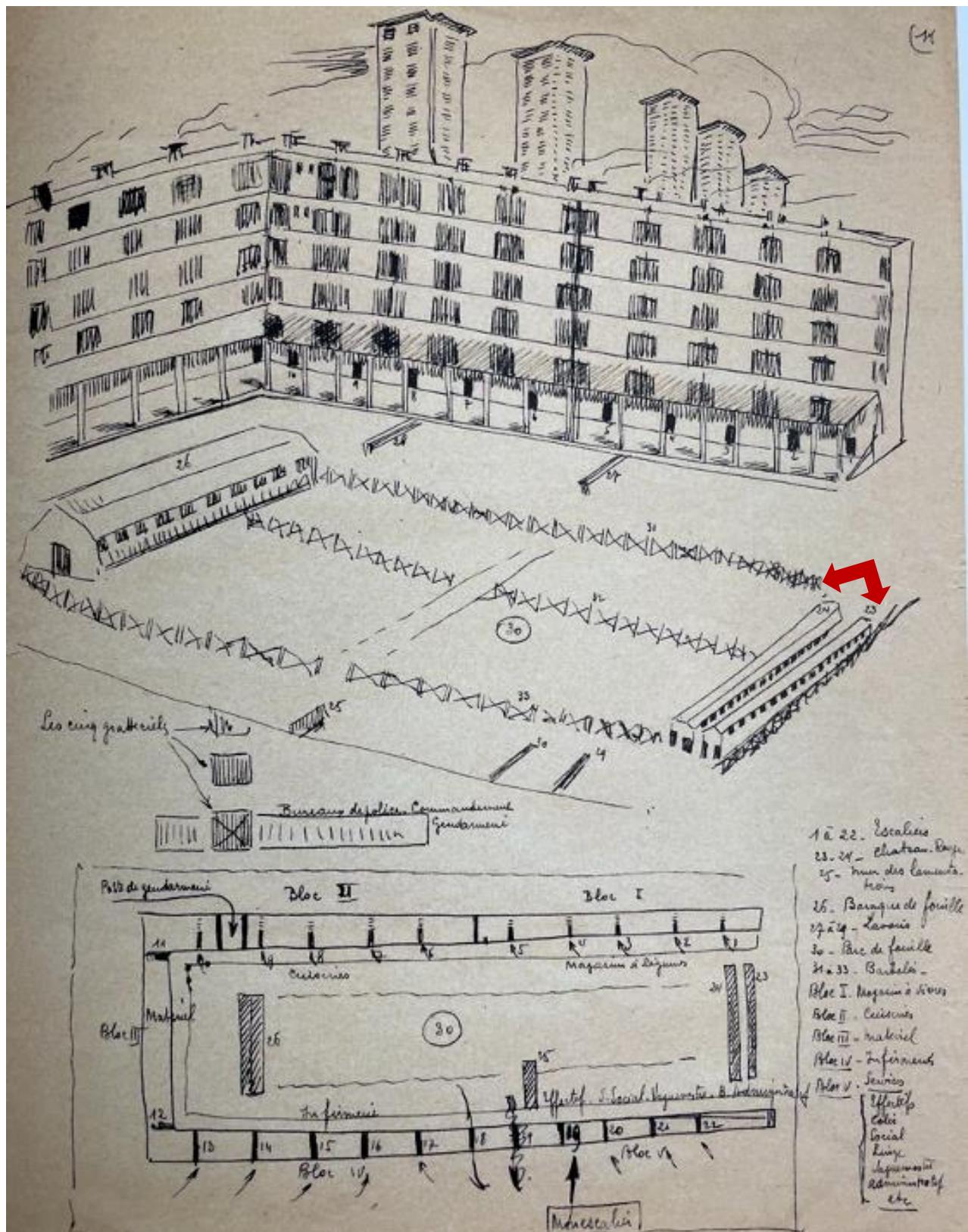
Gare de Bobigny

Source : <http://garedeportation.bobigny.fr/>

Francine Donc l'arrivée à Drancy³⁹. L'arrivée à Drancy, c'est l'horreur ! Et là, c'est vraiment là que je vais commencer à avoir peur, à Drancy. C'est vraiment là. Parce que Drancy en 42, l'été 42, c'est quelque chose d'abominable. C'est là que, je le saurai plus tard, que tous les Juifs étrangers ont été arrêtés, ça je ne l'ai pas encore su, et Drancy est quelque chose d'innommable avec cette énorme cour recouverte de mâchefer. Plus tard, ça deviendra beau Drancy pour la propagande. Il y a ce mâchefer, comment le décrire ? C'est comme une espèce de charbon écrasé qui fait que lorsqu'on marche, d'abord on marche mal dessus et c'est noir, c'est sale, on a toujours les pieds noirs. Et là, on nous met dans des chambrées... Drancy c'est une construction HLM ; c'est je crois le premier HLM de France qui n'est pas terminé au moment de la guerre. Il n'y a que le gros œuvre et les tuyaux. Et on nous met dans ces chambrées. Donc nous vivons là-dedans. C'est horriblement sale là où on nous met. Et il y a des dizaines de matelas de plumes - d'où sortent-ils ? Nous ne savons pas - qui sont éventrés, qui sont recouverts d'excréments, de sang, de vomi. C'est quelque chose d'abominable. Nous allons entrer dans ces chambrées au milieu de ces immondices. Et moi, je ne sais pas du tout d'où ça vient. Ma mère, elle, va le comprendre, va le savoir très vite. Moi, je ne sais pas. Tout ce que je vois, c'est cette immondice, qu'on va vivre dans ces immondices. On va vivre en se tordant les pieds sur ces tuyaux. C'est horrible à Drancy à cette époque-là. On va faire ses besoins dans ce qu'on appelle « le château » ou « le château rouge »⁴⁰ qui est au bout du camp et on a droit d'y aller que lorsqu'on est un certain nombre. On doit être une dizaine, je crois. Et tous les ... Alors quelquefois on a envie d'y aller quand on peut pas. On demande à quelqu'un : « Voulez-vous... ? » « Mais je viens d'y aller, je risque d'être remarquée. »

³⁹ le 7 août 1942

⁴⁰ Sur le plan du camp ci-dessous, G. Horan-Koiransky indique le château rouge par les numéros 23 et 24



Plan du camp de Drancy réalisé par Georges Horan-Koiransky en 1943
Source : *Le camp de Drancy, seuil de l'enfer juif. Dessins et estampes, 1942-1947.*

Marcelle *Notre « installation » terminée, on nous permit de descendre dans la cour. Je profitai de l'autorisation, pensant que je rencontrerais Maurice [Evard]. Je ne me trompais pas. Nous nous embrassâmes avec émotion. « Vite, me souffla-t-il après nos premières paroles, va dire aux «effectifs» que vous êtes femme et fille d'un prisonnier de guerre ! As-tu des lettres de Robert sur toi ? - J'en ai deux, répondis-je. - Alors, file ! Tiens, c'est là-bas, près de l'escalier 20. En ce moment, ils ne déportent pas les femmes et les enfants des prisonniers. Tu entreras au "Bureau militaire". Celui qui le dirige est, lui aussi, un interné. Un ancien combattant, comme moi. Et grand mutilé de guerre, Maître Edmond Bloch. » (p.141)*



Bundesarchiv, Bild 183-S60244
Foto: o. Ang. | 1941

Maitres Weill, Théodore Valensi, Azoulay, Ulmo, Crémieux, Edmond Bloch et le Sénateur Pierre Masse⁴¹

Camp de Drancy en août 1941

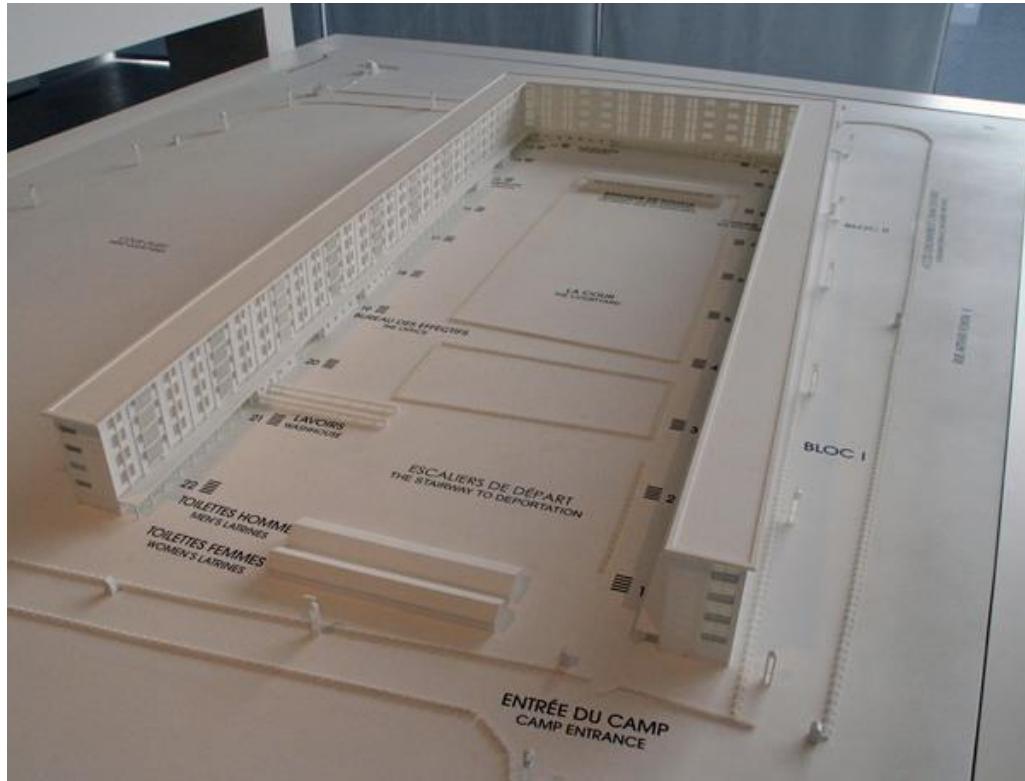
Source : [Bundesarchiv](#)

Francine Il se passe des choses terribles lorsqu'on est... Je n'ai pas conscience du tout, du tout. Par contre, il va se passer quelque chose d'abominable, ce sont les départs en déportation mais je ne sais pas que ce sont des départs en déportation. Il y a, au centre de la cour, des barbelés. Avec une baraque qu'on

⁴¹ Dans ses mémoires *Une famille dans la guerre*, Marcelle raconte : « Le 12 septembre [1941], je lus dans *Pourri-Soir* un article portant pour titre : JE LES AI VUS, CES JUIFS MILLIONAIRES, Ex-Célébrités du Barreau Parisien, Internés dans un camp proche de notre capitale. Sept photographies montraient des avocats au faciès rongé par la douleur. (...) tout l'article était de la même boue. » (p.83)

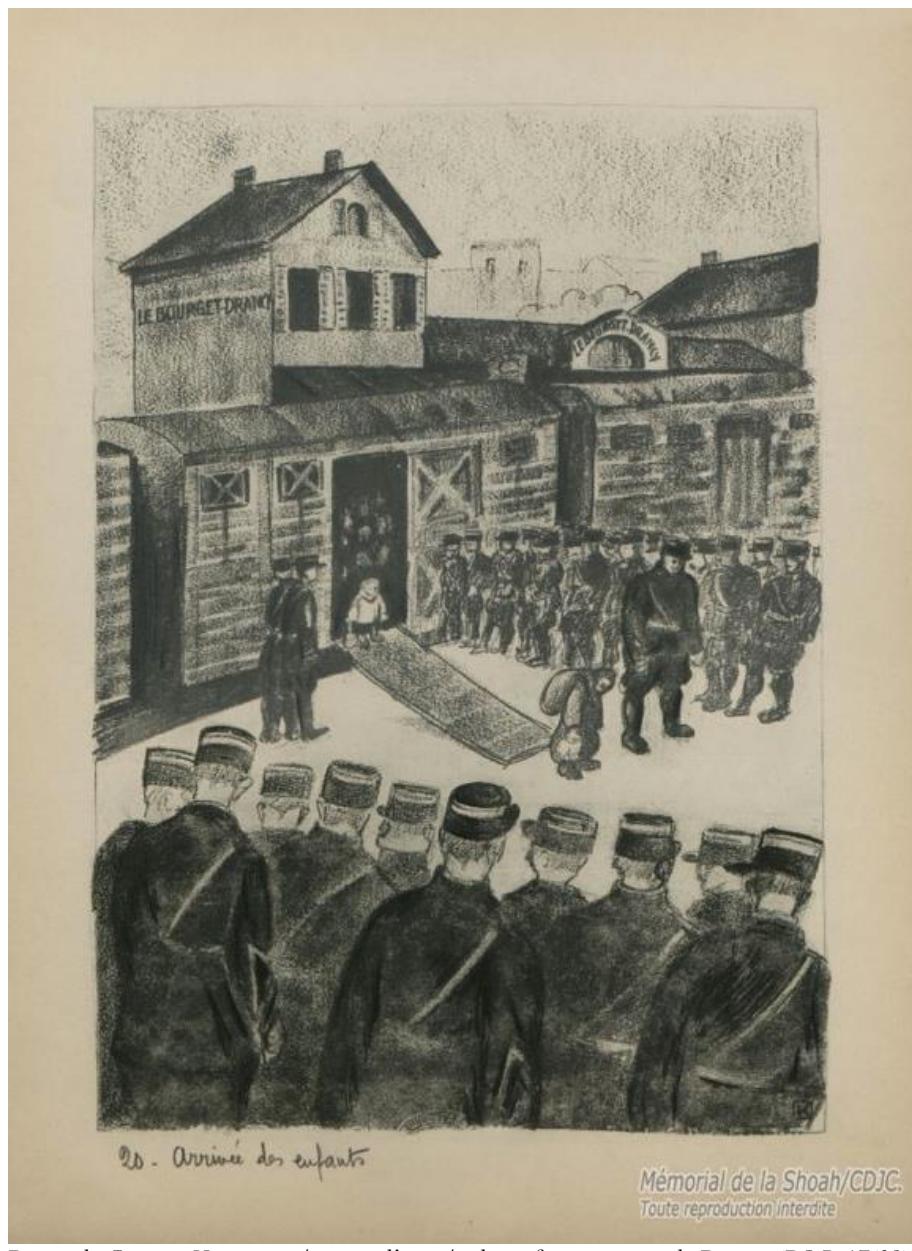
appelle la baraque de fouilles. Tous les gens qu'on mettra au milieu de ces barbelés vont passer par la baraque de fouilles donc je sais qu'on les dépouille de tout ce qu'ils ont. Quand on les met après dans ces barbelés, je me souviens qu'on rase les hommes et les cheveux volent partout au milieu du mâchefer. Et tous ces gens sont donc dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Ça dépend des périodes d'ailleurs. Ils vont partir mais je ne sais pas pour où ils vont partir.

Marcelle *Quand on ne fusillait pas les victimes, on les déportait. La singulière caserne recevant sans cesse de nouveaux pensionnaires, il fallait la vider pour faire de la place. Sans distinction ni de sexe ni d'âge, les inspecteurs inscrivaient mille personnes pour Pitchipoï, sobriquet qui, dans l'argot tout neuf de Drancy, désignait cet inconnu qui happait chaque semaine les malheureux frappés par le destin. Ils changeaient de chambre et allaient, pour leur dernière nuit à Drancy, coucher dans l'« Escalier de départ ». On appelait ainsi l'un des bâtiments 3, 4 et 5 qui, non occupés de façon permanente, servaient tour à tour à cet office. Ils étaient, avec l'escalier 2, qui desservait les étages situés au-dessus de la salle d'épluchage, les blocs les plus rapprochés de la « Grande Sortie » du camp. Chacun des vingt-deux corps de logis portait le numéro de l'un des vingt-deux escaliers qui le traversait. (p.142)*



Maquette du camp
Source : [Mémorial de Drancy](#)

Francine Mais je vais assister à quelque chose d'abominable-là. C'est le départ des enfants. Parce que le départ des adultes, c'est abominable mais je ne ... là aussi, je vis un petit peu dans mon monde parce que j'ai maman. Toujours ça, c'est toujours ça, j'ai toujours dit que j'étais privilégiée mais c'est vrai. On est privilégiée quand on a sa mère. Et, j'ai maman. Donc il faut que j'explique pourquoi j'ai maman et pourquoi je vais la garder. C'est là que j'apprends que je vais la garder. Mon père a été fait prisonnier de guerre. Il existe en Europe ce qu'on appelle la Convention de Genève. La Convention de Genève est toujours signée par les belligérants. Elle permet un respect, un respect du prisonnier, c'est-à-dire que si les Allemands font un Français prisonnier, ils s'engagent à le respecter, à ne pas, entre autres, le fusiller s'il s'évade. La même chose de l'autre côté. Cette Convention de Genève dit qu'on doit respecter la famille du prisonnier. Donc, mon père étant prisonnier de guerre, on doit respecter sa famille. Patatra, nous sommes juives. Ça va poser un certain problème. Donc nous sommes arrêtées à la ligne de démarcation parce que nous avons franchi la ligne, ce qui est punissable de, je crois, 15 jours de prison. Mais après 15 jours, on nous garde puisque nous sommes juives. Mais, on va avoir un sort différent et c'est là qu'il faut que je parle des enfants. Donc au milieu de ces barbelés, à Drancy, je vais voir arriver des *troupeaux* d'enfants, parce qu'on peut pas appeler ça autrement. Ce sont des troupeaux d'enfants. Je saurai plus tard que ce sont les enfants des Juifs étrangers. On les a séparés de leurs parents. Et je les vois arriver là, certains sont attachés par des ficelles. Ils sont tous sales. Certains sont couverts de bobos. Ils ont presque tous l'air hébétés. Nous essayons de les approcher quand nous le pouvons. Nous leur demandons comment ils s'appellent. Ils ne le savent même plus. Les grands essayent de s'occuper des petits. Il y en a qui les portent. C'est quelque chose d'abominable, ces enfants, ces troupeaux d'enfants. Alors là vraiment, j'ai peur et je me jetais dans les bras de maman. Là, je me souviens très, très bien que je me jetais dans les bras de maman, en criant : « Mais pas moi, pas moi maman ! Hein pas moi ? » « Non, non, pas toi. » Mais après tout pourquoi ? J'avais quand même peur.



28 - Arrivée des enfants

Mémorial de la Shoah/CDJC
Toute reproduction interdite

Dessin de Georges Horan représentant l'arrivée des enfants au camp de Drancy (DS-R.17(29))

Source : [Mémorial de la Shoah](#), Paris (France).

C'est tellement horrible ces enfants, sans parents, dans un tel état, qui sont emmenés au petit matin. Alors donc, je ne suis pas emmenée parce qu'on me respecte, je suis fille de prisonnier. Mais juive. Que va-t-on faire de nous ? On va donc nous garder. Et on va nous garder d'une façon un peu différente. Et nous n'allons rester que 3 semaines à Drancy. Et de Drancy, on nous envoie à Pithiviers.

Marcelle

Aux heures autorisées, Francine s'amusait dans la cour avec d'autres gosses. Un matin, elle remonta dans la chambrée, secouée de sanglots. « Maman ! Regarde par la fenêtre ! Tout ce groupe d'enfants ! Les plus jeunes ont deux ou trois ans, les plus vieux une dizaine. Ils n'ont plus de papa et de maman. Vont-ils, eux aussi, partir pour Pitchipoï ? » Tout ma vie, j'entendrai l'exclamation qui jaillit de la gorge de Francine après cette explication : « J'peux plus ! Maman j'peux plus ! »



Estampe réalisée par Georges Horan-Koiransky et publiée en 1947 dans *Le camp de Drancy (seuil de l'enfer juif)*.

Source : [Fondation pour la mémoire de la Shoah](#)

Avec les autres femmes de ma chambrée, nous regardâmes par la fenêtre. Descendus des autobus qui les avaient amenés, ces enfants avançaient au milieu de la cour. Les plus grands tiraient par la main les plus petits. Parmi ces derniers, plusieurs étaient reliés par une ficelle nouée autour du cou. Deux ou trois cents gosses entrèrent ainsi ce jour-là. Les jours suivants, nous en vîmes arriver d'autres, en plus grand nombre. Arrêtés avec leurs parents lors de la grande rafle du 16 juillet, transportés ensuite à Pithiviers, ils avaient été séparés de leurs pères et mères, partis en déportation. Les plus petits, vu leur âge, ignoraient leur nom. On les entendait crier : « Maman ! », pleurer, rire moins souvent, se chamailler avec les grands qui tentaient de les diriger. Les uns portaient de petits baluchons. Les autres ne possédaient aucun bagage. A leur tour, ces innocents partirent pour Pitchipoï... (p.145)

Interviewer

Pardon de vous interrompre, on va passer sur la 3^{ème} cassette.

CASSETTE 3 [La transcription commence à 00'58]

Francine Drancy est séparé en plusieurs blocs et nous sommes donc dans un bloc différent. Et, il faut dire pourquoi nous les approchons, comment nous les approchons... ça, je ne sais pas. Est-ce que c'est en allant justement au fameux « château rouge » ? Est-ce que c'est en descendant faire les corvées, peut-être chercher la nourriture ? Est-ce que c'est en allant faire la corvée de pluche⁴² qu'on faisait ? C'est possible. Mais je sais que c'est arrivé 2-3 fois que l'on puisse les approcher.



La lecture aux enfants. Portrait de René Blum. (Dessin de Georges Horan-Koiransky)
Source : *Le camp de Drancy, seuil de l'enfer juif. Dessins et estampes, 1942-1947.*

Interviewer Est-ce qu'ils étaient enfermés quelque part ?

⁴² « Maman épingle aux «pluches» des heures durant. Debout. Parmi les épingleuses se trouve un beau vieux monsieur distingué dont les souvenirs aident à oublier que les mains font mal et parfois saignent. C'est un grand musicographe, et l'ancien directeur des Ballets de Monte-Carlo. Il s'appelle **René Blum** (1878 - 1942), frère de Léon Blum (il mourra en Allemagne). » *Une petite fille privilégiée*, p.34

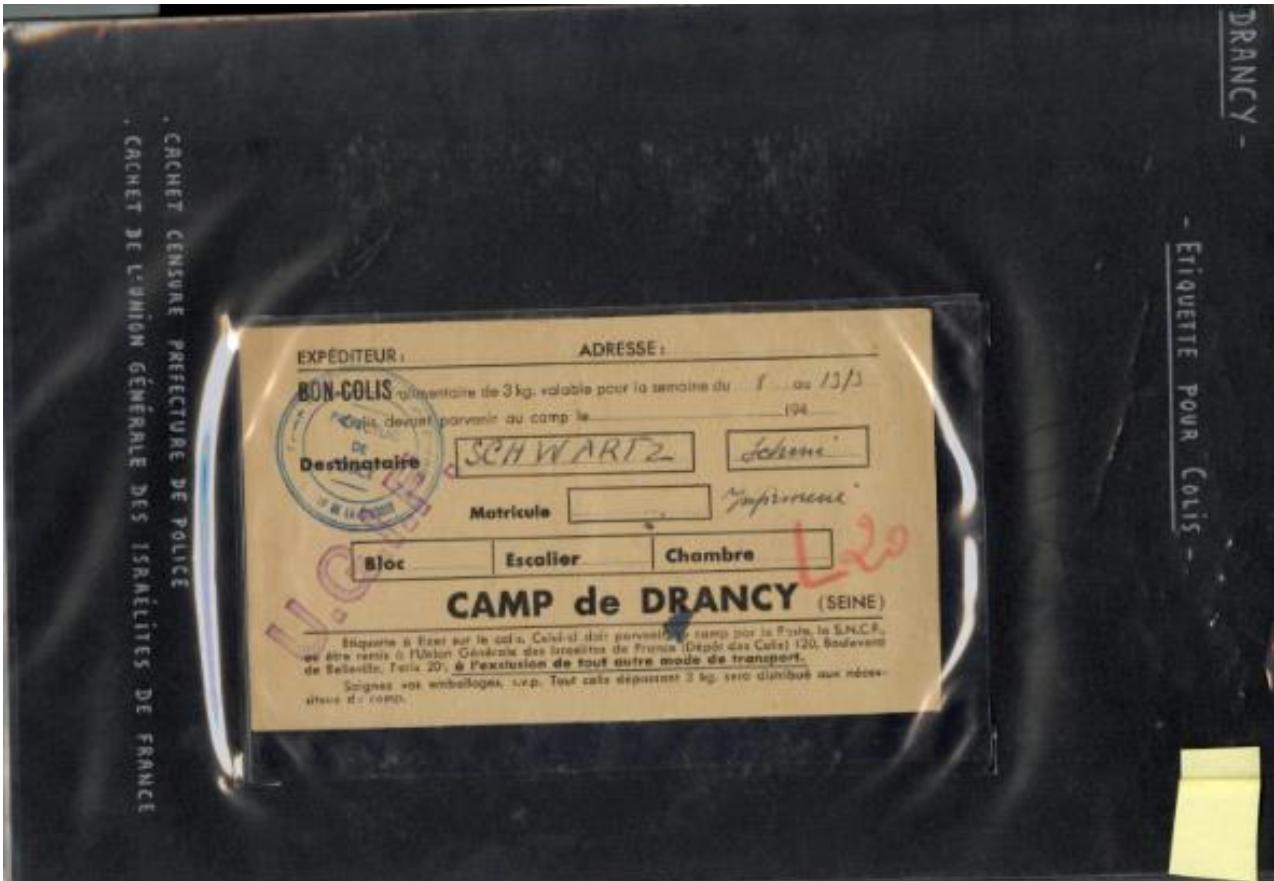
Francine Oui, ils sont au centre de cette cour de Drancy, où il y a ce fameux barbelé, où on met tous les gens en partance. Donc, comme ils sont en partance, ils sont là au milieu de ce barbelé.

Interviewer Quand ils arrivaient, ils restaient combien de temps ?

Francine Je ne sais pas. Ça, moi je ne peux pas le dire. Ça, je ne m'en souviens pas. C'est impossible. Non, moi, je ne vois que l'horreur, je ne vois que l'affolement que ça puisse m'arriver, qu'on puisse me séparer de maman et que la même chose m'arrive. Et c'est donc là que je vais apprendre, alors que je vais voir ces transports de troupeaux d'enfants, c'est là que je vais apprendre que, moi, on me laisse ma mère et qu'on ne veut pas nous faire partir. Où partent-ils ? Moi, je ne le sais pas.

Interviewer Madame Lorch, comment se déroule la correspondance entre votre mère et votre père ?

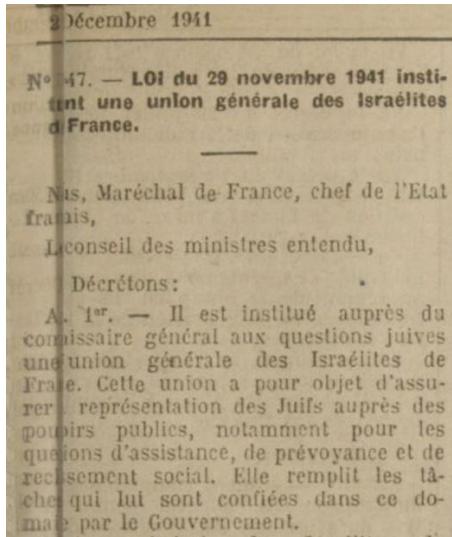
Francine A Drancy, je ne peux pas vous dire, je ne me souviens plus. Je pourrai vous dire après. Je sais que ma mère a des nouvelles par ma grand-mère parce que ma grand-mère vit toujours à Paris et il y a toujours... de toute façon, il y a toujours eu des gens qui sont très gentils qui, au péril de leur vie, font circuler du courrier. Donc, mon père a appris que nous étions arrêtées. Il l'a d'abord appris par ma grand-mère et puis ensuite, je crois qu'il l'a appris officiellement puisqu'on lui a dit : « Il n'est plus question d'évasion pour vous sinon c'est votre femme et votre fille, que nous avons entre nos mains, qui trinquaient. » Donc il sait qu'il ne doit pas s'évader. Mais vous dire de Drancy comment se passe la correspondance, il y en a forcément puisque pour prouver que ma mère est femme de prisonnier, il faut donc qu'elle présente des lettres de mon père. Mais vous dire comment ça se passe, ça je ne me souviens plus.



Bon-colis pour le camp de Drancy

Source : [Cherrystone Auctions](#)

Marcelle Tantôt nul courrier ne parvenait à Drancy ; tantôt nous pouvions correspondre avec nos familles, selon l'humeur de nos gardiens-chefs. Et même recevoir des colis, fixés à trois kilos. Nous disposions alors d'étiquettes spéciales, qui, en plus des mentions indispensables (nom et adresse de l'expéditeur, matricule, chambre et escalier du destinataire) portaient cette phrase : « Les colis pour Drancy sont reçus, 120 boulevard de Belleville ». C'était le siège de l'« Union générale des Israélites de France »*. L'*U.G.I.F.*, disait-on pour abréger. Que représentait cet organisme ? Une duperie. Depuis 1941 fonctionnait à Paris le *« Commissariat général aux Questions juives »*. Nommé par le gouvernement de Vichy, l'ancien député Xavier Vallat le dirigeait. C'était lui, le créateur de l'*U.G.I.F.*, destinée, disait-il, à défendre nos intérêts. En fait, l'*Union générale* facilitait les arrestations, puisqu'en recensant les juifs elle connaissait leurs adresses. (p.145)*



Extrait de la loi du 29 novembre 1941 instituant l'U.G.I.F.

Source : [Retronews](#)

C'est donc au siège de l'U.G.I.F., boulevard de Belleville, que ma mère devait apporter les colis qu'elle me destinait. Elle risquait gros en effectuant cette démarche. La police allemande surveillait l'U.G.I.F. et ne se gênait pas pour arrêter ses visiteurs. Ce danger ne freinait pas l'audace de ma bonne maman. Elle nous adressa des lainages, du linge, des chaussures, des denrées alimentaires, des livres de classe pour la petite. Et me renvoya nos étoiles jaunes, restées chez Mme Ayv au soir de notre départ de Paris. La direction du camp nous obligeait à les porter. (p.146)

Francine Alors, après Drancy, donc nous partons pour Pithiviers.

Interviewer Vous pouvez préciser la date ?

Francine Trois semaines après donc, si vous calculez, donc c'est juillet-août, enfin quelque chose comme ça⁴³. L'été, enfin je ne me souviens plus exactement. Où est-ce que je fête mon anniversaire ? Je ne sais plus. Alors, on arrive à Pithiviers⁴⁴.

⁴³ Marcelle et Francine sont transférées à Pithiviers fin août 1942

⁴⁴ Pour une description précise du fonctionnement du camp de Pithiviers, lire [le rapport](#) d'André Jean-Faure à l'occasion de son inspection du 27 novembre 1941.

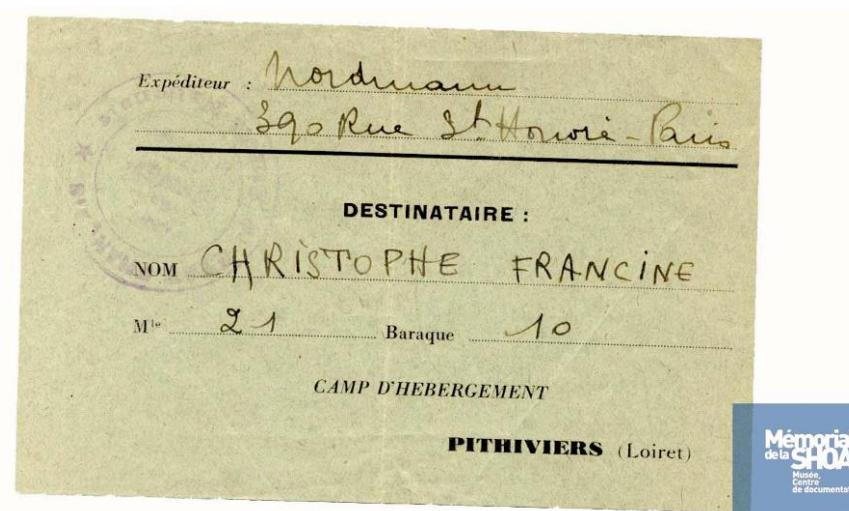


Bundesarchiv, Bild 183-569236
Foto: o. Ang. | 1941

Le camp de Pithiviers en 1941

Source : [Bundesarchiv](#)

Pithiviers, dans mon souvenir, est un camp où on ne met que des Juifs français car les Juifs français commencent donc à être arrêtés. Jusque-là, ça a été des Juifs étrangers. On commence à arrêter les Juifs français et le camp se remplit petit à petit.



Bon colis accompagnant un envoi pour Francine Christophe au camp d'internement de Pithiviers (MDXI-31)

Source : [Mémorial de la Shoah/coll. Christophe](#)



Et nous avons fait la connaissance d'une femme qui s'appelle Madelon Lang et dont le mari va bientôt être dans le même camp que mon père. Il n'y est pas encore mais, enfin, nous savons que le mari est prisonnier. Elle a été arrêtée avec son fils et elle part de Drancy à Pithiviers avec nous. Et à Pithiviers, elle voit sa sœur et deux de ses neveux.⁴⁵ Et à Pithiviers, nous, nous voyons un oncle. Donc, nous voyons des quantités de gens. Et, mes souvenirs sont vagues à Pithiviers. Je me souviens simplement que le camp était gardé par des gendarmes français. Et je me souviens qu'à Pithiviers, il y a eu une épouvantable déportation. Là, j'ai vraiment eu très, très peur. Une déportation terrible. Et sont partis, justement dans cette déportation, la sœur, les neveux de Madelon et mon oncle Maurice Evard.



Edmond Nordmann, Maurice Evard et Marcelle Christophe en 1934.
Source : Archives personnelles de F. Christophe.

⁴⁵ Madeleine Lang née Bens[o]jussan (1916 - 2013) est née à Salonique. Elle est mariée à Pierre Napoléon Lang (1912 – 2000), officier prisonnier dans le même oflag que Robert Christophe. Leur adresse est le 12 rue Leconte de l'Isle. Madeleine est déportée avec son fils, Jean-Claude (1939 – 1995), dans le convoi 80A du 2 mai 1944 en direction de Bergen-Belsen. La sœur de Madeleine, Letizia, est mariée à Jean Ferdinand Gattegno (1906 - 1942). Ils habitent au 16 avenue de Villiers. Jean est déporté de Compiègne dans le convoi 1 du 27 mars 1942. Letizia (1911-1942) est déportée de Pithiviers avec leurs enfants, André Jacques (1936 – 1942) et Éliane France (1939 – 1942), le 21 septembre 1942, dans le convoi 35. Un troisième enfant a échappé à l'arrestation.

Et, j'étais inscrite pour partir dans cette déportation. Ce qui n'était pas du tout normal puisque j'avais mon statut de fille de prisonnier. Je devais rester à Pithiviers. Et quand on a lu la liste, ma mère évidemment a blêmi. Elle a couru comme une folle dans tout le camp en me tenant par la main pour voir ce qui en était. « Mais bon, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi est-ce que ma fille doit partir et pas moi ? Qu'y-a-t-il ? » Vous vous rendez compte dans quel état on était ? Absolument affolées. Et on s'adressait aux gendarmes : « Mais on sait pas ! On sait pas ! » Et là, je dois vous dire que ma grand-mère paternelle, Nina, était veuve très jeune de mon grand-père Léon Christophe et s'était remariée avec un Catholique qui était colonel de Gendarmerie. Il s'appelait Charles Streiff. Charles Streiff⁴⁶, je le considérais comme mon grand-père puisque je n'avais pas connu mon vrai grand-père. Et il me considérait comme sa petite-fille.



Nina et Charles Streiff

Source : [Geni](#)

⁴⁶ Dans son livre, Francine raconte : « Sitôt averti de notre arrestation, [C. Streiff] part pour Vichy, où le Maréchal Pétain, qu'il connaît depuis longtemps le reçoit. Tonton entre dans le bureau, et Pétain, assis, compulse des affiches pour la Fête des Mères. Tonton parle, explique, raconte. Pétain ne bronche pas. Alors, Tonton, à bout d'arguments, montrant les affiches, dit : « Mais il s'agit aussi d'une mère, et de son enfant ». Philippe Pétain lève la tête : « Bah ! des Juives... » dit-il. Ainsi nous ne serons pas libérées. » (p.45)

Francine Et ce mariage va permettre à ma grand-mère d'être sauvée comme conjointe d'aryen. Et donc ce *faux* grand-père était catholique je vous dis, et comme ancien colonel de Gendarmerie, ma mère s'est dit que peut-être on le connaissait encore parmi les gendarmes qui nous gardaient. Et elle est donc allée demander et elle a trouvé un gendarme effectivement qui se souvenait très, très bien du Colonel Charles Streiff. Et vous dire exactement comment ça s'est passé... enfin... parce qu'il y en a qui avaient dit à ma mère : « Mais envoyez-la à la fouille, vous la récupérerez après ! » Mais on savait très bien qu'une fois qu'on était pris dans le chemin de la fouille, après c'était terminé. C'était fini. Donc, grâce à ce gendarme qui connaissait Tonton Charles donc, c'est comme ça que je l'appelais, enfin finalement j'ai réussi à être enlevée de la liste. Bon, on sait très bien que tous les gens de ce train sont morts. Il n'y a pas eu de rescapés. Donc, c'est un des premiers miracles de ma déportation. Et j'ai donc été sauve. Le soir de la déportation, je me souviens, ce camp qui était vide et où il y avait de la paille partout, je ne me souviens que de ça, de ce camp. Je ne peux pas le décrire. Je me souviens de ce vide effroyable, cette misère de vide. Ce camp qui avait été plein de monde, il n'y avait plus rien. Il y avait Madelon, il y avait son fils, il y avait maman, il y avait moi. Est-ce qu'il y en avait d'autres ? C'est tout ce que je vois. Il y avait la baraque de fouille et la fouille avait été faite par des garçons qui avaient 20 ans, qui étaient français, qui étaient ce qu'on appelait « les chemises noires » de Darnand.⁴⁷ Je me souviens que maman est entrée dans la baraque et s'en est prise... elle a ramassé une ou deux choses dont une aquarelle représentant le camp de Gurs.⁴⁸ Non, je dis une bêtise, cette aquarelle-là, elle l'a ramassée après la fouille à Drancy. Elle a ramassé un petit objet qui appartenait à une dame. Ce petit objet, la dame y tenait beaucoup. C'était un souvenir de famille et maman l'a ramassé, et nous l'avons toujours. Parce que la dame n'est pas revenue, bien sûr. Et maman n'a pas pu s'empêcher de leur dire à ces garçons-là qui étaient de son pays : « Ils sont beaux vos 20 ans ! » Un miracle,

⁴⁷ Référence à la Milice Française de Joseph Darnand (1897 - 1945). Pour en savoir plus, lire [le message](#) annonçant la création de la Milice et consulter [ce site](#).

⁴⁸ Camp d'internement construit dans les Basses-Pyrénées par le gouvernement de Daladier en 1939 pour les Républicains espagnols. A partir de 1940, le camp est utilisé pour y internier des Juifs avant leur déportation vers Drancy puis vers l'Est.

elle a été fichue dehors à coup de pieds c'est tout. Ils auraient pu faire pire. C'est tout. C'est tout ce que je peux dire sur Pithiviers.



Image ID: E1ENFY
www.alamy.com

Soldats de la Milice Française de Joseph Darnand

Source : [Alamy](#)

Marcelle Depuis Drancy, des autobus nous transportèrent à la gare de Bobigny. Et des wagons à bestiaux, accrochés à un train de voyageurs, jusqu'à celle de Pithiviers. Notre nombre atteignait plusieurs centaines de personnes. (...) Quelques jours après, un autre arrivage de Drancy me fit retrouver Maurice Evard, René Blum et Théodore Valensi⁴⁹. Heureuse de les revoir, j'eus la naïveté de croire qu'ils ne seraient pas plus déportés que ma fille et moi. Mais contrairement à la promesse faite à Drancy avant notre départ, Pithiviers ne formait pas une voie de garage. Un embarquement pour Pitchipoï y secoua notre confiance.

⁴⁹ Théodore Valensi est né le 21/06/1886 à Tunis (Tunisie). Il est avocat du barreau de Paris (France). Il habite 31 bis Boulevard Saint-Martin à Paris 10e. Il est arrêté le 21/08/1941 à Paris et interné au camp de Drancy (Seine-Saint-Denis). Après un passage à l'hôpital Tenon (15/10/1941), puis à l'hôpital Rothschild (12/12/1941), il est réintégré au camp de Drancy le 09/04/1942, pour être transféré au camp de Pithiviers (Loiret) le 01/09/1942, et réintégré au camp de Drancy le 12/07/1943. Marié à une non juive, il est déporté, via Cherbourg, vers l'île anglo-normande d'Aurigny le 12/08/1943. Il est réintégré au camp de Drancy et transféré au camp de Picpus puis au camp Lambardie le 21/06/1944 pour encore réintégrer Drancy le 17/07/1944 jusqu'à la libération du camp le 18/08/1944. Théodore Valensi est décédé le 10/09/1959 à Nice. Source : [Mémorial de la Shoah](#)



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Théodore Valensi

Source : [Gallica](#)

Les autorités françaises l'annoncèrent la veille, pour le lendemain. Ce lendemain était le jour du « Grand Pardon », la plus grande fête religieuse du judaïsme. Les pratiquants se disposaient à obéir au rite en n'absorbant pas de nourriture, en priant tout le jour et ne voyageant pas ! Et voilà qu'on leur annonçait le plus inhumain des voyages ! Un sentiment de révolte étreignit tout le camp. En fin de journée retentit cette nouvelle : la déportation n'aurait pas lieu. Aussitôt régna une joie extraordinaire. Bien que n'étant pas religieuse de nature ni d'éducation, je me laissai gagner par cette allégresse. Deux ou trois heures après parvint le contrordre : la déportation aurait bien lieu à cette date ; et une tristesse infinie, dramatique, serra la gorge de tous les internés.

La nuit passa. Le lendemain, j'assistais avec Francine à l'appel des partants. Le gendarme français qui appelait les noms, en les lisant sur une liste, prononça celui de ma fille. Elle et moi nous regardâmes, affolées. Avions-nous mal compris ? Sur ma requête, le gendarme répéta : « CHRISTOPHE Francine. » « La petite et moi, dis-je au lecteur, sommes enfant et femme d'un prisonnier de guerre. A Drancy, on m'a promis qu'à ce titre nous ne serions ni déportées ni séparées. - Ce n'est pas moi, répliqua-t-il, qui ai dressé cet état ! Donnez toujours la petite. Après, vous irez la réclamer. » Des compagnons plus anciens me conseillèrent de ne pas obéir. « Si vous donnez votre fille, vous ne la reverrez plus. »

Au bout du camp s'élevait la maisonnette de la gendarmerie. Tirant Francine par la main, je courus vers cette bicoque. Le gradé qui nous accueillit en entendit de belles ! Evoquant pêle-mêle mon mari lieutenant et prisonnier de

guerre, mon beau-frère capitaine et mon beau-père colonel de gendarmerie, je lui affirmai que, pour m'arracher la petite, il faudrait me tuer, nous tuer toutes les deux. Impressionné par ma colère, le gradé finit par reconnaître qu'il y avait erreur, et raya Francine de la liste. Elle et moi sortîmes de là épuisées. Nous tombâmes sur le bord du chemin, enlacées, pleurant à chaudes larmes. (p.147-148)

Interviewer Madame Lorch, vous avez donc 9 ans. Nous sommes en 42 ?

Francine Oui.

Interviewer Qu'est-ce que vous, votre mère, ou les deux, saviez de la destination de ce train ?⁵⁰

Francine Moi, rien. Moi, rien du tout. Depuis, j'ai su. Après la guerre, maman m'a raconté qu'avant d'être arrêtée, elle avait entendu parce qu'elle allait chez nos concierges, nos fameux concierge M. et Mme Baux. Ils écoutaient la radio anglaise et elle allait l'écouter en cachette chez eux comme d'autres personnes de l'immeuble qui se cachaient le soir : on mettait des couvertures contre les portes pour que... et puis on mettait la radio anglaise pour que personne n'entende parce que c'était dangereux évidemment. On pouvait être fusillés pour ça. Elle avait entendu, qu'à la radio anglaise on avait dit qu'on transportait les Juifs en Allemagne et qu'on en tuait. Et ma mère savait qu'on tuait des Juifs en Allemagne. Et elle ne l'a jamais dit à personne. Et même plus tard, quand je vous raconterai ce qu'elle a fait, elle ne l'a jamais dit. Il ne fallait pas qu'elle le dise. Ça aurait été pire. Et elle savait. Mais moi, rien.

⁵⁰ Convois au départ de Pithiviers ou Beaune-la-Rolande en direction d'Auschwitz :

Convoi 4 (25/06/1942) : 1000 déportés, 80 survivants

Convoi 6 (17/07/1942) : 928 déportés, 99 survivants

Convoi 13 (31/07/1942) : 1052 déportés, 21 survivants

Convoi 14 (03/08/1942) : 1034 déportés, 5 survivants

Convoi 15 (05/08/1942) : 1014 déportés, 10 survivants

Convoi 35 (21/09/1942) : 1000 déportés, 37 survivants – arrêté à Cosel, en Silésie, où 200 déportés sont réquisitionnés pour travailler.

Source : [Convois du Loiret](#)



⌚ The story as published by the Daily Telegraph on 25 June 1942

Source: [The Guardian](#)

Interviewer Madame Lorch, vous restez donc combien de temps dans ce camp ?

Francine Alors, je ne me souviens pas à Pithiviers combien de temps on est restées. Je l'ai mis dans mon récit mais... parce que je l'ai écrit juste après mais maintenant, je ne me souviens plus combien de temps je suis restée à Pithiviers.

Interviewer Vous vous souvenez si...

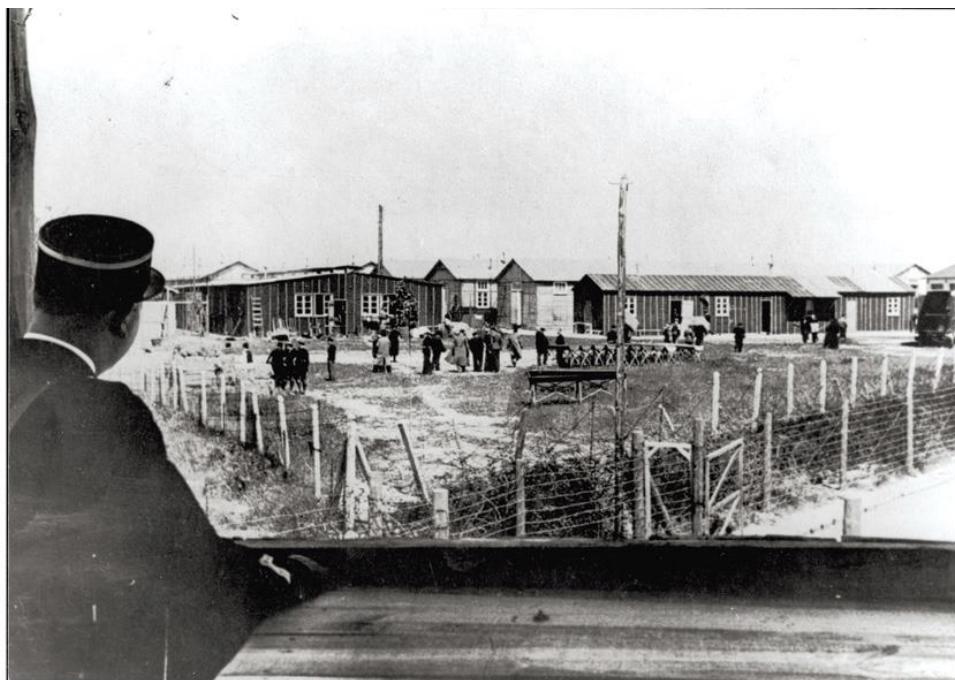
Francine Peut-être 15 jours, peut-être quelque chose comme ça, peut-être 15 jours-3 semaines. Autant qu'à Drancy je crois. Je ne sais plus. Là maintenant, je dirais des bêtises. Depuis que j'ai passé 60 ans, ma mémoire n'est plus si bonne. Enfin, de Pithiviers, on part à Beaune-la-Rolande.

Marcelle Un train de wagons à bestiaux nous conduisit à Beaune-la-Rolande. Il mit vingt-quatre heures pour parcourir les seize kilomètres de voies ferrées. Dans le convoi se trouvaient Madelon Lang et son fils. Femme et enfant de prisonnier de guerre, ils étaient comme Francine et moi « indéportables ». Du moins nous l'avait-on promis.

Cette assurance valait aussi pour les « conjoints d'aryens » des deux sexes et pour les internés qui, s'affirmant non-juifs, étaient classés dans les « cas douteux ».

Les membres de ces dernières catégories restèrent seulement quarante-huit heures à Beaune. Puis repartirent pour Drancy. Parmi eux, Me Théodore Valensi. Et nous ne fûmes plus que six femmes dans notre nouveau camp. (p. 150)

Francine Et Beaune-la Rolande, je fais rire tout le monde quand je dis que c'est le bonheur. Un certain bonheur. C'est-à-dire que, depuis plusieurs mois, j'ai mené une vie tellement horrible, j'ai vu des choses tellement abominables. J'ai vu des gens battus bien sûr à Drancy. J'ai vu des enfants fous être séparés par leurs parents, et séparés de quelle manière. J'ai eu faim. J'ai été sale, j'ai vécu dans l'horreur, dans la crasse, parmi les rats. J'ai eu peur, j'ai été gardée par des gens armés. J'ai vu tellement de choses abominables que d'arriver à Beaune-la-Rolande me semble une espèce de paradis. Parce qu'à Beaune-la-Rolande, on est gardés par des douaniers français qui n'ont pas l'air méchants. Pour certains, ils sont même très malheureux de faire ça.



Camp de Beaune-la-Rolande

Source : [Cercil](#)

Beaune-la-Rolande, c'est un camp bien sûr mais, ça y est, je sais ce que c'est qu'un camp. Mais c'est un camp dans la campagne française, c'est un camp au milieu des champs⁵¹. Il y a des pommiers tout autour. On peut se laver à Beaune-la-Rolande. Et on est très peu, pour l'instant. Le camp va se remplir mais on est si peu, au départ, qu'on remplit une baraque, une seule baraque, qu'on coupe en deux, moitié hommes - moitié femmes. En fait, il s'est passé quelque chose d'abominable à Beaune-la-Rolande, avant nous. Mais, je me rends compte qu'à moitié parce que de voir les pommiers, ça me rend tellement heureuse. Il s'est passé que les enfants que j'ai vus à Drancy, c'était de là qu'ils venaient, de Beaune-la-Rolande. C'était souvent là qu'ils avaient été séparés de leur mère. À Beaune-la-Rolande, il devait y avoir des tonnes de couvertures, dégoûtantes, salies, par tous ces enfants. Et Maman et Madelon vont être obligées de laver ces couvertures pendant des jours et des jours à l'eau froide. Elles vont frotter ça. Ayant comme chefs deux infirmières françaises qui leur donneront un morceau de chocolat pour les féliciter quand elles auront bien travaillé.

Interviewer Pourquoi vous dite *obligées*, Madame Lorch ?

Francine Parce que c'est du travail obligatoire.

Interviewer Mais elles seulement ?

Francine Ben oui parce qu'il n'y a qu'elles au départ. Quand les autres gens vont arriver, les couvertures seront lavées. Et les infirmières vont partir. Elles seront remplacées par des femmes merveilleuses. Deux femmes de la Croix-Rouge française, l'une est protestante, l'autre est catholique :

⁵¹ Pour une description précise du fonctionnement du camp de Beaune-la-Rolande, lire [le rapport](#) d'André Jean-Faure à l'occasion de son inspection du 27 novembre 1941.

Mademoiselle Monod⁵², Mademoiselle Rolland.⁵³ Et elles vont vraiment faire tout ce qu'elles vont pouvoir pour embellir notre vie à Beaune-la-Rolande. Elles vont nous apporter des choses de l'extérieur. Elles vont transporter du courrier. Ça, c'est très important. Transporter les messages. Elles ont été merveilleuses.



Annette Monod (centre) au camp de Pithiviers

Source : [Cercil](#)

Marcelle Je fis de pénibles adieux [à mon cousin Evard]. Maurice me confia sa montre. Je lui promis de la faire remettre, si possible, à sa femme, Et j'allais pouvoir, quelques jours après, la confier à une déléguée de la Croix-Rouge (Mlle Monod ou Mlle Rolland, je ne sais plus laquelle), qui put joindre ma cousine. (p.148)

Francine Et puis, il y a aussi une autre personne qui s'appelle Mademoiselle Hautval.⁵⁴ Moi, je ne m'en souviens pas bien mais je sais que c'est une Catholique⁵⁵, amie des Juifs, qui va aussi... je ne sais même pas si elle ne sera pas première chef de baraques, mais ça je l'ai su après, je ne me souviens plus très bien.

⁵² Lire le témoignage d'[Annette Monod](#)

⁵³ Madeleine Rolland (1891-1964), originaire de Pithiviers, est infirmière puis assistante sociale de la Croix-Rouge. De nombreux survivants du camp de Beaune-la-Rolande parlent de sa généreuse présence, comme [Raymonde Frazier](#) (née Nowodworski) : « Alors mademoiselle Rolland c'était comme une fée pour nous. Elle arrivait avec du chocolat. Elle avait des bidons, des bidons de crème au chocolat et puis des petits gâteaux. Alors quand elle venait c'était vraiment la fête. On avait ça, elle venait nous voir, elle avait une grande cape bleue marine comme on portait à ce moment-là. » Source : [La République du Centre](#)

⁵⁴ Médecin psychiatre, Adélaïde Hautval (1906-1988), que ses proches prénomment Haïdi, est arrêtée alors qu'elle tente de passer en zone occupée. Dans sa cellule, elle se solidarise avec une femme juive incarcérée avec son étoile jaune. Scandalisée par ce marquage, Adélaïde s'en fabrique une en papier. En représailles, les Autorités allemandes la déclarent « Amie des Juifs » et l'interviennent dans les « camps pour Juifs » de Pithiviers puis Beaune-la-Rolande, avant de la déporter à Auschwitz-Birkenau puis à Ravensbrück. À Birkenau, elle refuse de participer aux expériences médicales menées par les médecins allemands Eduard Wirths et Joseph Mengele. Elle est reconnue Juste parmi les Nations par Yad Vashem en 1965. Source : <https://www.yadvashem.org/yv/en/exhibitions/righteous-auschwitz/hautval.asp>

⁵⁵ Adélaïde Hautval est protestante



Source : [France Culture](#)

Marcelle Le chef de baraque était une doctoresse chrétienne, Mlle Adélaïde Hautval. Portant sur la poitrine le calicot AMIE DES JUIFS, elle en avait sauvé un certain nombre à la ligne de démarcation et dans d'autres circonstances. Grâce à la sympathie émanant d'elle et à sa grande intelligence, « mon cerveau redevient celui d'une femme de littérateur - notai-je encore pour ma mère -, et nous pouvons discuter de sujets intéressants, bavarder livres durant les pluches ». (p. 151)



Haïdi Hautval

Source : [Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah](#)

Francine Oui, parce que ce que j'ai oublié de dire à Drancy, c'est qu'on est obligés de porter son étoile bien sûr. Il y a des Catholiques arrêtés qui portent un petit calicot sur lequel il y a écrit « Amis des Juifs ». C'est beau ça.

Interviewer Ils étaient qui ?

Francine Des catholiques ou des Protestants arrêtés avec des Juifs.

Interviewer Vous vous en souvenez ?

Francine Oui, je vois le petit calicot marqué « Ami des Juifs », je le vois.

Interviewer Il avait quelle forme ce petit calicot ?

Francine C'est une petite chose longue comme ça [*Francine fait un geste*]. Ça, ça je le vois. Parce qu'on doit toujours porter son étoile dans un camp.



Calicot porté par Haidi Hautval lors de sa déportation

Source : [Yadvashem](#)

A Beaune-la-Rolande, c'est un petit peu bizarre ce qui va nous arriver. C'est un camp un peu en-dehors des autres camps. On doit porter l'étoile aussi mais les autorités ont oublié d'en envoyer. Mais comme le règlement fait qu'on doit quand même la porter alors on va chercher, on va acheter de la peinture jaune et, au pochoir, on va peindre des étoiles. On découpe des étoiles peintes au pochoir. On est donc gardés par

des douaniers qui sont du sud-ouest de la France, qui ont une petite pointe d'accent. A part le chef qui n'est pas toujours bien, les autres font vraiment ce qu'ils peuvent. Ils ne sont pas heureux de ce qu'on leur fait faire là. Et j'admirais les pommiers. Et un matin, à mon réveil, au bout de mon lit, il y a une musette, c'est-à-dire un sac règlementaire de douanier, qui est pleine de pommes. C'est un douanier qui est père de famille et qui est allé chercher des pommes et les a mises au bout de mon lit. Ça aussi, c'est risqué. Ça aussi, c'est un acte de résistance de porter des pommes à une petite fille juive. Il y a plusieurs douaniers qui font des choses comme ça. D'ailleurs, j'ai oublié de vous dire que lorsque j'ai été arrêtée à la Rochefoucauld, il y a un gendarme qui était très gentil. Maman lui a dit - elle lui a dit d'ailleurs qu'elle était la belle-fille du Colonel Charles Streiff, colonel de gendarmerie, lui aussi il l'avait connu- et elle lui a dit : « Je suis avec une gamine. J'aurais besoin d'une serviette de toilette, est-ce que vous voulez bien aller m'acheter une serviette de toilette. Et puis, est-ce que vous voulez bien aller à la pharmacie m'acheter quelque chose de vitaminé pour ma fille, un remontant ? » Et le gendarme est allé m'acheter des granulés vitaminés et puis il a rapporté deux serviettes de toilette en disant : « Les boutiques sont fermées, je vous rapporte deux serviettes de mon trousseau. C'est ma femme qui les a données, vous les gardez. » Et nous sommes restées avec les serviettes de toilette brodées à son chiffre par sa femme. Ça aussi, c'est beau. Il y avait des gens comme ça, heureusement.

Marcelle Ma pauvre gamine avait des poux de tête. Je dus lui couper les cheveux très courts : un drame pour elle. Et la carence alimentaire ayant donné de l'impétigo à son cuir chevelu, il me fallut en détacher les croûtes avec la main, en usant d'une pommade que je pus me procurer. Avec elle, cependant, une petite tragédie d'incompréhension allait me faire souffrir. J'en retrouve cette allusion dans une lettre à ma mère : « Ce qui est terrible entre la petite et moi, c'est que, dans son esprit, j'ai perdu le mystère de la maman. Nous prenons des douches ensemble ; elle me voit m'épuiser ; elle a subi les mêmes offenses que moi ; elle a partagé depuis La Rochefoucauld les mêmes heures pénibles et, dans son petit cerveau de neuf ans, s'imagine qu'elle est mon égale. Elle me respecte à peine et ne m'obéit plus. »

Je ne trouvais plus la force ni le goût de sévir. Je ne pouvais la priver de dessert ni de jouets : la pauvre enfant n'avait plus de desserts ni de jouets. La gronder ? Plus souvent je l'embrassais. (p.151-152)

Francine Alors à Beaune-la-Rolande, au fur à mesure que les gens vont être arrêtés, donc le camp va se remplir. Mais nous passons donc... ça je me souviens très bien que le camp était encore vide pour la Noël puisque pour la Noël, Mademoiselle Rolland, une des deux demoiselles de la Croix-Rouge va acheter un petit pot de fleurs que les femmes de la baraque -maman a déjà été nommée chef de baraque. Oui, élue chef de baraque par toutes les compagnes - et les camarades lui lisent un compliment⁵⁶ et lui offrent ce pot de fleur que Mademoiselle Rolland est allée acheter. Et elle a une dame, qui s'appelle Mme Montefiore⁵⁷, qui écrit très joliment, et qui lui écrit un compliment qui se termine « Hourra ! pour notre chef de baraque.»⁵⁸

123	Montefiore	Jeanne	1877	Paris VIII ^e	M	sciant	
2	Bédini	M ^{me} Berthe	1894	2 ^e Ch ^e	C femme à tout faire	16 R. Civry	

Jeanne Montefiore résidant au 16 rue de Civry dans le recensement de 1936

Source: [Archives de Paris](#) (D2M8 642 - Auteuil- vue 208/303)

Et le 31, à minuit, on tape à la cloison, ce sont les hommes, de l'autre côté, dans l'autre partie de la baraque qui nous souhaitent la Bonne Année. On perd pas son moral. On est persuadés qu'on va bientôt être libérés, que ça va pas durer. On est sûrs.

⁵⁶ « Acceptez, Madame Christophe, ce modeste présent avec le témoignage de notre profonde et chaude sympathie. Qu'en tous temps, il vous prouve notre reconnaissance émue pour tout le dévouement dont vous faites toujours preuve. Que votre abnégation et votre complet oubli de vous-même en ces jours d'épreuve, dans ces conditions de vie si pénible, soient récompensés, et que la nouvelle année soit clémence et favorable en ce sens qu'elle voie, bientôt après sa naissance, le retour de votre cher prisonnier, et qu'une paix bienfaisante règne alors dans votre foyer retrouvé. Toutes vos « pensionnaires » de la baraque 16 bis.»

⁵⁷ Jeanne Montefiore (née Machiels) est née le 20 décembre 1877. Elle habite au 16 rue de Civry dans le 16ème arrondissement. Elle est déportée de Drancy le 18 juillet 1943 par le convoi 57. Elle meurt en déportation.

⁵⁸ Compliment du jour de l'an 1943 / Quand nous avons mal au genou, / Des poux, ou même rien du tout / Nous cherchons Madame Christophe ! / Pour la migraine ou le cafard / Pour trouver la poudre ou le fard / Un bout de fil ou bien d'étoffe. / Elle ouvre à ses ingrates soeurs / Petite valise, et grand coeur, / Et met un terme à leurs querelles. / Son sceptre est un petit balai / Qui souvent hélas disparaît / Au sein de ses sujets rebelles. / Elle sait aussi bien qu'un Paul ou qu'un Joseph / Vider une poubelle et remplir une louche / Imposer le silence à l'heure où l'on se couche / Commander d'un ton bref / Faire glisser les doigts au piano sur les touches / Et mettre à nos gardiens le sourire à la bouche / En demeurant un chef. / Et si parfois nous abusons de sa douceur, et méritons / Un coup de verge ou de matraque, / Il faut lui demander pardon / Et crier tous à l'unisson : / Hourra ! notre chef de baraque.

MARIAGES

— On a célébré, hier, au temple de la rue de la Victoire, le mariage de M. Raoul Montefiore, avec Mlle Jeanne Machiels. M. Zadoc Kahn, grand rabbin de France, a adressé une touchante allocution aux jeunes époux dont il connaît depuis longtemps les deux familles. Reconnu dans le cortège nuptial et dans l'assistance, très restreinte en raison de la mort récente de la princesse Ferdinand de Lucinge-Faucigny, née Cahen d'Anvers, cousine des mariés :

Mmes de Ricci, Gaston Hesse, Louis et Albert Cahen d'Anvers, Hendlé, comtesse de Camondo; MM. Eugène d'Eichtal, baron de Machiels, Albert Cahen d'Anvers, Edouard Demeure, marquis de Torre-Alfina, Albert Dubois; baronnes de Rothschild, baronne de Koenigswarter, baronne de Machiels; Mmes Emile Javal, Alexandre Ellissen, Porgès, Kann, Flahaut, Halphen, Deutsch de La Meurthe, Ephrussi, Guillaume Beer, Bourget, Lina Koenigswarter, de Reinach, Kohn; MM. Bamberger, Stern, Ephrussi, Porgès, de Saint-Julien, de Goldschmidt, Obermayer, Bousquet, Bertier, Oppert, de Berly, de Romilly, Sarchi, comte de Forceville, etc.

La quête a été faite par Mmes de Machiels, Kann, de Ricci, Hadamard, de Camondo et Hesse.

Le Figaro du 22 décembre 1899

Source : [Retronews](#)

Marcelle

Coupée par une cloison, notre baraque comptait deux chambres : une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Je dirigeais la seconde. Dans la première couchaient des magistrats, des avocats dont je ne me rappelle plus les noms. Également, un ingénieur général de la marine, l'amiral Kanapa. Un banquier de grande culture intellectuelle, M. Christian Lazard. Le pianiste Léon Kartoun (sic),⁵⁹ de renommée mondiale. L'auteur dramatique Max Viterbo, ancien directeur de « La Cigale ». Et puis des commerçants, des ouvriers, un garde mobile enfin (je crois qu'on ne disait pas encore C.R.S.). Arrêté en uniforme, il jetait de tristes regards aux gendarmes (ses camarades !) qui montaient la

⁵⁹ Léon Kartun (1895-1981) Arrêté en juillet 1942 à Hagetmau (Landes), il est interné au Camp de Beaudésert (Mérignac, Gironde), puis à Drancy à partir du 26 août. Une semaine plus tard, il est transféré à Pithiviers, puis à Beaune-la-Rolande le 25 septembre 1942. « Conjoint d'aryenne », il est « provisoirement non déportable ». A Beaune, « Kartun, stoïque et amer, était préposé tous les matins au ramassage des ordures. Je le voyais arriver de loin, avec deux camarades qui tiraient le tombereau. Kartun avait de gros gants fourrés avec lesquels il essayait de protéger ses mains, ses précieuses mains de pianiste qui, jadis, tant de fois dans Paris, nous avaient valu des heures d' enchantement... (...) Kartun, négligemment, de son unique main gantée, ramassait les détritus... « Poum, poum, poum », chantonnait-il distraitemen. Et je savais qu'il composait sa symphonie ». (Madeleine Faconneau du Fresne in *De l'enfer des hommes à la cité de Dieu*, Éditions SPES, 1947.) De retour à Drancy le 12 juillet 1943, Léon Kartun est transféré à Cherbourg le 16, puis déporté du 12 août 1943 au 2 septembre 1944 sur l'Île anglo-normande d'Aurigny (Alderney) où l'organisation Todt a besoin de main-d'œuvre pour la construction du Mur de l'Atlantique. Évacué sur le continent par les Allemands, en mai 1944, il s'évade de Quesnecques (Pas-de-Calais) début septembre. En 1949, il témoigne lors du procès des deux SS responsables du camp de Nordeney à Aurigny. Source : [Musiques régénérées](#)

garde au-delà des barbelés. Tous ces captifs faisaient les grandes corvées du camp. Je vois encore Léon Kartoun (sic) balayant avec dignité. (p. 164)



Léon Kartun

Léon Kartun & son orchestre - "What a quickness" - 1933



Quand mes malades me laissaient souffler, j'allais m'entretenir avec Théodore Valensi. Une petite cour entourait ce fin diseur, dont l'érudition poétique nous ravissait. Avec lui, d'autres avocats et plusieurs magistrats égrenaient des souvenirs. Que d'agréables détentes en leur compagnie ! Léon Kartoun n'étalait pas cette éloquence. Mais ce pianiste de classe internationale donnait des leçons de solfège aux enfants. Je voyais ma Francine suivre ses cours, et l'entendais chanter dans les chœurs qu'il orchestrat. (p.186)

Interviewer Vous pouvez préciser l'année. 31 décembre de quelle année ?

Francine Donc, c'est le 31 décembre 42, c'est bien ça. 42 et on va passer au 1^{er} janvier 43. Et donc à partir de 43, le camp va petit à petit se remplir. On va pouvoir enlever la cloison de baraque parce qu'elle va se remplir de femmes. Il y aura des baraques pour hommes et des baraques pour femmes. Là, le camp va se remplir de Juifs français donc et on va donc rencontrer des gens que nous connaissons. On va rencontrer des amis, des cousins. Le camp va se remplir. Ça va devenir une société. Parce qu'on va arrêter les Juifs français. Il y en a dans toutes les professions, toutes sortes de gens. Il y aura des jeunes, des vieux. Des enfants, des vieillards, tout ça va remplir Beaune-la-Rolande. Il va y avoir une espèce de vie de société à Beaune-la-Rolande. Donc maman sera donc nommée chef de baraque. C'est là qu'elle va pas mal se révéler. Elle, qui est d'une famille bourgeoise avec une aisance sympathique, qui a été élevée en fille unique gâtée, avec une grande rigueur, une grande discipline comme c'était tout de même dans ces familles-là -c'est ce qui lui permet d'ailleurs de faire ce qu'elle va faire - mais enfin une vie joyeuse, elle va se révéler une femme de tête et avec une force extraordinaire, capable de tenir tête aux autorités, capable d'aider tous ceux qui seront dans le chagrin. Elle va faire un boulot formidable. Une partie de notre incarcération à Beaune-la-Rolande, elle sera infirmière et une partie de notre incarcération, comme chef de baraque. Dans les deux parties, elle aura fait un travail colossal.

Interviewer Vous vous sentez protégée par elle ?

Francine Oui, terriblement. Je me sens protégée, à Beaune-la-Rolande, par maman et protégée par mon statut d'enfant de prisonnier de guerre. À cette époque-là, nous sommes tout à fait persuadées qu'il ne nous arrivera rien. Nous savons par le courrier, par le courrier officiel et par tout le courrier qui va arriver en cachette - courrier qui passe par la résistance du camp, par les gens qui aident, par les gens de l'extérieur - nous savons que mon père se donne un mal fou pour essayer de nous faire libérer, que mon père écrit partout, partout. Il essaie de frapper à toutes les portes, toutes les autorités essayant. Enfin, comment peut-on garder dans un camp une femme d'officier français ? Quand on croit Pétain, on y croit encore. Imbéciles que nous sommes. Nous avons des cousins, qui ont servi sous Pétain, qui sont arrêtés par la milice française, bien entendu. On y croit encore en ce moment-là. Mon dieu ! On est bêtes.

Interviewer Madame, à Beaune-la-Rolande vous mangez quoi ?

Francine À Beaune-la-Rolande, il y a le régime du camp qui est mieux qu'à Drancy, qui est pas colossal, mais on a droit aux colis. Ça change tout d'avoir droit aux colis. Et ma grand-mère doit se priver - de quelle manière ? - mais enfin elle nous envoie des colis. Et puis, on ramasse dans le camp, il y a de la mâche sauvage et des pissenlits. Ça fait des vitamines. On se fait des salades avec ça. Quand on a des colis, c'est différent. Mais le régime du camp était quand même moins terrible, je pense que la soupe doit être plus épaisse qu'à Drancy. Peut-être qu'on a plus de pain qu'à Drancy.

Interviewer Vous n'avez pas trop faim ?

Francine Non. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu faim à Beaune-la-Rolande grâce aux colis. Et vous savez, c'est toujours la même chose, j'ai ma mère. Quand il y a une mère avec son enfant, celui qui doit

avoir faim c'est la mère. Peut-être que maman a faim... j'en sais rien. Moi, avec mon égoïsme d'enfant, je mange.

Marcelle *Ce 11 novembre 1942, situation bien différente ! Les armées nazies occupaient toute la France. Elles effectuaient des rafles dans les départements qu'elles traversaient. D'où ce résultat pour nous : les effectifs de Beaune augmenterent.*



Le Matin du 12 novembre 1942

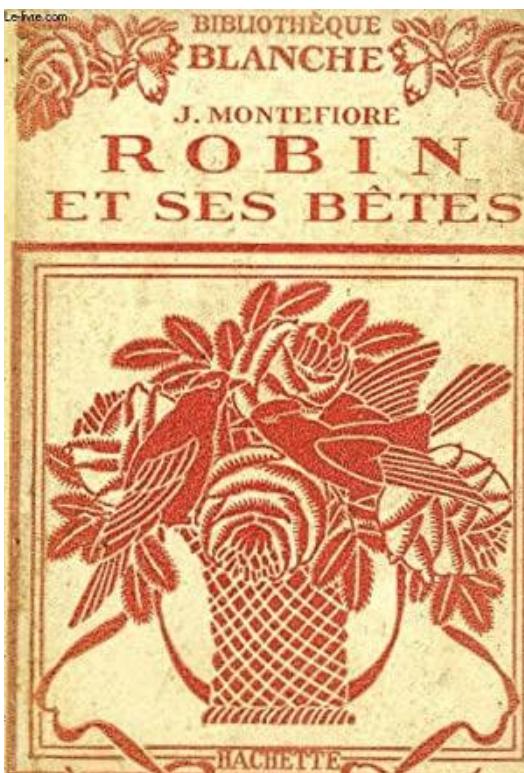
Source : [Retronews](#)

La nourriture de tout ce monde posa des problèmes. A la cantine, installée depuis peu, nous ne trouvions guère que des fruits et des produits du genre Viandox. Prévenue, l'U.G.I.F. adressa des colis aux internés sans famille ou refusant de compromettre des parents, des amis, en leur écrivant. Un camion de cette « Union Générale » apporta une cargaison de denrées, de vêtements et de couvertures. (p.165)

Interviewer Il y a d'autres enfants à Beaune-la-Rolande ?

Francine Oui, petit à petit, il va y en avoir. Parce que petit à petit, il va y avoir *tous* les enfants de prisonniers qui sont arrivés à ce moment-là. A ce moment-là donc, ils ont décidé, les autorités ont décidé de garder les femmes et enfants de prisonniers, de respecter les Conventions de Genève. On va pas nous déporter. Je crois que c'est à ce moment-là que nous avons eu le statut d'otages. Nous devenons des otages. Donc on nous garde, à peu près en bonne santé, parce que nous pouvons servir de monnaie d'échange.

Donc, petit à petit, il va y avoir des femmes et enfants prisonniers et il y aura des enfants... autres. Le camp va se remplir. Il y aura une vie sociale. On fera des fêtes, on fera l'école. La directrice de mon école communale de la rue Jouffroy, Mme. Périn, m'enverra des livres. J'étais très bonne élève et elle envoie mes livres à Beaune-la-Rolande, mes livres arrivent. Il y a des incarcérés qui vont nous faire la classe. J'ai le souvenir de deux. Il y en a sans doute d'autres. Il y a Mme. Montefiore⁶⁰, cette vieille dame excessivement distinguée qui écrit des poésies si belles qu'elle va nous en faire faire dans la classe.

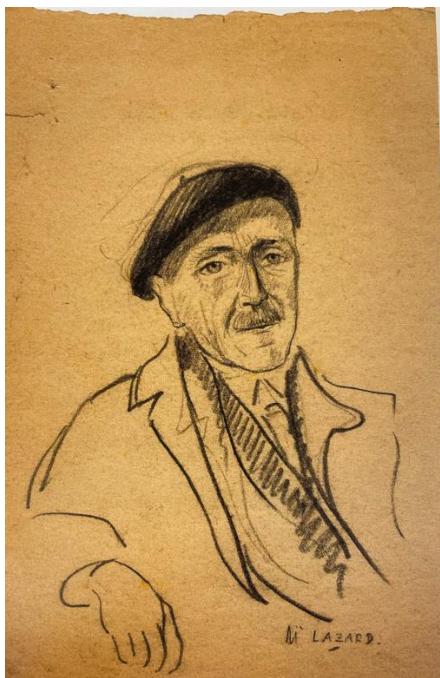


Oeuvre de Jeanne Montefiore publiée en 1931

Source : [abebooks](#)

⁶⁰ Suzanne Vier-Novodorski qui a été internée à 10 ans avec ses deux soeurs, Raymonde et Flore, se souvient aussi de Jeanne Montefiore : « J'ai connu, et je m'en souviens, Mme Montefiore qui essayait de nous faire la classe : dictées au crayon sur des morceaux de papier récupérés (généralement emballages défroissés), un peu de français, mais surtout beaucoup d'histoires qu'elle imaginait. Chaque jour elle nous tenait en haleine avec ce que nous n'appelions pas encore un « roman feuilleton ». Mme Montefiore c'était notre « Comtesse de Ségar ». Nous l'appelions « Grand-mère ». Elle avait écrit un roman pour enfants, « Robin et ses bêtes », qu'elle nous avait raconté : nous n'avions aucun livre. Plus tard, nous avons eu « Esther » de Racine que nous apprenions par cœur et que nous devions interpréter. Nous ne l'avons pas joué, mais ces projets étaient un but dans notre vie. »

Et le banquier Christian Lazard⁶¹, qui était un monsieur qui a grande allure, qui était arrêté avec ses culottes de golf et qui nous fait la classe lui aussi.



Portrait de Christian Lazard par Georges Horan-Koiransky
Source : *Le Camp de Drancy. Seuil de l'Enfer Juif.*

Ces gens-là veulent... peut-être que notre bonne orthographe nous vient de là. Merci à eux. Parce qu'ils ont l'esprit chevillé au corps. Et ils pensent que nous serons libérés. Il faut que nous, les enfants, nous

⁶¹ Christian Lazard est né le 15 juillet 1880. Il est le fils cadet de Simon Lazard, co-fondateur de la banque Lazard. Il réside au château de la Couharde à La-Queue-les-Yvelines qui sera aryanisé et administré par M. de Brommer. Arrêté en juillet 1942, il est interné à Drancy, puis à Pithiviers et à Beaune la Rolande avant de revenir à Drancy. Il fait partie du convoi n°57 du 18 juillet 1943 à destination d'Auschwitz d'où il ne revient pas. De 1926 à 1942, il a tenu un journal. Les feuillets écrits en captivité sont parvenus à sa femme, Annette May (1883-1976), par l'intermédiaire d'une infirmière de Drancy. Voir le travail de Cyril Grange (CNRS) sur ce journal.



Source : [Mémorial de la Shoah](#)

sachions écrire comme les autres. Ils nous aident. Et à Beaune-la-Rolande, je possède mon cahier de classe de Beaune-la-Rolande. Encore un miracle. Il a réussi à sortir du camp. Je vous le montrerai.



Cahier de Francine Christophe au camp de Beaune-la-Rolande (MDXI-32)

Source : [Mémorial de la Shoah/Coll. Christophe](#)

Mon niveau scolaire est extraordinaire. Vous verrez – on a fait des cours de sciences, de géographie, d'histoire, de musique, d'orthographe, de calcul. C'était un niveau bien supérieur à celui de mes petits-enfants qui ont le même âge. Et il y a des chansons dedans. Entre autres, une très belle chanson qui est pleine d'espoir. J'aurais dû la prendre pour vous la chanter. Vous voulez que j'aille vous la chercher et que je vous la chante ? Parce que cette chanson, elle est très belle, elle a des mots - quand on pense que tous ceux qu'ils l'ont chantée, sauf moi, sont morts - et qu'elle a tellement d'espoir ! Bon, donc Beaune-la-Rolande, c'est formidable. Les autorités nous permettent d'aller chercher un piano. Ma mère qui est une remarquable pianiste puisque c'est une femme qui, avant la guerre, faisait entre 4 et 6 heures de piano par jour. Ma mère va pouvoir jouer. Elle donne un concert. Puis on a des tas de gens-là – on a Max Viterbo,⁶²

⁶² Lire les témoignage touchants de [Suzanne Vier-Novodorqui](#) et [Raymonde Frazier](#) (née Nowodworski) au sujet de Max Viterbo (1882-1953) avec les enfants de Beaune-la-Rolande.

acteur de la Cigale qui est un théâtre parisien très connu à l'époque. On a Marguerite Solal⁶³ qui est une chanteuse style un peu... pas Edith Piaf mais une autre... J'oublie.



Paris qui chante du 15 novembre 1924

Source : [Retronews](#)

On a des tas de gens. On a Marcel Lattès⁶⁴ qui est un compositeur.



Marcel Lattès

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

⁶³ La chanteuse lyrique Marguerite Solal est née le 16 août 1909 à Toulon. Elle est déportée par le convoi 57 du 18 juillet 1943 à Auschwitz. Elle est ensuite transférée à Ravensbrück d'où elle revient en 1945.

« Le dimanche, nous avions l'habitude de nous réunir dans une grande salle. Je pense que c'était la cantine. Là nous donnions un spectacle : toutes les compétences étaient utilisées. Marguerite Solal chantait (elle faisait des roulades pendant des heures aux lavabos où l'eau était si froide, pour cultiver sa voix qui était très belle). » Témoignage de Suzanne Vier-Novodorki

⁶⁴ Marcel Lattès (1886-1943) pianiste-compositeur né à Nice (Alpes-Maritimes, France). Elève d'André Messager, premier prix de piano au Conservatoire de Paris en 1906, il a composé des opérettes, et de la musique pour une trentaine de films. En 1941, il habite au 26, rue Victor-Massé à Paris 9e. Il est arrêté lors de la rafle dite des notables et interné au camp de Royallieu à Compiègne (Oise). Jean-Jacques Bernard, après-guerre, écrit dans "Le Camp de la mort lente" : "Le compositeur Marcel Lattès arriva [à Royallieu] les mains dans les poches, sans valise, sans couverture, souriant, persuadé et répétant à chacun que cette histoire était cocasse et que nous serions libérés avant 24 heures". Il est transféré au camp de Drancy, sous le matricule 5338, et affecté au service de confection des matelas. Il est libéré à l'intervention de Sacha Guitry et de son frère Georges Lattès, banquier, auprès des autorités allemandes. Il bénéficie d'une exemption provisoire du port de l'étoile jaune (car marié depuis 1923 à Yvonne Colsy, de religion catholique) et est autorisé à composer pour le cinéma et le théâtre en dérogation à la loi dite « second statut des Juifs ». Le 4 octobre 1943, le compositeur Marcel Lattès est arrêté chez lui, dans le 9ème près de Pigalle, après une dispute avec un officier allemand, à propos d'une femme, à la sortie d'une boîte de nuit aux Champs-Elysées. Il est de nouveau interné au camp de Drancy et affecté au camp d'Austerlitz à Paris. Le 27/11/1943, il est réintégré au camp de Drancy. Il est déporté sans retour par le convoi 64 parti du camp de Drancy le 07/12/1943 à destination du camp d'Auschwitz. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et [Operetta Research Center](#)

On a Franck⁶⁵ qui est directeur des choeurs de l'Opéra. Enfin des tas de gens bien entendu. Quand on arrête des Juifs, on aura beaucoup d'intellectuels aussi. Alors on va pouvoir monter des quantités de spectacles, faire des choses extraordinaires parce qu'un prisonnier, ça fait toujours des spectacles. C'est connu. Et on va faire des tas de choses. Moi, j'ai fait un spectacle⁶⁶. J'ai dansé la bourrée auvergnate parce que je pense que je suis une très bonne danseuse de bourrée auvergnate.

Marcelle *Noël approchait. Max Viterbo obtint de nos gardiens le prêt d'un piano, que les hommes allèrent chercher en ville. On prépara une fête, en me demandant de tenir le clavier. Alors j'écrivis à ma mère, la priant de joindre à son prochain colis les Nocturnes de Chopin, le Rêve d'Amour de Liszt et quelques autres partitions, d'un genre plus léger. (...) La fête eut lieu. (p.167)*

Francine Et puis, les conjoints d'Aryens, car à Beaune-la-Rolande, il y a aussi les conjoints d'Aryens. C'est-à-dire les hommes mariés à des Catholiques, les femmes, pareil. Les Protestants seulement ont droit à des visites. Leurs conjoints pouvaient venir les voir. Il y aura quelques libérations. Une femme qui est, par exemple, de la famille des banquiers Finaly et qui arrivera à se faire passer pour folle, et qui arrivera à sortir

⁶⁵ Maurice Franck (1897-1983) Professeur au Conservatoire national de musique et maître des choeurs à l'Opéra. Il est prisonnier de guerre avec son frère Paul (1890-1946) dans le même Oflag que Robert Christophe. Ils sont libérés le 14 août 1941. Robert leur remet une photo de lui pour qu'ils la donnent à Marcelle une fois rentrée à Paris. « Les frères Franck habitaient rue Edouard-Detaille, à deux ou trois cents mètres de chez moi, Sachant par Robert qu'ils me remettaient sa photo, je ne sus pas freiner mon impatience. Au lieu d'attendre leur visite, je m'en fus sonner chez eux. Sur le cliché qu'ils me donnaient, j'aperçus mon mari au milieu de sept camarades. « Ses compagnons d'alvéoles », me dit l'un des deux frères. » (*Une famille dans la guerre*, p.89) Maurice est de nouveau arrêté le 12 décembre 1941 à Paris et interné au Camp de Royallieu à Compiègne. Il y dirige un petit chœur amateur. Transféré à Drancy en 1942, il est libéré le jour où Francine et Marcelle y arrivent la première fois : « (...) je me bute à Maurice Franck. Il me dit un rapide bonjour et ajoute : « Je m'en vais, je suis libéré ! » Cet ancien compagnon de Robert à l'Oflag bénéficiait d'une chance miraculeuse. Sa chaire de professeur au Conservatoire et son poste de chef des choeurs à l'Opéra lui sauvaient la vie. Ses confrères et, je crois, une célèbre cantatrice avaient pu arracher aux Allemands sa libération. Il fuyaït presque et je compris pourquoi : nos gardiens donnaient si facilement des contreordres. » (p.141) Le troisième frère de la famille Franck, Louis (1891-1944) est déporté de Drancy à Auschwitz le 27 mars 1944 par le convoi 70. Sa femme Jeanne (1900-1944), née Friedmann, est déportée de Drancy à Auschwitz avec leurs cinq enfants par le convoi 69 : Gilbert né en 1926, Nicole née en 1927, Robert né en 1928, Claude née en 1930, les jumelles Lise et Jacqueline nées en 1934. Seul Gilbert est revenu. Paul meurt en 1946. Après-guerre, Maurice sera chef d'orchestre de l'Opéra de Paris. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et [Musiques régénérées](#)

⁶⁶ Suzanne Vier-Novodorski se souvient : « Le dimanche, nous avions l'habitude de nous réunir dans une grande salle. Je pense que c'était la cantine. Là nous donnions un spectacle : toutes les compétences étaient utilisées. Marguerite Solal chantait (elle faisait des roulades pendant des heures aux lavabos où l'eau était si froide, pour cultiver sa voix qui était très belle). Un homme jeune (?) interprétait « Johnny Palmer », « Je suis seule ce soir » et d'autres chansons à la mode. Les enfants participaient beaucoup : chants mimés, poésies apprises à l'école. »

du camp. Il y a deux, trois miracles. C'est formidable. Jusqu'au jour où, patatra, tout change. Et là, le mot *déportation* revient.



Hebdomadaire de Rosita Finaly

Source : [Gallica](#)

Marcelle *A l'infirmerie, je ne chômais pas. Un matin, on m'amena une folle. Née Finaly et apparentée au directeur de la « Banque de Paris et des Pays-Bas », cette quinquagénaire était célèbre, avant la guerre, sous le pseudonyme de Rosita⁶⁷. Mariée deux ou trois fois, elle écrivait des vers, faisait des conférences et brillait dans les salons. Elle brillait moins à Beaune-la-Rolande. Ne se lavant plus, ne mangeant guère, elle se laissait aller. Ses propos incohérents, ses gestes nerveux, sa crasse m'impressionnèrent. J'aidais le docteur Haas à la soigner. Un jour il me souffla : « Elle joue la comédie. » Arriva soudain une ambulance. Envoyée sur l'intervention de qui ? Je ne le sus jamais. Elle enleva Rosita et la conduisit dans un asile psychiatrique. (J'eus l'occasion de la revoir après la guerre. Et pas folle du tout ! Elle m'invita chez elle, quai d'Orsay, où elle offrait des matinées littéraires. Evoquant son séjour à Beaune : « Croyez-vous que je les aie eus ! » me dit-elle.) (p.185)*

CASSETTE 4

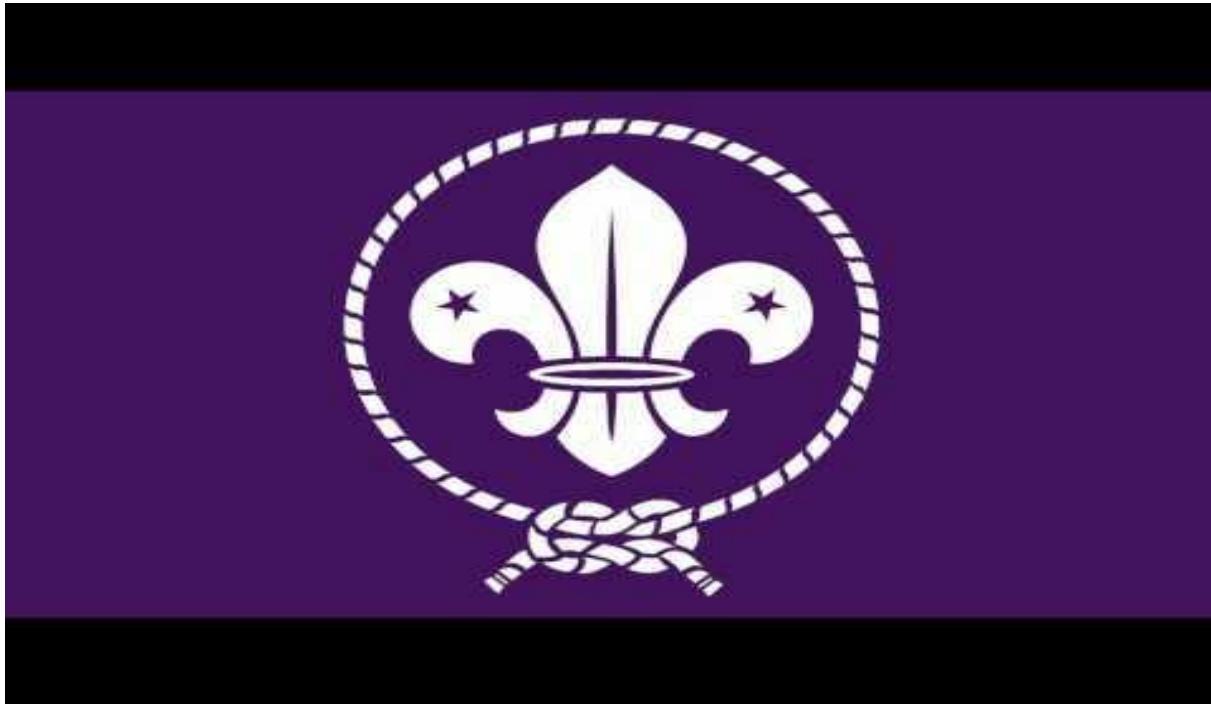
Interviewer Madame Lorch, voulez-vous nous chanter la chanson de Beaune-la-Rolande ?

Francine Oui. Je vais vous chanter cette chanson parce que c'est une chanson qu'on chantait dans le scoutisme même avant la guerre. Tous les gens qui ont fait du scoutisme la connaissaient. Donc forcément,

⁶⁷ Rose Anita Finaly (1885-1955), fille du banquier Hugo Finaly, fondateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, femme de lettres et créatrice de l'hebdomadaire *Rolet*.

à Beaune-la-Rolande, j'avais forcément des scouts avec moi. Et c'est une chanson qui est pleine d'espoir et je trouve qu'avec le recul chaque mot compte quand on sait ce qui s'est passé après. Cette chanson m'a été donc enseignée par des gens qui sont tous morts, je suis donc la seule du groupe qui soit vivante.

Unissons nos voix ! • Chants scouts



Unissons nos voix avant de nous quitter

Je vais parcourir d'autres lieux

La vie est si douce et le monde si beau

Entonnons ce dernier adieu.

Je vais par le monde, emportant ma joie

Et mes chansons pour bagages

Je chante l'amour et je chante ma foi

Je pars pour un très long voyage.

Je vais par les villes et je vais par les champs

Mon cœur ne connaît pas la haine

Mes poches sont vides et je lance mes chants

Qui sonnent très haut dans la plaine

Et si je rencontre la mort en chemin

Fauchant parmi les rangs des gueux

Et oui, je pars prêt pour mon dernier voyage

Je dirai mon dernier adieu.

Je vais par le monde, emportant ma joie

Et mes chansons pour bagages

Je chante l'amour et je chante ma foi

Je pars pour un très long voyage

Ils l'ont tous fait le long voyage, ceux qu'ils l'ont chantée avec moi. Je trouve que chaque mot compte quand on sait ce qui s'est passé. Cette chanson-là, elle est dans mon cahier d'écolière de Beaune-la-Rolande qui est un cahier très spécial – je vous montrerai tout à l'heure – puisque la couverture, elle est faite d'une espèce de papier qui servait à colmater les trous dans les baraques quand il pleuvait sur nous. Voilà. Alors la vie de Beaune-la-Rolande donc. Elle va basculer du jour au lendemain quand on va parler des déportations. Et là, vont partir plein de gens auxquels je me suis attachée. D'abord, un cousin germain de ma mère qui s'appelle Pierre Nordmann⁶⁸ qui n'a même pas 25 ans, qui a été arrêté à la frontière espagnole en essayant de rejoindre de Gaulle.



Pierre Nordmann
Source : [Mémorial de la Shoah](#)

⁶⁸ Pierre Nordmann (1918-1943), fils du frère d'Edmond Nordmann, Armand Nordmann ((1878-1957). Pierre est déporté de Drancy au camp de Sobibor, le 25 mars 1943, par le convoi 53.

« Après tout, je suis bien ici. Je mange presque assez, je joue avec mon amie Odette [Itelsohn], je cueille du pissenlit derrière les waters, je suis une ancienne du camp. Même mon cousin Pierre Nordmann vient nous rejoindre. Très grand, très blond, très beau, vingt ans. Vêtu d'une canadienne (...) » *Une petite fille privilégiée*, p. 45

Et puis des tas de gens qui sont devenus mes amis. Un monsieur, que j'appelle Leni⁶⁹, un gendarme juif qui est déporté dans son uniforme. Et puis, des tas de gens que j'ai aimés. Et là, je recommence à avoir peur. J'y suis restée presqu'un an à Beaune-la-Rolande et j'y ai jamais eu peur. Mais là, ça y est, ça recommence. Quand je vois tous ces gens partir, je recommence. Et puis, c'est nous qui allons partir. Et on va nous ramener à Drancy.

Interviewer Quel mois, Madame Lorch, Drancy ? C'était le printemps ou l'été.

Francine Ah, c'est marqué... Attendez voir, étant donné qu'on va rester un an à Drancy et qu'on quitte Drancy au printemps... je ne sais plus.

Interviewer Ça ne fait rien.

Francine Vous, vous le savez, vous avez lu mon récit. Il faut que je retrouve mon récit.

Interviewer Dans votre récit, vous dites que c'est le 21 juin 1943.

Francine C'est ça, c'est juste après la date de l'anniversaire de mon père. Oui.

Interviewer Vous pouvez raconter votre arrivée à Drancy ?

⁶⁹ « Nous adorons (...) une sorte de géant au crâne rasé « t'verras, comme ça, je ne serai plus chauve ! », homme très bon que nous appelons Papa Leni, et son inseparable ami, aussi grand que lui et ancien gendarme, (destitué par Vichy). Un jour, je dis à Maman : « Tu sais, il ne s'appelle pas Leni, mais Léni » Maman pâlit, car elle sait qu'il se nomme Lévi et va essayer de se faire libérer pour erreur. En attendant, il ensoleille paternellement nos coeurs sevrés de père, celui d'Odette [Itelsohn] déporté, le mien prisonnier. » *Une petite fille privilégiée*, p. 41

Francine Oui.

Interviewer Le voyage déjà de Beaune-la-Rolande à Drancy, il s'effectue comment ?

Francine Il y a un voyage dont je ne vous en ai pas parlé, je crois que c'est celui de Beaune-la-Rolande à Pithiviers. C'était le pire de tous. Il se fait en wagon de bestiaux. Et Beaune-la-Rolande – Pithiviers, c'est tout près. Il y a quelques kilomètres. Et on le fait, je ne me souviens plus, en une nuit entière, quelque chose comme ça. C'est quelque chose d'affreux. Je ne sais plus si c'est là où on nous jette dans les wagons avec les chiens. J'ai eu si peur. Ça se trouble. C'est quand les chiens ? C'est à Beaune-la-Rolande ou c'est ... ? Bon, je mélange là.

Interviewer En tout cas, Madame Lorch, vous parlez du voyage quand vous quittez Pithiviers pour arriver à Beaune-la-Rolande.

Francine Oui, celui-là, c'était une horreur.

Interviewer Et est-ce que vous vous souvenez du voyage donc de Beaune-la-Rolande à Drancy en juin 1943.

Francine Plus maintenant.

Marcelle Soudain m'accabla une annonce à laquelle, naïvement, je ne m'attendais plus. Le 19 juin, le commandant du camp nous avisa que, le surlendemain, les femmes et enfants des prisonniers de guerre retourneraient à

Drancy. « J'espère, écrivis-je à maman, ne pas connaître d'autres cieux que le ciel parisien. Je suis émue de quitter mon infirmerie et mes malades. »

Espérant pouvoir m'épargner la connaissance de ces « autres cieux », mes chefs me remirent un certificat qui, oubliant de signaler mes fonctions d'infirmière subalterne avant de passer chef, affirmait cependant :

« Je soussigné, Docteur Rousse, Médecin-Chef du camp de Beaune-la-Rolande, certifie que Mme CHRISTOPHE Marcelle, Mle 126, a dirigé l'Infirmerie des Femmes du 24 mars 1943 à ce jour, en qualité d'Infirmière-Chef, avec compétence et dévouement.

« Beaune-la Rolande, le 19 juin 1943. »

A la signature d docteur Rousse, médecin de la ville détaché au camp, s'adjoignirent celles des quatre praticiens israélites internés avec moi. Le lieutenant des douanes ajouta la sienne. Ainsi armée pour obtenir un poste similaire à Drancy, je comptais bien – innocente ! - échapper à la déportation.

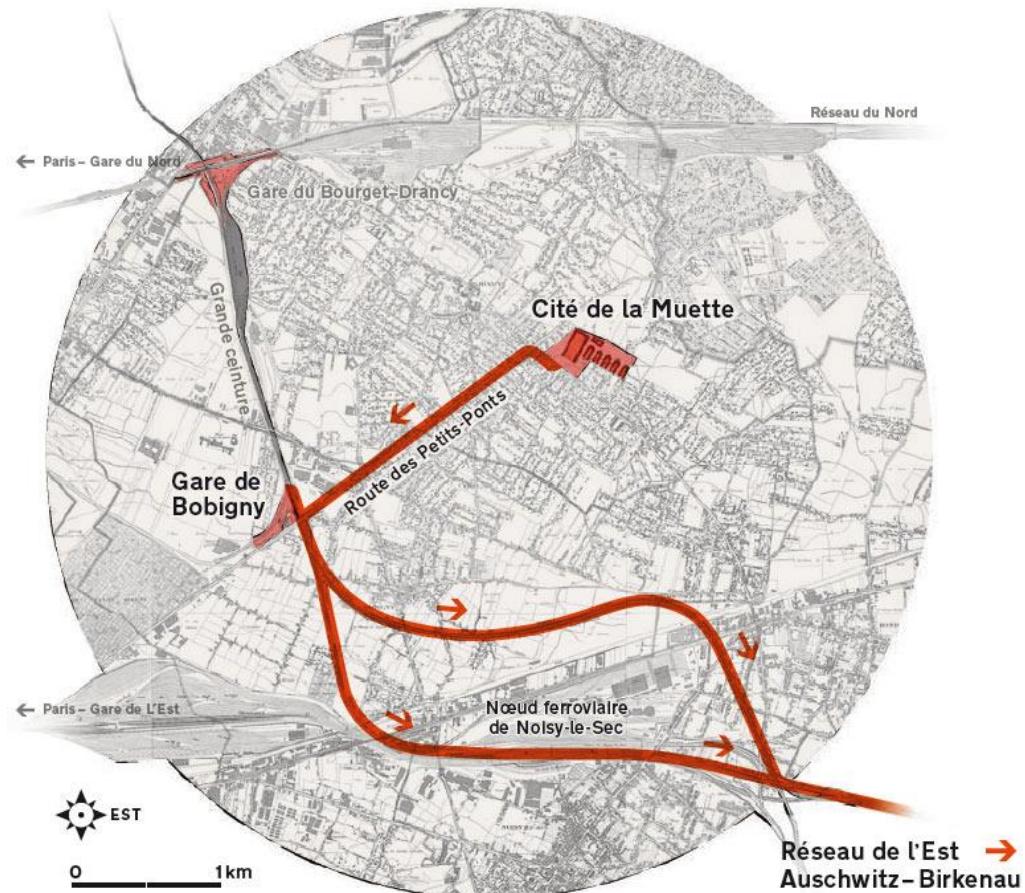
[Nous] montâmes une nouvelle fois dans un wagon à bestiaux. Le voyage dura quinze heures. C'était, pour Francine et pour moi, notre sixième déplacement. Et nous allions vers notre septième purgatoire. Le « Théâtre » de La Rochefoucauld, la prison d'Angoulême, le camp bohémien de Poitiers, le camp de concentration de Drancy, celui de Pithiviers, celui de Beaune-la-Rolande et... retour à Drancy. En verrions-nous jamais la fin ?... Je ne décris pas le voyage ni notre entassement, le manque d'air dans le wagon fermé par des cadenas, l'usage malodorant du seau hygiénique, cette nouvelle nuit de cauchemar – tout cela ressemblait à nos précédentes pérégrinations. (p. 187-188)

Interviewer : Et de votre arrivée à Drancy ?

Francine Oui, il y a une chose qui m'a frappée toute de suite à l'arrivée à Drancy, c'est que les internés, en nous voyant avec nos étoiles jaunes peintes au pochoir, avaient l'air affolés. Et ils sont vite, vite allés au magasin d'habillement, nous chercher des vraies étoiles pour qu'on se les mettent, parce qu'ils nous ont dit « Surtout ne gardez pas ces étoiles-là, c'est pas du tout le même régime. Si on vous voit avec ça à Drancy, on va vous punir. » Ça, je me souviens très bien. Bon, je me souviens également quand on nous a

mis dans un bloc à part. On a mis dans un bloc, toutes les femmes et enfants de prisonniers, tous les gens, en principe, qui n'étaient pas déportables.

Marcelle Parvenus à Bobigny, des autobus parisiens nous reconduisirent, comme ils l'avaient fait onze mois plus tôt, jusque dans cette gare de triage pour la déportation qu'était Drancy.



Source : [Ancienne gare de déportation de Bobigny](#)

A peine installés au troisième étage de l'Escalier 13, nous assistâmes à un départ. L'après-midi même de notre arrivée. Nous en vécûmes l'horreur du haut de nos fenêtres. L'accès de l'immense cour était prohibé dans ces moments-là. Dans le troupeau qu'on poussait vers les autobus, j'aperçus le beau-frère et les beaux-parents d'une de mes cousines. Puis trois autres de mes relations.

Où diable envoyait-on ces malheureux ? Toujours la même réponse, teintée d'une triste espièglerie : Pitchipoï. Qu'est-ce que ce mot barbare pouvait bien signifier ? Il traduisait un mystère que, par bonheur, nous ignorions. Mais que Robert, en revanche, connaissait.

Robert Hélas ! Oui, je le connaissais. Sans cesse obsédé, dans mon Oflag, par la perspective du processus « Drancy-Déportation-Asphyxie » et rejetant la possibilité d'une telle horreur, je n'en fus pas moins accablé en apprenant le septième déménagement de ma petite famille. (p.188)

Robert [Deux soldats polonais] appartenaient au bataillon qui nous gardait. En Pologne existaient donc des « malgré nous », comme dans nos départements d'Alsace et de Lorraine. Des milliers, affirmèrent les singulières sentinelles. L'un des deux hommes était, je crois, de Cracovie. L'autre, d'une commune dont l'occupant avait expulsé les habitants. Je ne sais pas bien le nom : je pense que c'était (sans garantie) quelque chose comme Oswiencim. Ayant débaptisé le village, les Allemands l'appelaient Auschwitz. Ce nom n'évoquait rien en moi, quand mon camarade polonais me conta l'histoire. A son compatriote captif et officier, l'homme originaire de cette bourgade lui parla d'une rumeur qui circulait dans sa province natale. On y colportait le bruit d'une transformation de la commune. D'un véritable camp où arrivaient des trains de toute l'Europe. Sortis de ces convois, les déportés entraient dans le camp et n'en sortaient plus. Ils y mouraient par centaines, sinon par milliers. On les asphyxiait dans des « maisons » aménagées à cet effet.

Ainsi me fut révélé, en 1943, ce que tout le monde en France ignorait. Je ne pus croire – c'était impensable ! - à la réalité d'une telle horreur. Freiné par une superstition excusable (surtout, ne pas attirer le mauvais sort !), je me gardais d'en dire le moindre mot à mes camarades. Mais je me demande si, la révélation ayant fait tache d'huile, eux-mêmes n'étaient pas au courant. Et s'ils me la cachèrent par peur d'augmenter mes angoisses. Je suppose qu'ils repoussaient pareille affirmation. Moi-même, je la jugeais folle. (p.176)

Francine Il y avait également le fameux Bloc 3 qui était le bloc des gens que nous pensions être plus privilégiés que nous encore, qui, en fait, seront tous déportés : c'était la direction du camp ou les gens qui faisaient partie de l'UGIF. Ceux-là, ils partiront aussi. Je me suis fait une petite amie là, Myriam⁷⁰. Elle est

⁷⁰ « Myriam était ma grande copine. On jouait. Un enfant doit jouer, quoi qu'il arrive. Derrière le grand bâtiment de gauche, la terre était de la glaise. On modelait ça. Et comme les Baur étaient très pieux, j'avais fait des tables de prières en glaise pour les offrir à sa mère. » (Interview de F. Christophe par M. Péron le 15 mars 2022)

partie avec sa famille.⁷¹ Je l'ai enviée parce qu'elle avait son père avec elle. Eh bien, elle l'a eu jusqu'au bout.



André et Odette Baur avec leurs enfants (de g. à dr.) Myriam, Antoine, Pierre et Francine

Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Interviewer Quelles différences entre Drancy en été de 43 et Drancy en 42 ? Que trouvez-vous de nouveau ?

⁷¹ Myriam est la fille d'André Baur. André Baur est né le 18/03/1904 à Paris. Il est l'époux d'Odette née Kahn. Ils ont quatre enfants, Pierre né en 1933 à Paris, Myriam née en 1934 à Paris, Antoine né en 1937 à Paris, et Francine née en 1940 à Paris. La famille habite 8 rue Alfred-Dehodencq à Paris 16e. André exerce la profession de banquier. Il est président de l'Union libérale israélite, trésorier du Keren Kayemeth LeIsraël (Fonds national juif) et dirigeant du Comité de coordination des œuvres de bienfaisance du Grand Paris. Sollicité en 1941 par Xavier Vallat pour organiser l'Union générale des israélites de France (UGIF), il accepte le poste de vice-président. Il dirige les instances opératives de l'UGIF au 29 rue de la Bienfaisance à Paris 8ème. Il remplace le 11/02/1942 Albert Lévy au titre de président général de l'UGIF zone nord puis il démissionne en février 1943. Il est remplacé par Raymond-Raoul Lambert. André Baur est arrêté avec son épouse et ses quatre enfants le 21/07/1943. Les six membres de la famille sont déportés par le convoi 63 parti du camp de Drancy (Seine-Saint-Denis) le 17/12/1943 à destination du camp d'Auschwitz-Birkenau. Le numéro matricule d'André à Auschwitz est 169749. Il est noté comme entrant à l'hôpital du camp d'Auschwitz III Monowitz entre le 17/01/1944 et le 27/01/1944. Il est transféré le 27/02/1944 au camp de Birkenau. Aucun des membres de la famille n'est revenu de déportation. Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Francine Alors, ça va changer parce que, d'abord, on va transformer Drancy du point de vue physique. Les Allemands vont vouloir que ce camp, pour leur propagande, passe pour un camp merveilleux, un camp de recrutement de Juifs avant de les transporter dans un autre pays où on les fera travailler.⁷² Et donc, le travail sera fait bien entendu par des gens incarcérés.



Photos de propagande du camp de Drancy⁷³
Source : [Mémorial de la Shoah/Wagner](#)

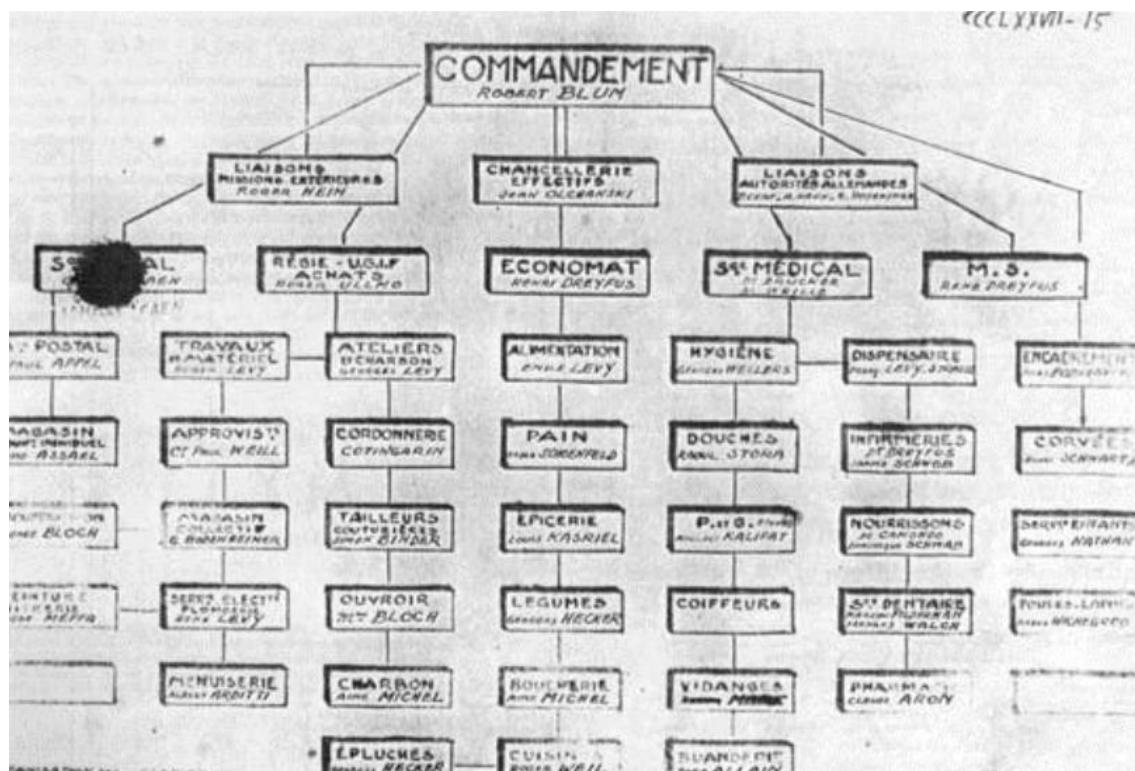
Marcelle Nous l'avions quitté en août 1942, nous y revenions en juin 1943. Nous trouvâmes un camp mieux organisé que l'année précédente. Moins de foule : toutes les deux ou trois semaines, un convoi partait pour l'Allemagne. Mais de nouveaux internés venaient remplacer les partants. Des prisonniers occupaient les postes clefs. L'un d'entre eux, le colonel Blum,⁷⁴ exerçait des fonctions à peu près identiques à celles des doyens de l'Oflag. Avec une

⁷² « Une piste circulaire, entourant une pelouse ovale pourvue de deux tourniquets d'arrosage, est achevée en octobre [43]. Une basse-cour, une porcherie et un clapier sont prévus à l'usage des Allemands, de même qu'un garage, aménagé à côté de l'entrée du camp où les barbelés sont remplacés par un portail monumental. » Source : [SciencesPo](#)

⁷³ Décembre 1942, donc avant le commandement d'Aloïs Brunner. En légende, en allemand : « Lieu où les femmes juives se sentent bien. »

⁷⁴ Robert Félix Blum (1888-1944) - Lieutenant-colonel de réserve, chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 1914-1918. Résistant dans le mouvement Combat dans l'Isère, il est arrêté par Klaus Barbie en janvier 1943. Interné au camp de Royallieu près de Compiègne, il y reçoit des responsabilités administratives. Transféré à Drancy en mai 1943 avec un groupe d'internés provenant du même camp, il est nommé « commandant juif » de Drancy par le SS Brunner, qui prend en main le camp en juillet 1943. Il apporte sa complicité à l'équipe qui entreprend, le

différence, toutefois : il risquait d'être envoyé en déportation. Un souvenir qui reste présent à mes yeux : ce colonel, en civil et décoré de l'étoile jaune, parcourant à vélo la cour de l'H.L.M. transformée en camp de concentration.



Organigramme du camp de Drancy avec Robert Blum au commandement (1943)

Source : [Mémoire juive et éducation](#)

Dès notre arrivée, on nous dota de nouveaux matricules. A Francine, le 460. A moi, le 459.

Le 2 juillet, des Allemands vinrent prendre la place des gendarmes et policiers français. Leur chef se nommait Brunner.⁷⁵

Ce capitaine SS avait des yeux méchants et une voix monotone. Assisté d'un interprète, il fit comparaître devant lui tous les internés individuellement. (p.206-207)

15 septembre 1943, de creuser un tunnel souterrain en vue d'une évasion collective. Lorsque le souterrain quasi achevé est découvert, Robert Blum est déporté en représailles vers Auschwitz le 20 novembre 1943, avec 65 cadres du camp pris au hasard.

⁷⁵ Accompagné de son équipe mobile de SS autrichiens, Brunner arrive dans le camp de Drancy le 18 juin 1943 et y passe au crible en trois jours les deux tiers des 2 500 internés juifs dont la déportation est relancée dès le 23 juin. Il prend en main la gestion du camp à partir du 2 juillet 1943, cantonne les gendarmes français à sa garde extérieure et en modernise le fonctionnement en tentant, en vain, d'impliquer l'UGIF dans son administration interne. À la suite de ses protestations, le vice-président de l'UGIF, André Baur, est arrêté. Un système de terreur s'abat sur les internés, soumis à des brimades et à une discipline stricte. Cependant, en contrepartie, la nourriture et les conditions d'hygiène s'améliorent, grâce aux colis collectifs de l'UGIF. Selon des techniques éprouvées à Vienne, à Berlin et à Salonique, Brunner crée enfin une police juive au sein même de la masse des internés dont il a réorganisé les hiérarchies. Il confisque leurs biens et délivre, avant la déportation, des reçus en zlotys. À partir de septembre 1943, à la suite de l'armistice signé entre l'Italie et les Alliés, Brunner se lance dans la traque des Juifs réfugiés à Nice et dans sa région : jusqu'au 14 décembre, 2 500 sont arrêtés, transférés à l'hôtel Excelsior près de la gare de Nice où ils subissent l'examen médical du docteur Abraham Drücker, médecin juif du camp de Drancy où ils sont ensuite transférés. En 1944, Brunner impulse les rafles en province et en région parisienne, rédigeant en avril 1944 une directive ordonnant l'arrestation de tous les Juifs de nationalité française avec leurs familles.



Aloïs Brunner

Source : [Le Monde](#)

Brunner interdit [les colis]. Son prétexte ? L'U.G.I.F. nous ravitaillait. Ses camions apportaient des denrées, des vêtements. Mais ces dons anonymes suffisaient à peine à nos besoins. Et il leur manquait le côté attendrissant des colis familiaux, qui réchauffe le cœur. Notre ordinaire se composait d'un morceau de pain d'environ 250 grammes ; d'un ersatz de café de gland, sucré artificiellement (saccharine ou sucre de raisin) ; et surtout de deux soupes de légumes. Plus quelques fragments de conserves apportées par l'U.G.I.F., et qu'il fallait partager.

En même temps qu'il prohibait les colis familiaux, Brunner interdisait les lettres. Sauf celles des prisonniers de guerre à leurs femmes. Pour cela, il obéissait à la Convention de Genève. Ne pouvant plus écrire à ma mère, ce fut mon époux qui fut obligé, depuis son camp situé à un millier de kilomètres, de donner de mes nouvelles à maman, qui vivait à quatre ou cinq kilomètres de moi.

Toutefois, je pus correspondre avec elle de façon clandestine. A Beaune, j'avais connu un pharmacien de Paris. Son officine se trouvait rue Duphot. Par une heureuse coïncidence, tout près du domicile de maman. Elle en était cliente et connaissait la femme du patron. Il se nommait René Lévy et avait un beau-frère médecin. Internés eux aussi, le docteur et son épouse vivaient à Drancy quand j'y revins, précédée d'un mois ou deux par Lévy. Le pharmacien me présenta au médecin. Et celui-ci s'arrangea pour faire passer de minuscules papiers que je griffonnais pour ma mère. Quand les

facteurs clandestins les lui apportaient, elle ne pouvait pas les obtenir sans leur donner une rémunération. Ils risquaient gros, mais abusaient un peu.

Grâce à ce système, je pus recevoir du chocolat et du sucre, denrées nourrissantes sous un volume réduit. Ma courageuse maman se les procurait sans cartes de rationnement – puisque je n'en possépais plus – et au péril de sa liberté, donc de sa vie. Les messagers du docteur les apportaient à ce dernier, pour qu'il me les donnât. (p.208)

Bien que chassés du camp par Brunner, [« nos gendarmes français »] continuèrent leur faction au-dehors. Ne logeaient-ils pas dans les tours qui nous dominaient ? Parfois, nous apercevions leurs femmes aux fenêtres, secouant des chiffons. Les voir en liberté nous brisait le cœur.

Derrière nos bâtiments se nichait une petite cour. Nous pouvions, en l'absence des Allemands, y paraître à de rares instants. Francine y jouait avec une cheftaine et d'autres enfants. Je crois que le médecin, beau-frère de mon pharmacien de Beaune, allait dans cette courvette pour donner mes lettres à des gendarmes compatissants. Et qu'il y recevait d'eux les réponses de ma mère. Contre rémunération, bien sûr. Mais ces facteurs occasionnels risquaient gros, et cela les excuse. (p.216-217)

Francine On va supprimer cet affreux mâchefer. On va le remplacer avec une pelouse.

Marcelle Soudain arriva presque tout le personnel de l'U.G.I.F.⁷⁶ : André Baur, son président, avec sa femme et ses enfants ; Armand Katz, le secrétaire général, et, avec eux, près de soixante-dix personnes : secrétaires, sténodactylos, femmes de ménage. Même des visiteurs qui avaient eu la malchance de venir à l'U.G.I.F. le jour de la rafle⁷⁷, et dans lesquels j'aperçus deux ou trois visages connus de moi.

⁷⁶ Lire l'article de Michel Laffitte, « L'UGIF face aux mesures antisémites de 1942 » dans [Les Cahiers de la Shoah](#)

⁷⁷ « André Baur proteste auprès des autorités de Vichy contre les brutalités imposées par Aloïs Brunner, chef du commando SS qui opère depuis le camp de Drancy. Cette réaction lui vaut d'être arrêté et interné, sous le prétexte de l'évasion d'un de ses cousins. Le 30 juillet, Aloïs Brunner opère une rafle au siège du service d'assistance sociale de l'UGIF, rue de la Bienfaisance [1943]. Il y saisit des listes de secours comportant des adresses fictives, dévoilant ainsi une partie du service clandestin de placement d'assistés, et notamment d'enfants, fonctionnant sous le paravent légal de l'UGIF. Quant à Raymond-Raoul Lambert, il est arrêté le mois suivant par les SS à son domicile de Marseille, au retour d'un voyage de protestation à Vichy. Lambert et Baur sont déportés avec leurs femmes et leurs enfants à Auschwitz en décembre. » Source : [L'UGIF, collaboration ou résistance](#)

Comme en 1942, le mâchefer de la cour dégageait une poussière obstruant les yeux et les narines. En 1943, nos gardiens décidèrent que les captifs l'enduirraient de béton. Je les vois encore effectuant ce travail. Beaucoup de volontaires, qui espéraient couper à la déportation. Nus jusqu'à la taille, ils bétonnèrent la cour. Parmi eux, M. Baur, le président de l'U.G.I.F. Au milieu du terre-plein, ils établirent deux grandes pelouses.

Ces travaux terminés, Brunner manifesta sa satisfaction en... inscrivant les membres de l'U.G.I.F. sur la liste des déportables. Ils partirent, et Francine pleura une fois de plus la disparition d'une nouvelle amie, la petite Myriam Baur, embarquée avec ses parents et ses frères pour une destination inconnue. On ne pouvait s'attacher à personne. (p.211)

Francine On va faire quelques installations. Ça n'aura plus cet aspect monstrueux qu'il avait en 42. Ça n'est pas si sympathique que ça, eh. C'est caché. C'est-à-dire dire qu'il y a des caves où on torture, mais ça se voit moins. On aura droit à une synagogue. On aura droit à des spectacles. On aura le droit à tout un tas de belles choses. Mais, il y aura tout de même la création des escaliers de départ. Maman va y travailler. Monsieur Halphen - il est mort malheureusement – M. Halphen était le chef des escaliers de départ. Maman était son adjointe.

Interviewer Vous vous souvenez du prénom de M. Halphen ?

Francine Non.

Interviewer Il avait quel âge ?

Francine Il était plus âgé que Maman. Mais je ne me souviens plus. J'ai eu l'occasion de revoir sa fille.

Interviewer Elle s'appelle comment ?

Francine Je ne sais pas ... Elle est mariée ... Je ne me souviens plus. J'ai eu l'occasion de dîner chez des amis avec elle. Si vous voulez, je peux facilement vous la faire rencontrer. Donc, Maman était adjointe aux escaliers de départ. C'était un boulot effroyable parce que, dans ce Drancy qui était devenu *si beau*, les déportations se succédaient. Et les gens vont arriver, passeront quelquefois une nuit à Drancy et partiront immédiatement. Ils partent pour ce qu'on appelle *Pitchipoï*. Nous ne savons pas ce que c'est *Pitchipoï*. Il y en a qui ont des prémonitions, qui se suicident. Très peu. Il y a peu de suicides. J'en ai peu vu finalement. Et Maman va faire ce travail qui est quelque chose d'abominable, qui va lui ébranler la santé pour toute la vie d'ailleurs. C'est affreux de préparer les gens à partir quand on sait qu'ils vont certainement mourir, et qu'on ne peut pas leur dire parce que, si elle leur disait ce qu'elle a entendu, elle, à la radio anglaise, ça serait peut-être pire. La mort serait peut-être là mais dans des bains de sang. Il y en aurait peut-être plus encore qui mourraient. Donc, elle ne peut pas se permettre de le dire. En plus, elle n'en est pas sûre. Elle a entendu ça, elle, à la radio mais elle n'est pas sûre que c'est vrai. Il faut pas leur faire perdre l'espoir à tous ces gens-là. Et cette préparation, ce travail qu'elle fait dans les escaliers de départ, c'est épouvantable parce que les gens qui partent... On fait partir n'importe qui. On fait partir les vieillards, les grands vieillards. On fait partir les malades. On fait partir les comateux. On fait partir les femmes qui viennent d'accoucher... ou les femmes enceintes. On fait partir les bébés qui viennent de naître.

Marcelle *En novembre [1943], je montai en grade. Nommée « adjointe d'escalier de départ », je plongeai davantage dans les affres de la déportation. Mon travail ? Surveiller les distributions de soupe et le nettoyage des chambres, soutenir le moral des femmes avec enfants, leur fournir des biberons pour le voyage, distribuer du linge, des vêtements, des chaussures provenant des stocks accumulés par l'U.G.I.F. avant sa décapitation. Pour leur dernière nuit drancéenne, les malheureux ne disposaient que de paillasses posées sur le sol. Les hommes isolés des femmes, tous et toutes couchaient sans se dévêtrir. On leur donnait un casse-croûte et leur prodiguait des paroles de consolation.*

Les autres internés ne pouvaient venir pour un ultime adieu : des barbelés isolaient le camp des escaliers de départ.

Mon chef – celui de toutes les adjointes d'escalier - se nommait Halphen. Il montrait un courage qui lui faisait honneur. Au moment du départ, les Allemands ne trouvaient pas toujours leur compte. Chacun des quatre bâtiments isolés logeait 250 partants. Total : 1 000. Si plusieurs d'entre eux manquaient à l'appel ou s'étaient suicidés, le préposé au pointage ne comptait plus mille déportés. Alors les nazis « piquaient » un homme ou une femme au passage, et l'embarquaient séance tenante, sans lui donner le temps d'aller faire ses bagages. Dédaignant ce risque mortel, M. Halphen n'abandonnait pas sa faction devant la file d'attente. Et criait à ses adjointes, si nous tentions de l'imiter : « Ne restez pas ici, Mesdames ! S'il leur manque une femme, ils vous prendront malgré votre brassard ! Malgré votre situation d'épouse de prisonnier ! » Nous obéissions à contrecoeur. (p.212-213)

Interviewer Vous avez vu tout ça, Madame ?

Francine Tout ça, j'ai vu. Tout ça, j'y assiste des fenêtres de mon bloc. Tout ça... Je les vois partir.⁷⁸

Je vois ma mère qui s'occupe d'elles, qui court comme une folle pour faire une bouillotte dans une bouteille à quelqu'un qui a mal au ventre, pour aider quelqu'un qui vient d'avaler du gardénal pour se suicider. Qui court quelquefois chez nous pour prendre son propre pull-over pour le donner à ces gens-là parce qu'il y en a un qui a froid. Pour se priver de sa nourriture pour le donner. N'importe quoi. Elle essaie

⁷⁸ Parmi ces déportés se trouve Odette Itelsohn (1931-1943) avec laquelle Francine passait ses journées à Beaune-la-Rolande. Les fillettes ont fumé leur première cigarette, faite de tilleul pilé roulé dans du papier hygiénique, derrière les WC du camp. Odette et sa famille habitaient au 6 rue Melingue. Elle est arrêtée avec sa mère Ida, et sa sœur Simone, alors qu'elles tentaient de franchir la ligne de démarcation à Villefranche-sur-Cher, le 8 octobre 1942. Elles sont déportées, sans retour, par le convoi 55 du 26 juin 1943.

Itelsohn	Nobert	07	P	n ch	p communaut 20
Ida	08		P	M ip	
Odette	31		P	c dr	
Simone	43		P	e Fr	

La famille Itelsohn au 6 rue Melingue dans le recensement de 1936

Source : [Archives de Paris](#) (D2M8 689 - Combat- vue 178/273)

de les soulager⁷⁹. Elle essaye de faire n'importe quoi. En plus, moralement, c'est épouvantable pour elle parce que tous ces gens qui partent, parmi eux, il y en a certains qui lui disent : « Mais vous restez, vous ? Pourquoi restez-vous ? » Elle explique pourquoi *elle, elle* reste mais elle est malheureuse de rester. Effectivement, elle pense que c'est injuste. Pourquoi est-ce qu'elle a le droit de rester parce que son mari est prisonnier de guerre et qu'elle est un otage ?

Marcelle *Quand les déportables passaient leurs derniers jours au camp, je ne me contentais pas de mon travail d'adjointe aux escaliers. Pour leur laisser un dernier beau souvenir, j'accompagnais au piano de modestes spectacles. Je me rappelle une Hongroise qui, bien qu'âgée d'une cinquantaine d'années, dansait la czardas avec entrain. Et une jolie adolescente française. Mlle Haïm, actrice au « Théâtre du Petit Monde ». Elle chantait du Trenet en imitant le compositeur. Vêtue en homme et le chapeau incliné sur la tête, elle soulevait l'enthousiasme en roucoulant : « Le soleil a rendez-vous avec la lune. »⁸⁰ L'infortunée avait rendez-vous avec la mort. De même que ses petites sœurs de quinze et dix ans, amies de Francine. Elles l'ignoraient, Dieu merci ! Comme nous ignorions tous la destination des partants. « Ils sont heureux, écrivais-je à ma mère, de ce dernier bon moment avant l'Inconnu. » (p.214)*

[L]es veilles de déportation, une partie du camp restait éclairée toute la nuit. Service social, infirmerie, blanchisserie, tout ce monde s'activait à satisfaire aux demandes. Les déportés s'imaginaient qu'ils s'en allaient peupler une ville allemande, vidée de ses habitants et réservées aux Juifs.

Après leur départ se produisait un phénomène collectif de joie nerveuse. Pour une raison que j'ignore, les douches chaudes fonctionnaient chaque fois qu'un train venait de partir. Alors on entendait sous les ruissellements d'eau des cris d'allégresse, qui montraient le bonheur des restants, des restantes, et masquaient leur angoisse pour l'avenir. (p.220)

Extrait d'une lettre de Marcelle à sa mère :

⁷⁹ Poème laissé à Marcelle Christophe par un interné depuis l'escalier de départ : A Madame Christophe. / La Rare providence souriante du Camp des Pleurs. / Drancy, novembre 1943. / Maurice Level. Qui part. / Pesanteur s'affirmant entre les pesanteurs ! / Un saignant barbelé dans tout rêve s'enfonce / Et ce monde si proche et si gros de rumeurs / Se diffuse au brouillard du lointain sans réponse.

⁸⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=DOKi8Kk77XQ>

« Mes amies et moi qui sommes sédentaires, n'en pouvons plus de voir ce défilé incessant, ces arrivées, de jour et de nuit, d'autocars avec des bébés, des vieillards, des impotents. On s'attache à des gens aimables, et puis quinze jours après, c'est le départ, un arrachement. Si tu voyais le regard envieux de ceux qui partent. Si tu entendais leurs exclamations, toujours les mêmes : « Vous en avez de la chance ! » Tout cela obsède. Certains jours, si je ne pensais à la peine que je vous ferais, à mon Rob et à toi, je partirais avec. » (p.219)

Francine Donc, nous allons être un groupe d'otages assez conséquent. A la fin, nous serons environ 80 enfants et pas loin de 200 femmes. Et il y en a parmi nous, quelques-unes, qui ne sont pas des vraies femmes de prisonniers, qui l'ont fait croire en arrivant à se débrouiller, à montrer des lettres qu'on leur a passées. Il y a parmi nous des femmes arrêtées partout. Il y en a quelques-unes qui sont d'authentiques Résistantes, qui ont été arrêtées dans la Résistance. Certaines venaient de Lyon d'ailleurs, et qui ont été reconnues comme juives et mises parmi nous. Il y en a de tous les milieux. Et il n'y a pas que des Françaises parmi nous, il y a des Polonaises dont les maris ont servi dans l'armée française à titre étrangers ou certaines parce que les maris étaient soldats français mais elles n'avaient pas encore été naturalisées. Il y en a parmi elles, certaines qui parlent Yiddish, une langue que nous ne comprenons pas du tout, du tout. Ça les étonne d'ailleurs. Elles sont très étonnées que des Juifs puissent ne pas comprendre le Yiddish mais nous sommes obligés de leur expliquer pourquoi, mais elles ont beaucoup de mal à comprendre. Effectivement, ne parlent pas Yiddish toutes les familles juives occidentales. Où l'aurait-on appris ?

Interviewer Est-ce qu'il y a une sorte d'école à Drancy ?

Francine Oui, il va y avoir des quantités de choses à Drancy. Je vais même suivre les cours d'un rabbin. Je crois que c'est le rabbin de Lyon⁸¹, dans mes souvenirs, qui était un type absolument formidable.

⁸¹ « Le rabbin (ancien grand rabbin de Lyon) est jeune, dynamique, plein d'idées modernes et nouvelles. Il nous fait de l'instruction religieuse, nous apprend des cantiques et essaie de nous enseigner le respect de l'homme et la bonté. Je garde un souvenir radieux de cet homme souriant, avec son petit collier de barbe, que les Allemands l'obligeaient à raser, contrairement à la religion. » *Une petite fille privilégiée*, p.56

On l'oblige à raser sa barbe d'ailleurs. Les autorités l'obligent, et ce rabbin est un homme merveilleux qui va nous faire la classe et qui va même m'apprendre un peu d'Hébreu. À la fin de mon séjour à Drancy, je sais lire l'Hébreu sans le comprendre mais je sais le lire. Et je connais même une prière que je peux chanter, non, je peux réciter. [Francine récite la prière] Je l'ai appris en 1943. Je le sais encore. Je ne l'ai jamais récité depuis. C'est drôle.

Interviewer Vous aviez dix ans ?

Francine Oui. C'est drôle. Ça s'arrête. Je ne sais plus la suite. [*Francine chante en Hébreu*] Mais j'espère que ce rabbin-là, il est à la droite de Dieu. Qu'est-ce qu'il était bien ! Il était formidable ! Et il ne savait pas le Yiddish non plus ! Mais il était *lui aussi* patriote.

Interviewer Vous restez combien de temps à Drancy la seconde fois ?

Francine Un an. Alors on va en voir défiler du monde

Interviewer Et puis, vous en partez quand ?

Francine Au printemps 1944. Alors, il y a des femmes de prisonniers parmi nous qui sont occupées à travailler chez Levitan.⁸² Levitan était un marchand de meubles très connu avant la guerre qui était d'ailleurs

⁸² Situé au 85 faubourg Saint-Martin, ce grand magasin moderne, appartenant au Juif Wolf Levitan, est réquisitionné par les Allemands en juillet 1943. Il sert de dépôt de meubles et objets ayant appartenu à des Juifs, volés et disposés dans les stands, classés par époque. Les dignitaires nazis viennent se servir. Des prisonniers juifs du camp de Drancy - conjoints d'aryens au statut quelque peu privilégié - déchargent quotidiennement les camions de déménagement de l'« opération Meuble » mise en place dès 1942. L'immeuble Lévitán est situé près de la Gare de l'Est d'où partent les objets à destination de l'Allemagne. Après la guerre, le magasin reprend son activité jusqu'à sa fermeture en 1984.

d'origine juive et, comme il a des entrepôts très grands, c'est là qu'on va stocker tous les meubles qu'on prend dans tous les appartements juifs puisqu'on vide tous les appartements juifs. Et il y en a plusieurs parmi nous dont le travail est d'aller travailler tous les jours chez Levitan, emballer les meubles, les objets, les bibelots, tout ce qui part pour l'Allemagne.



Catalogue 1949
Source : Coll. M. Péron

Marcelle

Deux autres [dépôts de meubles] existaient : quai de la Gare (d'Austerlitz), et rue Bassano (près de l'Etoile). Dans ces camps de travaux forcés, les conditions d'existence étaient, nous disait-on, plus convenables qu'à Drancy. Les épouses de prisonniers y besognaient avec des femmes d'aryens et des maris d'aryennes. Travail déprimant, certes.⁸³



Visite des autorités occupante au camp Levitan

Source : [Images d'un pillage](#)

Au moins ces esclaves de l'hitlérisme n'avaient-elles pas à de défendre, si elles étaient jolies, des entreprises d'un Reich ! Ce personnage venait d'apparaître à Drancy, et de prendre auprès de Brunner une importance considérable. Brunner portait l'épaulette de capitaine SS. Reich⁸⁴ était autrichien et israélite. Le second, interné avec nous, s'était illustré comme international de football. Tous deux se connaissaient avant l'instauration du nazisme. Dans tous les drames, il y a des traîtres. Reich en était un. Il sortait du camp presque chaque soir. Accompagné par des SS, il allait faire la chasse aux Juifs qui se cachaient. Il les débusquait grâce aux dénonciations qui, payées fort cher, parvenaient dans les commissariats de police ou à la Délégation parisienne des Questions juives. Au matin le traître et ses employeurs rapportaient leur gibier à Drancy.

⁸³ 15 enfants de prisonniers de guerre sont déportés de Drancy sans leur mère. Certaines de ces femmes étaient internées dans les camps annexes parisiens, Austerlitz, Bassano et Lévitain. Source : [Amicale de Bergen-Belsen](#)

⁸⁴ Oscar Reich est condamné à mort par le tribunal militaire le 9 février 1949 et exécuté le 5 juillet de la même année, au fort de Montrouge.

Nommé par Brunner « inspecteur interne », Reich devint son éminence grise. Grand et svelte, cet interné peu ordinaire profitait de la confiance mise en lui pour asseoir sa situation. Je le vois encore, tenant un chien en laisse. Une grosse bête à poils fauves.

On racontait qu'il disposait d'une chambre particulière dans le Bloc III, le seul bâtiment presque terminé de l'immense H.L.M. Et qu'il y attirait des femmes qui, pour sauver un mari ou de vieux parents, acceptaient les rendez-vous du cynique Don Juan. Refuser ses avances vous désignait pour la déportation. (p. 214-215)



Ce Soir du 1er mars 1944

Source : [Retronews](#)

Francine Et nous, nous avons appris que notre appartement a été vidé, que tout est parti, même mes jouets. D'ailleurs, quand on a vidé notre appartement, nous avons appris par des gens qui faisaient partie de la Résistance que nos voisins, qui nous connaissaient très bien dans notre quartier, tous nos voisins, ont assisté à ça. Il y a un boche qui s'est amusé avec ma poupée et les gens se sont mis à gronder en voyant ça, et il a cessé. Et donc, on ne perd jamais son sens d'humour, il y a des femmes qui reviennent de chez Lévitán, je me souviens très bien, en racontant qu'elles ont assisté ou qu'elles ont emballé même les

meubles... Il y en a une qui a dit : « J'ai emballé la salle à manger de ma belle-mère, je ne l'aimais pas du tout cette salle à manger. » Je m'en souviens encore. Le sens d'humour ne se perd jamais.

Marcelle Des femmes revinrent des centres d'emballage Lévitán, Bassano et quai de la Gare. Plusieurs d'entre elles s'étaient trouvées devant leurs propres meubles ou devant ceux d'amies. Punies pour avoir pris des photos d'êtres chers dans les tiroirs ou brisé des verres, des assiettes afin de dépareiller les ensembles, elles rentraient à Drancy pour partir en déportation. Parmi elles, aucune épouse de prisonnier de guerre. (p.242)

Francine Alors, maman fait ce travail abominable. Elle aussi, c'est une sorte d'emballage faire partir tous ces gens. C'est quelque chose d'horrible, ces escaliers de départ. Je ne peux pas arriver à rendre l'horreur de ces escaliers de départs. C'est monstrueux, vous savez. C'est compté, un départ. Ça doit faire 1.000, pas 999. Et quelquefois, il en manque parce qu'il y en a qui sont morts entre temps, il y en a dans le coma qu'on a transporté autre part, il y en a un qui peut se cacher sous un escalier. Je me souviens que, des fois, Monsieur Halphen disait à maman : « Madame Christophe, vite, vite, vite rentrez dans votre bloc ! Il en manque ! Il en manque ! Vous allez être prise ! Vite, vite, vite, sauvez-vous ! » Elle avait du mal à se sauver parce qu'elle voulait tellement les aider. Les aider. Elle arrivait dans notre chambre, elle se jetait sur notre paillasse, elle sanglotait. C'était abominable ce qu'elle faisait et elle l'a fait jusqu'au bout. Il faut voir ce que c'est, ces départs ! Et le matin, dans ces autobus parisiens : tous ces gens qu'on emballe. Je me souviens, une fois, il y avait tout un groupe d'enfants. Ils avaient eu la scarlatine. Mon dieu qu'ils étaient malades ! Ils sont tous partis. « On va les soigner ! » Puis, en même temps, il y avait l'orchestre. En même temps, maman, qui était donc cette grande pianiste, a dû donner des récitals pour ces gens qui partaient. Et les Allemands s'y connaissaient bien dans la musique, ils sont venus écouter, bien entendu. Ils ont bien vu qu'elle avait du talent. Ils l'ont filmée pour un film de propagande.⁸⁵ Ils ont dû se régaler en écoutant son

⁸⁵ « Le piano avait dû être installé par les Allemands dans l'un des appartements. C'était une mise-en-scène pour un film de propagande que l'on n'a jamais retrouvé. Il montrait combien les Juifs "vivaient bien" à Drancy. A Beaune-la-Rolande aussi, il y avait un piano, mais là, c'était une autre histoire. C'est le maire du village qui, sachant qu'il y avait beaucoup de musiciens parmi les internés, avait fait porter le piano de la Mairie

Chopin. Elle était une sacrée spécialiste de Chopin et de Schumann. Mais elle jouait bien *La Cathédrale Engloutie* de Debussy. Quand il y avait un départ, une grande déportation, qu'elle était vraiment dans un état épouvantable, elle s'en allait jouer *La Cathédrale Engloutie* au piano parce qu'à un moment, vous savez, on sent que l'eau monte, l'eau monte et tout le monde va mourir. Et longtemps après la guerre, quand ma grand-mère est morte, elle s'est mise au piano et elle a joué *La Cathédrale Engloutie*. J'ai encore ma mère et, quand elle mourra, j'ai préparé une cassette pour qu'au-dessus de sa tombe, on joue *La Cathédrale Engloutie*.⁸⁶ Alors, après Drancy, donc on était otages.

Robert *Le 10 novembre, je reçus une lettre du 30 octobre. (...) Dans cette lettre, mon épouse m'écrivait : « Ayant eu la permission d'organiser des spectacles, le directeur de Tabarin, M. Schmidt, a mis sur pied un premier programme, très réussi. Dans le second, j'ai prêté mon concours pianistique. Après un silence musical de quinze mois. Je n'en ai pas moins joué ton « Scherzo » et ta « Cathédrale engloutie », en te les dédiant du fond de mon cœur en pensée. J'ai obtenu un joli succès, ayant surpris mes auditeurs par la souplesse de mes doigts, malgré tant de travaux divers ; et par la fidélité de ma mémoire, puisque je jouais sans musique. De plus, je fais partie d'un petit chœur qui exécute des œuvres faites au camp par le compositeur Marcel Lattès, charmant compagnon. »*

Marcelle Lattès, je ne connaissais de lui qu'une œuvre Xantho chez les courtisanes, que ma femme et moi avions vue au Théâtre des Nouveautés vers 1937. Arletty et Gabrielle Ristori en chantaient les principaux rôles. Et voilà que Marcelle faisait la connaissance du compositeur à Drancy ! (p.204)

Francine *Je ne sais plus ce qui s'est passé à ce moment-là – est-ce que c'est à cause de la Résistance*

dans le camp. Il y a une rue à Beaune qui porte son nom maintenant parce qu'il a fait beaucoup de bonnes choses. » (Francine Christophe, interview avec M. Péron, le 15 mars 2022)

⁸⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=levGISzDmj8>

ou ça a été une punition ? Je ne sais plus. Donc ils ont décidé de nous déporter, nous aussi, les femmes et enfants de prisonniers.

Interviewer Vous l'avez su combien de temps avant le départ, Madame Lorch ?

Francine Quelques jours en avance, peut-être. Sans doute quelques jours avant parce que je me souviens que toutes les mères ont fait des provisions pour partir. Elles ont toutes fait des paquets. Tout ce qu'on pouvait garder qui était venu, soit ce qu'on avait pu garder du camp, ce qui n'était pas colossal, et surtout des colis parce qu'on avait encore droit aux colis. Elles ont gardé ça, elles ont fait des paquets.

Marcelle En mars [1944], grande nouvelle : la permission de recevoir deux colis de vivres. Prévenues, maman et ses amies me comblèrent. Francine et moi déballâmes les denrées avec émotion. Ce bonheur de manger à sa faim ! Mes collègues en reçurent autant, et nous mêmes nos réserves en commun. (...) Avril vint, et avec lui une autorisation alarmante : celle d'un « petit colis » de vêtements et objets de toilette. A « Ma chère Juliette » j'écrivis pour demander « une robe légère pour moi, une blouse bleue et des chaussures nu-pieds pour enfants (37), une serviette éponge, poudre Arden abricot, tube dentifrice ». Ainsi pensai-je rassurer maman par mon désir d'un produit de beauté. Me croyant aussi féminine que jadis, elle s'inquiéterait moins. (p.243)

Francine Et puis, on est partis. On est partis par la Gare de l'Est, en camion. Pas par les autobus parisiens. On est partis par la Gare de l'Est et je me souviens très, très bien.

Lettre de Marcelle à Robert :

« Mon pauvre adoré, je reprends ma correspondance interrompue quelques instants. Arme-toi de courage, on vient de me prévenir : nous partons ce soir, la petite et moi, pour une destination lointaine. Ne te lamente pas trop : je conserve mon énergie, j'ai foi dans l'avenir, je te le jure sur notre amour. Aie confiance en Dieu, il ne nous abandonnera pas. »

Nos bagages vivement bouclés, nous descendîmes de la chambre pour aller, à notre tour, dans l'un des escaliers de d'épart. Nous pensions (bien qu'on nous ait dit : « Ce soir ») que nous passerions encore une nuit au camp. Nous avions une telle habitude... Et que, imitant nos prédecesseurs, nous dormirions sur des paillasses à même le sol. Mais Brunner nous réservait un traitement plus doux.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, on dirigea notre petit groupe vers la sortie du camp. Nous comptions une cinquantaine de personnes, y compris les enfants. Les autres femmes de P.G., employées dans les centres d'emballage, ne nous avaient pas rejointes à Drancy.

Première surprise : un camion bâché, non un autobus, nous attendait au-delà des barbelés. Assises à l'intérieur, sur nos bagages ou sur des bancs (il y en avait quelques-uns), nous roulâmes longtemps pour aller à Bobigny, d'où partaient les trains de la déportation.

Seconde surprise : quand nos gardiens soulevèrent la bâche pour nous ordonner de descendre, nous aperçûmes la gare de l'Est, à Paris.

On nous parqua sous le péristyle à colonnes, devant l'entrée de gauche. Là, nous attendîmes un assez long temps. Des soldats nous gardaient, l'arme au poing. Les passants nous jetaient des regards furtifs. Apercevant nos étoiles jaunes avec le mot JUIF imprimé en leur milieu, ils ne pouvaient se tromper sur notre compte. Leurs yeux manifestaient de la surprise. Parfois de la peine. (p.244-245)



Carte postale de la gare de l'Est datée du 26 juin 1942

Source : [Wikimedia Commons](#)

Francine La Gare de l'Est, je me souviens très bien, je nous vois parqués sous les arcades de la Gare de l'Est, gardés par des soldats en armes bien entendu. Des femmes et des enfants, et il y en avait des tout petits. Et les gens passaient. C'était le matin de bonne heure, donc les gens passaient pour aller à leur travail. Il y en avait qui passaient en baissant la tête. Il y en avait qui passaient en levant la tête, en nous regardant. Il y avait des regards, des regards de sympathie formidables. Il y avait même quelquefois une main qui se levait. Et là, il y a une de nos compagnes, Rose-Marie Leriche⁸⁷, elle parlait très bien l'allemand. Il y avait un des Allemands, un vieux boche, je ne sais pas ce qu'il lui a pris, elle lui a dit en nous

⁸⁷ Rose-Marie Leriche née Gerstein est née le 27 janvier 1914 à Paris et arrêtée à Maulévrier (Maine-et-Loire) avec son fils Michel né à Angers le 12 décembre 1940. Epouse et enfant de prisonnier de guerre, ils sont déportés par le convoi 80A du 02 mai 1944 vers Bergen-Belsen. Tous les deux seront survivants après la guerre.



Michel
Source : [Mémorial de la Shoah](#)

En juillet 1946, Rose-Marie témoigne sur le sort de Simone Seidengart (née Cerf) et sa fille Elisabeth avec lesquelles elle a été enfermée au grand séminaire d'Angers le 23 juillet 1942. Source : [La Shoah dans l'arrondissement de Saint-Nazaire](#)

montrant, nous les enfants « C'est beau ce que vous faites, vous n'avez pas honte ? » Et alors-là - encore un miracle ! - au lieu de la taper, il a répondu : « Nous serons punis un jour. » C'est la seule fois de notre vie, de toute notre incarcération, que nous avons entendu une phrase comme ça. C'était un vieux. Peut-être que... C'était pas un SS. Mais vous me direz que la Wehrmacht faisait les mêmes erreurs. Mais celui-là, il a peut-être compris.

Interviewer Madame Lorch, vous vous souvenez du jour ou du mois de votre départ de la Gare de l'Est ?

Francine C'était au mois de mai 1944.⁸⁸ Donc nous sommes partis avec un espoir fou parce que nous étions sûrs que les Alliés allaient arriver. Ce n'était pas possible autrement. Ça allait se finir enfin cette erreur.

Interviewer Le voyage se passe comment ?

Francine Le voyage se passe bien pour nous puisque que, nous, nous sommes des otages, il n'y a pas de wagons de bestiaux. Nous sommes partis dans des trains de 3ème, mais c'est même aberrant. C'est l'illogisme du délire Nazi. Il y a des gens dans le train qui, pour aller jusqu'au wagon restaurant, ont traversé notre propre wagon. Il nous restait quelques sous, nous avons pu acheter deux trois trucs au wagon-restaurant, vous savez. C'est aberrant, ce truc-là.

⁸⁸ Convoi 80A du 2 mai 1944.

Marcelle [Le chef des soldats] nous fit entrer dans la gare. Là, troisième surprise. Dans un train de voyageurs, un wagon de troisième classe nous attendait. Nos bagages dans les filets, nos derrières sur l'arrondi des sièges de bois, nous sourions devant ce confort oublié depuis deux ans, du moins pour les « anciennes », Madelon et moi, et pour nos enfants. Voyager assises, contempler le paysage par les fenêtres, utiliser les toilettes au bout du couloir et non un seau hygiénique, tout cela formait, malgré la présence de nos gardiens, une satisfaction qui tourna vite à l'optimisme. Nul doute, on nous conduisait bien dans un château des Ardennes, sinon à Baden-Baden, la célèbre station thermale.



Publicité de 1938 pour la station thermale de Baden-Baden

Source : eBay

Presque toutes avions un peu d'argent. J'en avais reçu de ma mère. Il nous servit d'améliorer notre ordinaire de voyage. A un serveur du wagon-restaurant qui passait dans le couloir, nous demandâmes à boire. Il obtint l'autorisation du gradé allemand, et nous apporta du cidre, même du bouillon chaud pour les enfants. Avec le pain, la margarine, les saucissons et les conserves apportés de Drancy, nous avions de quoi tenir. (p.245-246)

Interviewer : En général, vous étiez habillés comment ?

Francine Normalement, nous avions nos vêtements, qui étaient vieux et terriblement rapiécés. Mais enfin, nous avions nos vêtements.

Interviewer Vous étiez en bon état physique, en général ?

Francine Oui, nous étions pas en trop mauvais état physique malgré nos longs mois d'incarcération. Nous avions eu droit au colis. Ça change tout quand on a des colis. On n'était pas gros mais on n'était pas au dernier seuil, comme ce sera plus tard.

Interviewer Est-ce que vous savez où vous êtes dirigés ?

Francine Non, on n'a pas compris. Je ne me souviens plus ce qui s'est passé, si on l'a entendu ou lu ou vu. Nous avons su que nous partions à B.B. La naïveté... On est toujours naïfs décidément. C'est la naïveté des gens se faisant arrêter pensant qu'ils vont être sauvés par le Maréchal Pétain. C'est la même naïveté qui prévaut quand on pense amener à B.B. B.B., ça peut être Baden-Baden, c'est une ville d'eau, il y a des hôtels, c'est très, très bien. C'est là qu'on va aller.



L'Ouest-Eclair du 14 février 1937

Source : [Retronews](#)

Alors on part dans ce train. Le voyage, la première partie n'est pas épouvantable. On passe par les Ardennes belges. C'est très intéressant. On regarde l'endroit où le fameux roi des Belges, Albert, s'était tué dans la montagne.



19 février 1934

Source : [Retronews](#)

Et puis, on pénètre en Allemagne. On a changé de train. A Hanovre, on a subi un bombardement de la gare. Là aussi, on nous fait mettre dans un abri avec des civils allemands, des militaires allemands. Nous sommes des otages. Alors, on n'est pas battus, on nous fait rien de mal. Et puis, on reprend un autre train. Le dernier train, quand même, il est moins confortable. Mais il y a quelque chose quand même, quelque chose qui nous étonne : on n'a plus les mêmes gardiens, on a des « Gestapistes », des types avec les longs manteaux de cuir. Ça, ça a quelque chose de plus inquiétant. Puis quand on arrive, B.B., une surprise, ce n'est pas Baden-Baden. C'est Bergen-Belsen.⁸⁹ Ça ne nous dit pas plus. Ça va nous dire quand on va franchir les portes du camp.

Marcelle L'alerte finie, on nous fit remonter dans la gare de Hanovre. Et diriger vers un nouveau train : une rame de banlieue, wagons vétustes, vitres cassées. En arrivant près d'une bourgade située au nord de la grande ville, nous aperçûmes des soldats français en culotte rouge, et cette tenue d'avant 1914 nous stupéfia. Gardés par des sentinelles, ces prisonniers besogaient aux voies du chemin de fer. Nous ignorions qu'il s'agissait d'israélites, et que les pantalons garance valaient pour eux nos étoiles jaunes.

⁸⁹ Consulter le site de [l'Amicale de Bergen-Belsen](#) dont Francine est membre

L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE DANS LE SYSTEME NAZI



Source : [Mémoire de Guerre](#)

Dans une gare entourée de jolies villas, on nous fit descendre. De nouveaux gardes nous accueillirent, la trique en main, et nous firent grimper dans un camion. Stimulées par eux, nous nous entassâmes sous la bâche d'un lourd véhicule. Il prit la route au milieu d'une campagne que nous devinâmes par les fentes de la toile. Une campagne paisible, mouchetée de pinèdes. Bientôt, des casernes apparurent derrière des pelouses et des parterres de fleurs. Des senteurs d'arbres mouillés flattaient les narines.

Mais le tableau changea. Aux petites forêts succéda une plaine jaune, aride, parcourue par un vent léger, soufflant une odeur difficilement identifiable. Soudain surgirent des miradors, des guérites, des grillages de barbelés. Nous entendîmes les grincements d'une porte qui s'ouvre. Le camion la franchit.

Pendant qu'il roulait, nous vîmes, sur notre gauche, cinq ou six maisonnettes du genre préfabriqué. Des SS en sortaient, d'autres y entraient.

Le camion franchit un second mur de barbelés par une seconde porte. Et roula sur une longue avenue, toute droite. A notre gauche, encore des grillages de barbelés. Ils entouraient des baraques. Pour la première fois, nous

aperçûmes des hommes en pyjamas rayé. « On dirait des bagnards pensai-je en serrant ma fille. Où diable arrivions-nous ? Presque toutes restions silencieuses. Les enfants eux-mêmes ne bavardaient plus (p.246-247)

Interviewer Quelle est votre première image ou votre premier souvenir de découverte de Bergen-Belsen ?

Francine Les prisonniers russes d'abord, parce que Bergen-Belsen a d'abord été un camp de prisonniers russes, donc on aperçoit les prisonniers russes. Ils sont pas beaux à voir parce que les prisonniers russes, on le sera plus tard, sont condamnés à la mort par la faim. Ça a été le sort de tous les prisonniers russes.



Bergen-Belsen en avril 1945
Source : [Wikimedia Commons](#)

Interviewer Ils sont habillés comment ?

Francine Ils sont en uniforme. Je vois ça vaguement. Et puis alors, on arrive dans nos baraques.

Bergen-Belsen est séparé en plusieurs camps et il y a notre enclos qui deviendra plus tard ce qu'on appellera « le camp de l'étoile ». On nous met dans notre enclos. Il y a des baraques. Nous débarquons avec nos paquets. Je crois me souvenir que nous sommes entourés, comment dire, pas agressés, mais on nous saute dessus, gentiment, par les Hollandais qui sont là avant nous.



Source : [USHMM](#)

Marcelle *Descendues de notre véhicule, nous réunissons avec peine nos bagages et nos provisions.*

Poussées dans une baraque, nous la voyons sans tables, sans sièges d'aucune sorte. Pour tous meubles, rien que des châlits à deux étages.

A peine entrées, nous y sommes rejoints par des hommes et des femmes. « Avez-vous du pain ? » questionnent-ils. A Drancy, le service social nous avait remis des sacs de papier, qui contenaient des pâtes alimentaires et des pains oblongs. « Donnez-nous ces pains, nous dirent nos visiteurs. Ici, on met tout en commun. » Sans méfiance, la majeure partie de notre groupe obéit. Nous ne devions pas en revoir une miette. (p.247)

Francine Et on nous apporte la soupe, je me souviens de cette soupe. Peuh ça nous semble monstrueux. Il y a quelques racines avec la terre dedans. Nous la refusons. Et les Hollandais qui sont là nous la demandent, notre soupe. Comment peuvent-ils manger ça ? Nous arrivons de Drancy où nous avons une soupe lavée, des légumes lavés. Nous mangeons ce que nous avons dans nos colis. On a vite changé.

Interviewer Pardon de vous faire revenir un peu en arrière, à la descente du train, vous voyez que les prisonniers ? Qui vous aide à descendre du train ? Il y a des gens ?

Francine On nous met dans des camions. Des camions nous amènent.

Interviewer Et c'est des prisonniers ou c'est des ... qui vous reçoit ?

Francine Les Allemands en uniforme. Les SS qui nous appellent par ordre alphabétique, et qui écorchent nos noms d'ailleurs, et qui ne sont pas contents quand nous de comprenons pas, mais peut-être que nous comprenons pas *exprès*. Pour les faire répéter.

Marcelle *Installés devant la seule table de la barque, une femme et un homme en civil nous ordonnèrent de leur remettre nos pièces d'identité. Et ils nous gratifièrent de nouveaux matricules. (p.248)*

Soudain retentit cet ordre : « Toutes les nouvelles et leurs enfants aux douches, à la désinfection ! » (...) Nous voici donc dans la salle de douches. Pas d'isoloirs. Des tuyaux contre le plafond, avec des poires d'arrosage. Et des caillebotis sous nos pieds. On nous y laissa nuds près d'une heure, avant que l'eau ne coulât. Pour les mères c'était atroce, surtout pour celles qui avaient des garçons.

Du plafond tomba enfin de l'eau, tantôt brûlante, tantôt froide. Laissant à peine le temps de nous sécher, les deux doucheurs nous contraignirent, pour aller reprendre nos vêtements au vestiaire, à traverser un couloir où quatre gradés SS rirent - grossièrement - de l'outrage infligé à notre pudeur.

Rhabillées sur des chairs humides, avec des effets qui collaient à la peau, nous reprîmes le chemin du Camp IV. En voyant une nouvelle fois, au passage, ces espèces de mannequins vêtus de pyjamas rayés, au-dessus desquels grimaçaient des rictus de momies.

Nous ne connaissions pas encore le nom de l'immense phalanstère. Sur la grand-porte, même celles qui comprenaient l'allemand n'avaient pu voir cet écrit au travers les fentes de la bâche du camion :

AUFENTHALSTLAGER BERGEN-BELSEN

Mots qui signifiaient, nous l'apprîmes plus tard :

CAMP DE SEJOUR DE BERGEN-BELSEN

B.B., c'étaient les initiales entendues à Drancy. Candidement, nous avions compris : Baden-Baden. Et pourquoi : « Camp de Séjour » ? Cela aussi, nous l'apprendrions plus tard. Parce que ses quarante ou quarante-cinq mille habitants n'étaient pas astreints aux rudes besognes des pénitenciers de Neuengamme, de Dachau, d'Oranienburg, de Dora ou de Ravensbrück. Bergen-Belsen était un « hospice » où les autres camps déversaient les bouches inutiles quand leurs fours crématoires se montraient insuffisants pour « liquider » le rebut. (p.248-249)

Femmes et enfants de prisonniers, nous ne devions pas être considérés comme des déportés ordinaires. Mais comme des otages. Pour nous donc, pas de tatouage du matricule sur le poignet. Pas de robes rayées non plus : on nous laissa nos vêtements. (p.250)

CASSETTE 5

Interviewer Vous en êtes dans votre récit au 7 mai 1944 à votre arrivée à Bergen-Belsen, avec votre mère. Vous avez des petits objets avec vous et vous êtes reçues par des prisonniers hollandais.

Francine Déportés hollandais.

Interviewer Déportés hollandais, pardon. Vous voulez bien continuer votre récit ?

Francine Alors, le début à Bergen-Belsen... Bien entendu, c'est horrible. C'est un camp, mais ça n'est pas aussi horrible que ça va le devenir parce que, au départ - comment vous dire ? - on est logées dans une baraque, on a une paillasse par personne, on a la possibilité d'aller se laver, et on arrive même... c'est toujours cette... comment dire... cette force que l'être humain a en lui. Un exemple : ma mère se dit « Tiens, on va peut-être là pour un moment, il faut que ma fille apprenne l'allemand. » Et il y a une Hollandaise, maman lui dit : « Je vais vous payer. Je vais vous donner un peu de pain. Vous allez donner des leçons d'allemand à ma... » parce qu'elle parlait couramment allemand. Maman lui donne ou un peu de pain ou un peu de soupe, je ne sais plus quoi, et elle me donne des leçons d'allemand. Vous voyez, il y a une vie sociale. C'est plus fort que moi. On essaie toujours de créer quelque chose, de tenir. Alors on s'organise. Et bien entendu que c'est horrible. Il y a les appels et tout est affreux mais on a tellement d'espoir. Tellement d'espoir. Ça va très vite changer. Tout de même, ma mère est nommée chef de baraque là aussi. Elle sera toujours reconnue comme... elle, qui est d'une douceur extraordinaire, qui a toujours été d'une douceur extraordinaire, sera connue comme une femme forte, qui tient le coup. C'est une très grosse responsabilité d'être chef de baraque parce que les mères, pendant la journée, vont toutes travailler en commandos. Donc, ma propre mère a la responsabilité de tous les enfants et de ces 80 gosses. Il faut les tenir propres. Il y avait tout de même la vermine qui allait nous envahir. Il faut qu'on mange, il faut qu'on

soit propres, il faut qu'on soit pas malades. Et c'est elle qui doit s'occuper de ça. Elle a la responsabilité également des malades, de ceux qui ne vont pas travailler en commando. Donc, s'il y a des faux malades, c'est elle qui sera punie. Elle a la responsabilité de la propreté de la baraque. C'est un très gros boulot. Et comme toujours, elle le fait avec dévouement. Et c'est très dur d'être chef de baraque de mères avec des enfants. Il n'y a pas, parmi nous, la même fabuleuse solidarité qu'il y a dans les autres camps. Dans notre groupe, je veux dire. Non pas qu'on se fasse du mal, loin de là, mais il faut comprendre, chaque mère défend *son* gosse avant tout. Donc, s'il y a quelque chose, c'est pour son gosse – ce qui est bien normal !

Donc, on se défend moins les unes les autres, tout en... il y a tout de même une solidarité mais c'est son propre gosse d'abord. C'est tout à fait normal. Alors, il y a parmi nous des gens... Ça va être un camp un petit peu spécial, ce camp de Bergen-Belsen. Ces Hollandais qui sont là, qui nous attendent, ce sont les diamantaires d'Amsterdam. Ils sont aussi jugés comme privilégiés, comme otages parce que les tailleurs de diamants, ça peut être très utile pour les Allemands. Ils en ont besoin pour leur industrie de guerre de tailleurs de diamants. D'ailleurs, il se passera quelque chose d'épouvantable, quelque temps plus tard. C'est que les Hollandais refuseront de travailler pour les Allemands. Et on les séparera de leurs familles alors que là, ils sont arrivés en famille.⁹⁰ Et puis, il y a parmi nous, des gens qui sortent un peu de l'ordinaire. Je me souviens de Pierre Ogouz⁹¹ qui est un journaliste français. Pour quelle raison est-il là ? Je ne le sais pas.



Article de Pierre Ogouz dans le Paris-Soir du 30 avril 1938

Source : [Retronews](#)

⁹⁰ Lire à ce sujet *Diamantkinderen: Amsterdamse Diamantjoden en de Holocaust* de Bettine Siertsema (2020) (titre en anglais : *The rescue of Belsen's diamond children*)

⁹¹ Né le 6 décembre 1909, Pierre Ogouz est déporté le 23 juillet 1944 par le convoi 80D avec sa femme Dora (née Khoudy) et sa mère Véra (née Levinsohn). Mère et fils meurent à Bergen-Belsen. Philippe Ogouz, neveu de Pierre et petit-fils de Véra, a adapté au théâtre *La Rafle du Vel d'Hiv* de M. Klein de J. Losey. Il a aussi adapté l'œuvre de Francine, *Une Petite Fille Privilégiée*, au théâtre. Lire sa [lettre ouverte](#) à Eric Zemmour en 2015.

Il y a M. Reinach⁹², qui est un conseiller d'Etat, qui est déporté avec sa femme.



Julien Reinach

Source : [De Gruyter](#)

Il y a M. Meyer⁹³ qui est le Maire du Havre. Il y a plusieurs personnalités avec nous mais je ne saurais dire pourquoi.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Léon Meyer

Source : [Gallica](#)

⁹² Julien Reinach (1892-1962) et sa femme Rita (née Lopez Silva di Bajona) habitent au 14, rue George Sand. Il est nommé Conseiller d'Etat le 10 septembre 1940. Le 27 septembre 1943, il est interné à Drancy. Rita arrive à Drancy le 26 octobre 1943. Ils sont déportés par le convoi 80B, le 3 mai 1944. A leur retour de déportation, Julien Reinach reprend ses fonctions au Conseil d'Etat. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et [Persée](#). Voir aussi [The House of Fragile Things](#) de James McAuley

⁹³ Léon Meyer (1868-1948) Député-maire du Havre, ancien ministre. En 1940, il vote les pleins pouvoirs à Pétain. Un an plus tard, il est déchu de son mandat de député en vertu de la loi du 2 juin 1941 portant statut des juifs. Replié à Bordeaux, puis réfugié à Grenoble en 1942, il participe à la Résistance autour d'Uriage. Il échappe une première fois à la Gestapo mais, arrêté le 6 février 1944, il est transféré à Drancy. Il est sur la liste du convoi 69 parti le 07/03/1944 à Auschwitz. Mais il est déporté le 03/05/1944 à Bergen Belsen (convoi 80) puis à Terezin. Libéré par les Alliés après 17 mois de captivité, il retrouve sa ville du Havre complètement détruite. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et [Assemblée Nationale](#)

Interviewer Vous vous souvenez bien d'eux ?

Francine : Plus ou moins. Le journaliste Pierre Ogouz, oui, très bien. Il est mort du typhus. Je me souviens de lui parce que... il était fabuleux, il nous racontait des histoires bien entendu. Même à Bergen-Belsen, on raconte des histoires, on se chante des chansons, on se récite des poèmes et puis, on se donne des recettes. Je vous en parlerai après des recettes. Tous les gens qui ont eu faim se donnent des recettes.⁹⁴ Oui, Pierre Ogouz, je me souviens très bien parce qu'il était collectionneur d'autographes et il nous racontait que, petit garçon, il avait sauté sur le cheval du Maréchal Foch pour avoir l'autographe de Foch.



Pierre Ogouz (à dr.) aux côtés de Walt Disney (à g.) en 1935

Source : [Disney books blogspot](#)

Alors, la vie à Bergen-Belsen, au départ, les enfants arrivent même en l'honneur de ma mère, pour le 20 août de son anniversaire, à lui faire une petite fête. J'ai encore le programme de cette fête. Parce qu'on a encore un peu de papier, on a encore quelques crayons et on a fait un programme.

⁹⁴ Ecouter sur ce sujet [« Les mitonnages en déportation »](#) sur France Culture.

Marcelle *Le 18 août, Francine atteignit sa onzième année. Elle dut, pour tout cadeau de fête, se contenter d'un baiser moite. Deux jours plus tard, mon propre anniversaire. Ma pauvre gamine trouva le moyen de le célébrer. Sans rien m'en dire, elle prépara un « spectacle » avec la collaboration du fils, et de la fille de Mme Tcherkawsky⁹⁵. J'en ai conservé l'affiche, écrite en capitales sur une feuille de papier d'écolier :*

PROGRAMME DU SPECTACLE

Donné le 20 août 1944 à 19 h 30 au Théâtre

de BERGEN-BELSEN

En l'honneur

de L'ANNIVERSAIRE de Madame CHRISTOPHE

Ce programme comportait un extrait du « Cid » ; une pièce comique intitulée « Le Jambon » ; un « chœur à trois voix » par le « Chœur des Provinces Françaises », chanté par plusieurs enfants. (p.270)



Berthe Tcherkawsky et ses enfants avant la guerre

Source : [ajpn](#)

⁹⁵ Il s'agit de Berthe (née Moscovici en 1908) et ses enfants, Colette (née en 1932) et Claude (né en 1930). Maurice Tcherkawsky est fait prisonnier de guerre. Le 15 janvier 1943, Berthe et les enfants sont arrêtés lors de la rafle des Juifs de Rouen. Le lendemain, ils sont envoyés à Drancy, puis transférés au Camp de Beaune-la-Rolande où ils restent un mois. Ils sont déportés à Bergen-Belsen le 2 mai 1944 par le convoi 80A. La famille est réunie le 25 juin 1945 à l'hôtel Lutetia. Lire les mémoires de Colette intitulées [Une enfance en otage. « Protégée du Maréchal » à Bergen-Belsen](#).

Interviewer Est-ce que, Mme Lorch, est-ce que votre grand-mère ou votre père, est-ce que quelqu'un de votre famille sait où vous êtes ?

Francine Alors, mon père le sait parce que, toujours par cette drôle de Convention de Genève qui stipule que le prisonnier de guerre doit avoir l'autorisation d'écrire à sa famille et doit recevoir des nouvelles de sa famille, il va donc avoir le droit... il va donc apprendre que sa femme est déportée à Bergen-Belsen. Il aura donc le droit de nous écrire à Bergen-Belsen. Et nous aurons le droit de lui répondre. Les premières lettres sont en français mais très, très vite, on doit écrire en allemand. Ce qui pose un problème pour nous. Bien entendu, il faut trouver au bon moment quelqu'un qui puisse nous traduire la lettre, pas toujours facile.

Robert Dans le tas de courrier que je pus rapporter d'Allemagne en 1945, je retrouve aujourd'hui une lettre dans laquelle la Croix-Rouge de Genève me fournissait :

D'abord, le nom exact du camp et l'adresse de ma femme :

BARACKE 24, AUFENTHALTSLAGER BERGEN-BELSEN, Kreis Celle, bei Hannover, Deutschland 20.

Ensuite, le nom de l'organisme par l'intermédiaire duquel il fallait obligatoirement passer : Reichvereinigung der Juden in Deutschland (Office de concentration des Juifs en Allemagne), Berlin N 65, Iranische Strasse 2. (...)

Enfin, la Croix-Rouge me donnait cette indication : « Seules sont autorisées les cartes rédigées en allemand, non les lettres. » (...)

[O]n me distribua le 20 août deux cartes postales, du modèle utilisé par les civils allemands. Toutes les deux en provenance de Bergen-Belsen. La première datée du 9 juillet, la deuxième du 2 août. Donc envoyées à presque un mois de distance ; et reçues par moi le même jour !!! Ces deux cartes étaient rédigées en allemand. Marcelle ignorant cette langue, elle avait écrit, pensai-je, sous la dictée d'une compagne, de courtes phrases dont voici la traduction : « Mon chéri, Francine et moi allons bien. Avons bon moral. Avons le droit de recevoir des cartes en allemand et des colis ordinaires non recommandés. Bons baisers de nous deux. »

La seconde carte, au libellé identique, n'était pas de son écriture. Mais sa signature, véritable, était suivie de celle de Francine. Quelle chance : elles vivaient ! (p. 255-256)

Marcelle A chacune des cartes de Robert, je devais répondre en allemand. Mme Heidemann me servait d'interprète. J'avais écrit sous sa dictée la traduction de ma première réponse. L'altération de ma vue m'empêchait d'écrire lisiblement, nous décidâmes qu'elle écrirait elle-même ; je me contenterais de signer. Le mari de cette juive allemande vivait dans une baraque voisine. Elle-même était la gentillesse personnifiée. Dans sa jeunesse heureuse, une gouvernante française lui avait enseigné notre langue. De ses filles, enfuies en Angleterre, elle restait naturellement sans nouvelles. (p.217)

Francine Et c'est mon père, je crois, qui va apprendre à ma belle-mère... à ma grand-mère, pardon, que nous sommes déportées, parce que nous n'avons pas, nous, de rapports avec ma grand-mère. Ma grand-mère se cache. Ma grand-mère, elle est à Paris, elle se cache comme Juive et elle se cache comme Résistante. Elle est dans un réseau qui récupère les pilotes anglais et américains dont les avions ont été touchés et qui sont tombés en parachute sur le sol de France.

Interviewer Est-ce que vous vous souvenez du nom de ce réseau, Madame ?

Francine Pas du tout mais je me souviens... pas du tout, je ne me souviens pas du nom du réseau, je ne l'ai jamais su mais je me souviens qu'il y avait dedans, l'Abbé Ménardais.⁹⁶ L'abbé Ménardais était le curé de Chalmaison à côté de Provins, et c'était également l'aumônier des danseurs de l'Opéra. L'abbé

⁹⁶ Henri Ménardais, né à Genêts en 1882, est une personnalité religieuse et un résistant de la Manche. Il est curé de Chalmaison (Seine-et-Marne) de 1934 à 1952. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il apporte son appui aux plus faibles, puis, à partir de l'appel du général de Gaulle, en juin 1940, il entre dans la résistance active. Sa cure « devint petit à petit un grand poste de commandement régional », témoigne la résistante Madeleine Lévy, qui combat à ses côtés contre le nazisme. Et son activité est insatiable : il accueille dans son presbytère des pilotes alliés dont les avions ont été abattus au-dessus de la France, des parachutistes, des résistants, des réfractaires, mais également des communistes et des Juifs qui fuient devant l'occupant, en particulier des enfants. « Il a été ce qu'il fut toujours, un homme de cœur, poussant son sacerdoce jusqu'à l'abnégation totale, avec ce mépris du danger que beaucoup d'entre nous avons connu », ajoute Madeleine Lévy. Sources : [Musée de la Résistance](#) et [Comité français pour Yad Vashem](#)

Ménardais était un type absolument extraordinaire qui a sauvé des dizaines de Juifs dans la maison d'orphelines qu'il avait à côté de sa cure, à Chalmaison. Il a caché des armes dans son clocher, il a caché des armes dans les tombes, il a fait des choses fabuleuses. Et il y avait également dans ce réseau, Madeleine Baruch. Madeleine Baruch était pharmacienne rue Duphot. C'était une voisine de ma grand-mère, et comme elle parlait très bien allemand, elle interrogait tous les officiers allemands qui venaient chez elle. Elle leur vendait des parfums, des souvenirs de Paris pour leurs femmes, elle les embobinait et elle arrivait à savoir des quantités de renseignements pour son réseau et, au point que, les gens du quartier croyaient qu'elle était collaboratrice et que, le jour de la Libération de Paris, ma grand-mère a dû se précipiter chez elle en lui disant « Vite, vite, Madeleine, mettez votre brassard de Résistante, on croit que vous êtes une collaboratrice ! On va vous tondre la tête, vite ! Vite ! Vite ! » Les gens du quartier n'en revenaient pas mais c'était vraiment une très grande Résistante.



Plaque au 390 rue Saint-Honoré (domicile d'Esther Nordmann)
Source : [Wikimedia Commons](#)

Marcelle [A]près notre retour d'Allemagne, j'apprendrai l'héroïsme de maman. La femme du pharmacien, beaucoup plus jeune et très audacieuse, dirigeait un réseau de sauvetage d'aviateurs sautés en parachute de

leurs avions en flammes. Ces Anglais, ces Canadiens, il fallait les cacher en attendant qu'un guide les accompagnât jusqu'à la frontière espagnole. A plusieurs reprises, l'appartement de ma mère servit de havre à ces rescapés en attente. Un soir, vers dix heures, la sonnette de sa porte tinta. Elle ouvrit et aperçut un de ses récents amis, l'abbé Ménardais, avec un aviateur que le bon prêtre amenait chez elle. « Ne couchez pas ici, lui dit l'abbé, allez chez votre voisine. Laissez-nous votre appartement, nous partirons demain. Et demain, vous-même irez habiter chez Mme Avy. Ne revenez plus ici. » Ma mère se réfugia donc chez cette amie, l'artiste-peinte chez laquelle Francine et moi, au soir de notre départ pour Angoulême, avions dîné avant de prendre le train. (...)

Curé d'un village de l'arrondissement de Provins, [l'abbé Ménardais], cet aumônier des « petits rats » de l'Opéra les emmenait prendre l'air dans une institution de sa paroisse, dont il était le directeur des consciences. De bonnes sœurs y soignaient les danseuses. Parmi celles-ci, le prêtre cachait des fillettes juives. Même des garçonnets vêtus de robes.

Une fois ma mère réfugiée chez Mme Avy-Prégard, il y venait de temps en temps lui regonfler le moral, lui apporter de la nourriture pour mes colis clandestins et... lui amener de nouveaux aviateurs alliés. L'artiste peintre entra donc, elle aussi, dans cette filière héroïque. (p.209-210)

Interviewer Madame Lorch, si vous voulez bien, on va aller dans des souvenirs un peu plus personnels.

En été 44, vous avez 11 ans et vous avez déjà 2 ans d'internement. Comment vous, petite fille, vous arrivez... vous pouvez comprendre quelque chose même du système ? Est-ce que vous avez faim ? Est-ce que vous avez froid ? Comment...

Francine Depuis 2 ans, je suis d'abord enfermée. Même si mon incarcération est relativement privilégiée, comme je le dis toujours, je suis déjà enfermée. Un enfermement, ça veut dire un fil de fer barbelé et voir la liberté de l'autre côté du fer barbelé. C'est déjà quelque chose d'abominable quand on est une petite fille. J'ai donc subi, comme je vous l'ai dit, la faim, le froid. J'ai vu la séparation de quantités, de quantités de personnes, y compris ces enfants avec une telle peur que ça m'arrive. Tout fait peur. J'ai

même peur qu'on me tonde la tête, vous voyez ? Ça a l'air bête comme ça mais une tête tondue, c'est quelque chose de terrible pour une petite fille de cette époque où on a toujours de si beaux cheveux longs. J'ai toujours peur qu'on me tonde.

Interviewer Vous avez vu des enfants tondus ?

Francine Bien sûr.

Interviewer Et à Bergen-Belsen ?

Francine Non, quand nous arrivons justement nous sommes des otages, on nous laisse nos cheveux. On nous laisse nos vêtements. Mes cheveux... ils vont devenir quelque chose d'innommable. Ma mère va me les couper tout courts, tout courts, tellement je serai envahie par les poux. J'aurai ce qu'on appelle de l'impétigo. J'en ai eu en France d'ailleurs. L'impétigo, ce sont des croûtes répugnantes. Les croûtes arrachées, on n'aura pas ce qu'il faut pour les soigner. A Bergen-Belsen, on va tondre tout autour. Mais j'aurai quand même « trois cheveux sur la tête ». C'est mieux que d'être complètement tondu. On aura des poux de corps aussi. Les poux de corps, c'est différent. On les appelle les poux boches parce qu'ils ont un dessin sur le dos. Ça gratte.

Interviewer Quel dessin ?

Francine Une espèce de croix-gammée. C'est pour ça qu'on les appelle les poux boches. J'ai eu faim. Et la faim à Bergen-Belsen, elle va être de pire en pire parce que, les paquets qu'on a faits, ça va s'épuiser. Ça va pas durer longtemps. On va vite la manger la soupe ! Avec le sable, avec la terre dedans. Et

on aura faim, la *vraie* faim. La faim qui fait vraiment voir le mal. Jusque-là, j'ai eu faim, certaines fois j'ai eu faim au point de dire à maman : « J'ai faim, maman ! J'ai faim ! » Mais, c'était pas torturant. A Bergen-Belsen, ça va être une faim torturante. C'est-à-dire une faim qui fait vraiment mal, qui fait mal au ventre, qui fait qu'on a envie de se rouler par terre en criant. Et moi, je vais lui dire à maman, parce qu'une mère, ça vous a mis au monde, une mère c'est donc fait pour vous apporter le bonheur. Et je vais le lui reprocher. Je vais tout le temps lui dire que j'ai faim pour qu'elle le sache bien, pour qu'elle le comprenne bien. Ma pauvre mère ! Je ne la laisse jamais tranquille. Chaque fois que j'ai faim, je lui dis : « Maman, j'ai faim ! » Alors, elle a encore plus mal. Mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai besoin de lui faire mal. J'ai si mal moi-même. J'aurai une crise d'appendicite aussi à Bergen-Belsen. Quand on a vu l'état de l'infirmérie, on s'est dit qu'il valait peut-être mieux pas me faire opérer. Et puis, on a tous les bobos.

Interviewer Est-ce que vous... alors donc vous n'avez pas été opérée ?

Francine Non, parce que le médecin⁹⁷ du camp a dit à maman : « Si elle tient le coup, je veux pas l'opérer. Je ne peux pas. D'abord, je n'ai pas d'anesthésiants et puis j'ai rien. C'est pas propre. J'ai un bistouri qui est un couteau. » Ça s'est passé. J'ai été opérée plus tard. Le régime du camp a changé petit à petit. On a su le débarquement. Je le vois encore. On l'a su, on a sorti une table et on sautait sur cette table en chantant. Le 14 juillet, on a fait quelque chose d'absolument extraordinaire. On avait donc nos vêtements. Nos vêtements étaient dans un état pitoyable, autant vous dire. Ils étaient vieux, rapiécés, troués, vous voyez, tout ce qu'on peut imaginer. Sales. Pleins de poux. Les poux, ça se cache dans les coutures, dans les poches, partout. Mais, on a réussi, le jour du 14 juillet, à habiller de bleu-blanc-rouge les

⁹⁷ Probablement le Dr Jean (Jan) Alalouf qui sera récompensé par l'Ambassadeur de France et la Reine de Hollande Wilhelmina. Source : *Jüdischer Widerstand in Europa (1933-1945): Formen und Facetten*

trois femmes qui étaient devant le groupe. Il fallait partir en rangs. Et, les trois femmes qui étaient en rang devant, on les a habillées en bleu-blanc-rouge. Elles sont parties travailler, en commando, en bleu-blanc-rouge. Et il n'y a pas eu de sévices. On n'a jamais compris ce qui s'était passé. Et on a chanté *La Marseillaise*. Voilà, et puis les jours ont passé. Le camp s'est rempli. Il en venait de partout. On a construit des baraqués et des baraqués et des baraqués. Et les camps qui étaient... Les prisonniers russes ont disparu, je ne me souviens pas comment. Ne me demandez pas. Un jour, il y a eu des déportés à la place des prisonniers russes, et c'est tout. Il y avait de plus en plus de déportés, dans tous les coins, en costume à rayures bien entendu. Tiens, j'aurais dû y penser, on parle de camps, j'ai mis une robe à rayures... Il y en avait partout. Ils avaient l'air beaucoup plus malheureux que nous, on voyait bien qu'ils étaient battus, on voyait bien qu'ils mouraient de faim. Et nous, on avait toujours un régime, un peu différent. On n'était pas battus. On avait de plus en plus faim mais on n'était pas battus. On était bien entendu de plus en plus malades. On a commencé à avoir des morts chez nous.

Interviewer A avoir des... ?

Francine Des morts. Et puis, le régime a changé. Alors, on avait droit à ces lettres de papa. Dans cet univers fou, on recevait les lettres de papa. Papa avait même le droit de nous envoyer des colis. Tout arrivait. On en a reçu trois. Trois colis. Lui, il se privait dans son camp. Il mourait de faim parce qu'il avait été transporté dans un camp de représailles. J'avais oublié de vous dire que les officiers juifs, ils avaient été mis dans une baraque à part et puis ensuite dans un camp spécial, le camp de représailles qui s'appelait Lubeck. Il y avait tous les officiers juifs là, mêlés à des officiers nobles, mêlés à d'autres officiers qui étaient

un peu spéciaux, considérés à part. Il y avait le fils de Léon Blum⁹⁸, il y avait le neveu de Churchill, il y avait le fils de Staline. Il y avait les fils Rothschild. Voilà.

Interviewer Comment ils ont... Pardon, Madame Lorch, comment ils ont, dans l'Oflag où votre père était prisonnier, comment ils ont su, parmi ces officiers, qui était juif et qui l'était pas ?

Francine Ils ont été mis dans le... bon, alors attendez. On repart en arrière. Mon père a donc été fait prisonnier. De Laval, il a été envoyé en Allemagne. Là, il a été envoyé dans un grand camp qui était à Nuremberg. Et à Nuremberg venaient des camps des prisonniers de partout. Là, on a fait des sélections et, de là, on l'a envoyé en Autriche au camp de Edelbach qui était l'oflag XVII A⁹⁹. Et c'est là, dans l'oflag 17A

⁹⁸ Robert Blum (1902-1975) Fils unique de Léon Blum avec sa première épouse Lise Bloch.



Léon Blum accompagné de son sa troisième épouse, Jeanne (née Levylier) et de son fils Robert (à dr. Avec la sacoche) à leur arrivée à l'aéroport de Washington DC, Etats-Unis. 1946 ? (Photo by KEYSTONE-FRANCE/Gamma-Rapho via Getty Images) Source : [Getty Images](#)

⁹⁹ Dans *Une famille dans la guerre*, Robert Christophe précise son adresse « Oflag XIII A, Unterlager B. Deutschland. » Il raconte aussi que « [ses] hôtes inondaient le camp d'exemplaires gratuits du *Trait d'Union*. Imprimé à Berlin, ce bi-hebdomadaire, rédigé en français, n'était autre qu'un pamphlet venimeux ou d'une désarmante naïveté. Depuis [son] arrivée, [il] parcourai[t] ce torchon. Dans le numéro du 26 septembre [1940] (...) [il] avai[t] lu un éditorial portant pour titre : *L'infiltration juive en France*. C'était un appel à l'expulsion, sinon au massacre des

que les ordres sont arrivés de mettre les officiers juifs dans une baraque spéciale.¹⁰⁰ Donc, ils ont été mis dans une baraque spéciale. Ça allait. Et mon père n'avait pas été désigné, s'appelant Robert Christophe... Bon, il n'avait pas été mis. Il est allé se dénoncer. Il est allé se mettre dans la baraque spéciale. Il a dit « Il n'y a aucune raison ! » Des copains lui ont dit « Mais tu as peut-être tort. Tu aurais peut-être... s'il nous arrive quelque chose... » Il a dit « Non, je ne peux pas ! Je ne peux pas laisser les autres. » Là, il y a eu des scènes extraordinaires parce que, parmi tous ces officiers, il y en avait qui étaient des collaborateurs, bien entendu, qui ont été des salauds. Et puis, il y en avait, des bons catholiques, qui sont venus immédiatement dans la baraque des Juifs. Les Allemands sont arrivés en disant : « Pas d'officiers non-juifs ici ! Voulez-vous sortir ! » Et je m'en souviens encore, entre autres, entre autres mais il y en avait beaucoup qui ont fait ça, entre autres, le Général Badoy, enfin qui n'était pas général à l'époque, qui est devenu le Général Badoy qui est maintenant un très vieux monsieur, qui était Intendant Général de France, qui à l'époque était le Lieutenant Badoy, qui s'est retourné vers l'Allemand et qui a dit : « Monsieur, il n'y a pas ici d'officiers juifs ou d'officiers pas juifs. Il n'y a que des officiers de l'Armée Française ! »

Interviewer C'est votre père qui vous a raconté cela ?

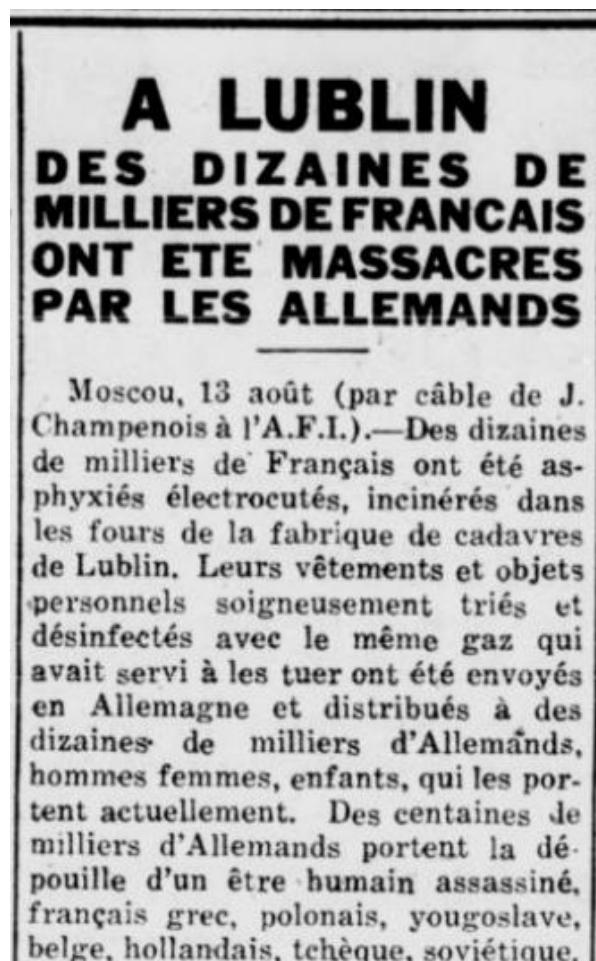
Francine Oui. Nous avons toujours continué à voir Badoy. Toute notre vie, nous l'avons vu.

Interviewer Si vous voulez bien, on va revenir maintenant aux tous derniers jours de janvier 1945 à Bergen-Belsen ?

israélites de nationalité française. Une caricature illustrait l'article, avec cette légende : *Paysan ! Les Juifs ne seront jamais derrière la charrue, mais à la Bourse du Commerce, pour spéculer sur le fruit de ton travail.* » (p.38)

¹⁰⁰ L'oflag 17A était l'un des camps de prisonniers de guerre réservés aux troupes françaises, mais surtout aux officiers militaires. Consulter [Entre université et résistance : les officiers français prisonniers au camp XVII A à Edelbach](#)

Francine Donc, mon père a été envoyé dans le camp de représailles de Lubeck et là, à Lubeck, il sait que nous sommes à Bergen-Belsen. Il sait que les Alliés ont débarqué, que les Alliés envahissent pour libérer la France, que les Alliés envahissent petit à petit et lui, il sait que les premiers camps ont été libérés.¹⁰¹ Ça, il l'a appris. Et il sait, entre autres, il connaît l'existence d'Auschwitz. Et il connaît l'existence des camps de concentration. Il sait ce qu'il s'y passe. Il l'a appris dans son camp.



France du 15 août 1944 (journal publié de Londres)

Source : [Retronews](#)

¹⁰¹ Lublin-Majdanek, camp de concentration en Pologne, est le premier camp à être libéré par les Alliés le 24 juillet 1944. Devant l'avancée de l'Armée rouge, les Allemands ont évacué de force une grande partie des internés vers d'autres camps. En janvier 1945, l'Armée rouge a libéré Auschwitz, le plus grand des camps d'extermination. Dans les mois qui suivent, les Américains et les Britanniques libèrent les camps de Buchenwald, Dora-Mittelbau, Dachau, Bergen-Belsen et Neuengamme. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et <https://encyclopedia.ushmm.org/>

Malgré tout, il nous envoie des colis puisque la Convention de Genève lui permet. Ces colis, ils nous arrivent à moitié vidés mais on les reçoit quand même. C'est tout à fait extraordinaire. Et le peu qui nous reste dedans nous sert de troc. Et, donc, je vous le disais, nous avons su le débarquement et, à la façon dont le camp se remplit, nous comprenons que d'autres camps d'Allemagne se vident. Et entre autres, un matin, nous voyons de l'autre côté du barbelé, des quantités de femmes qui sont tondues, qui sont maigres comme des squelettes et qui sont en costumes rayés. Et nous commençons à leur parler à ces femmes, et nous nous apercevons que ce sont des Françaises. Et nous nous apercevons que ces Françaises, il y en a une partie que nous avons connue à Drancy. Ma mère reconnaît des femmes qu'elle a embarquées dans les escaliers de départ. Et nous leur posons des questions à travers le grillage et c'est comme ça que nous apprenons, c'est là, là, que nous apprenons qu'il y a des camps pires que le nôtre. Il y a des... C'est à ce moment-là que nous apprenons qu'il y a des chambres à gaz et des fours crématoires. Enfin des fours crématoires, non, puisque nous en avons à Bergen-Belsen mais des chambres à gaz. C'est là que nous apprenons que les gens sont systématiquement tués, par ces femmes qui sont les rescapées d'Auschwitz, les rescapées de la marche à la mort qu'on a envoyées à Bergen-Belsen.

Marcelle *Un jour de fin janvier 1945, une de nos amies rentra en courant dans la baraque et jeta :*
« Venez voir dans le camp voisin, de l'autre côté de la grille ! Des tas de femmes arrivent ! J'en ai reconnu plusieurs : elles étaient avec nous à Drancy ! »

Se retournant, l'informatrice disparut derrière la poste. Nous fûmes quelques-unes à la suivre. Parvenues au barbelé ceinturant le bloc, nous n'osâmes l'approcher de trop près. Des gardiens pouvaient surgir, avec leurs matraques. Quelques mètres et deux clôtures nous séparaient des nouvelles venues. Beaucoup de crânes rasés, parmi elles. On reconnaissait leur sexe aux robes uniformes, d'un blanc sale, hachurées de bleu dans le sens de la hauteur. Des soques de bois chaussaient leurs pieds nus.

Les clamours de surprise, le salut des unes aux autres emplissaient l'air. Il fallut crier pour se faire entendre. Et entendre quoi ? L'exposé d'une révélation qui nous bouleversa.

A notre énervement, les « rayées » opposaient un flegme imprévu. Chaque fois que, reconnaissant l'une à sa voix plus qu'à son physique, nous lui demandions des nouvelles de son mari ou de ses parents, elle répondait d'un ton monocorde : « gazé », ou « brûlé ». Non sans mal, j'identifiai une Viennoise qui, à Drancy, ressemblait à une déesse. Et qu'en restait-il ? Une espèce de momie. Je lui jette : « Votre mère ? - Brûlée », me répond-elle. « Et votre tante ? - Brûlée. »

Debout à mon côté, Francine reconnaît Fania¹⁰², une artiste qui, à Drancy, faisait danser les enfants. A quoi cette malheureuse devait-elle la vie ? A Auschwitz ou à Birkenau, je ne sais plus, elle jouait dans l'orchestre. Mais oui ! Les bagnardes partaient pour les chantiers au son de marches triomphales. Moins fatiguées, les musiciennes pouvaient survivre. Mais les cheveux bruns de Fania étaient devenus gris.

La barbarie des camps de l'Est déroulait ses drames dans nos oreilles. Nous n'imaginions pas qu'il existât des prisons plus inhumaines que Bergen-Belsen. Les chambres à gaz n'étaient point une invention de la propagande anti-nazie. (p.287)



Fania Perla

Source : [Open Library](#)

¹⁰² Fania Perla (née Goldstein et connue plus tard sous le nom de Fania Fénelon) est née en 1908 et décède en 1983. Déportée à Auschwitz le 20 janvier 1944 par le convoi 66, elle fait partie de l'Orchestre de femmes du camp sous la direction d'Alma Rosé. Elle raconte son expérience dans son livre *Sursis pour l'orchestre* publié en 1976 et adapté à l'écran en 1980.

Dans *Une petite fille privilégiée*, Francine mentionne également Fania qui occupe les enfants du camp : « Pour nous occuper, entre les appels et les soupes, la radieuse Fania Perla, coiffée d'une grosse tresse brune en couronne, nous groupe et nous enchanter. Elle sait tout faire. Aidée par les sœurs Haïm, 18, 15 et 10 ans environ, toutes trois danseuses et actrices au théâtre du Petit Monde, elle monte un spectacle. » (p.52)

Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et [Washington Post](#)

Interviewer Donc nous sommes... ça, c'est quel mois s'il vous plaît ?

Francine Ça, c'est janvier 45 ou peut-être un peu avant, je ne sais plus quand se passe la marche à la mort.¹⁰³ Auschwitz est libéré en janvier 45, peut-être un peu avant, je ne sais plus mais c'est en plein hiver. Et je me souviens que ces femmes meurent de froid. Entre autres, je me souviens qu'elles n'ont pas de culotte sous leur robe et c'est nous qui nous cotisons. Il nous reste quelques culottes. On leur jette ces culottes par-dessus le barbelé. On leur jette ce qu'on a, ce qui nous reste. On s'aperçoit qu'il y a encore plus misérables que nous. Et alors, nous allons hériter de ces femmes et nous allons hériter également de leurs chefs de camp. Et le fameux Kramer, le fameux chef de camp d'Auschwitz, va venir diriger Bergen-Belsen¹⁰⁴. C'est lui que nous aurons comme chef de camp.



Josef Kramer

Source : [USHMM](https://ushmm.org)

¹⁰³ Lors de l'avancée soviétique sur les territoires occupés par les Allemands à l'est, les SS ont commencé à évacuer de force les prisonniers des camps de concentration afin de cacher les preuves de leurs atrocités. Ces "marches de la mort" se faisaient en train mais aussi à pied, les Allemands assassinant tout prisonnier qui ne pouvait pas suivre. Source : <https://encyclopedia.ushmm.org/content/en/article/death-marches>

¹⁰⁴ Josef Kramer (1906-1945), surnommé « le bourreau de Belsen » et « la bête de Belsen », était précédemment le commandant de Birkenau. Il était connu pour sa cruauté envers les prisonniers, notamment pour les avoir torturés et avoir lâché des chiens sur eux. En 1945, il a été capturé par les forces britanniques, jugé pour ses crimes et pendu. Voir son arrestation aux [actualités](#) de 1945.

Marcelle *Je me revois dans mon lit, cherchant le sommeil pour oublier, mais écoeurée par l'odeur du crématorium qui pénétrait sous les joints des fenêtres. Je revois aussi les corvées de soupe. Très vite, les hommes cessèrent de les remplir pour nous. Des équipes féminines en furent chargées. Chef de baraque, je dus payer d'exemple et me joindre à elles. Nos bouthéons étaient de deux sortes : 25 et 40 litres. Avec seulement deux poignées. Impossible, en conséquence, de les porter à plus de deux femmes. Pour des organismes amaigris, un travail épuisant. Nous sentions craquer nos dos. Surtout quand on gravissait les bosses du terrain. Si l'on renversait le précieux chargement, c'était autant de louches qu'on perdait. Aussi quel tintamarre dans la baraque ! Avec ces louches, il fallait remuer le fond des bouthéons, pour que chaque femme et chaque enfant ait un peu de légumes ou quelques rares bouts de viande. Lors d'un de ces voyages quotidiens aux cuisines, j'aperçus un motocycliste au visage rond, à la corpulence montrant qu'il ne souffrait pas de la faim. Il portait l'uniforme d'un gradé de la SS. Quelqu'un me dit : « C'est Kramer, le commandant du camp. » (p.272)*

[The Belsen Trial: War Crimes of the SS \(1945\) | British Pathé](#)



Interviewer Vous vous en souvenez ?

Francine Oui, parce que le régime change et puis je l'ai vu.

Interviewer Vous pouvez nous raconter ?

Francine Oui, alors le régime va changer. C'est certain. Même pour nous. Même pour nous, les privilégiées.

Marcelle « Tenir », j'ai déjà cité ce mot. Il hantait la plupart d'entre nous. « Tenir », jusqu'à la délivrance. Mais comment « tenir » quand la dysenterie vous fait, à chaque instant, courir aux latrines ? Elles finirent par déborder. Les caractères s'aigrirent. On nous prévint que des kapos viendraient faire la police dans notre bloc. Ils arrivèrent sous la direction d'un chef, nommé Hanke. Gros de corps et court sur pattes, ce « droit commun » purgeait une peine pour assassinat ou vol. Avec cet Allemand vinrent deux kapos français, condamnés pour marché noir et tirés d'une prison française. Nous les connaissions déjà pour les avoir vus frapper les internés d'un bloc voisin du nôtre. Avec nous, ils furent moins durs.

Sur l'Appelplatz, on voyait des Albanais des deux sexes, venus d'autres blocs. Les hommes, coiffés de fourrures et barrés de grosses moustaches, ressemblaient aux personnages du Roi des Montagnes, le fameux roman d'Edmond About. Le kapo Kasimir frappait avec une telle rage qu'on prétendait, à tort ou à raison, qu'il tuait ses victimes. Notre misère n'empêchait pas les enfants de fabriquer des jouets. Ils utilisaient des cocons apportés par celles de nos compagnes qui en dévidaient dans les ateliers. Modelant ces larves du ver à soie, ils les transperçaient avec des bouts de bois, et produisaient de petits animaux ou des personnages. Les singuliers joujoux empestaient. (p.275)

Francine On aura de moins en moins à manger, on sera de plus en plus entassées parce que, comme le camp se remplit, Bergen-Belsen va devenir vraiment le dépotoir de l'Europe. Ça va devenir l'égout. Vraiment pour moi, c'est l'égout. L'égout numéro 1 du monde, de l'Europe du moins, puisqu'on va y mettre tout ce qui reste et qu'on pourrit à Bergen-Belsen. C'est un camp où on pourrit. Il n'y a pas de chambres à gaz mais on pourrit. Tout le monde pourrit à Bergen-Belsen. Pour moi, petite fille, c'est un souvenir de boue. De boue, d'ordures, avec des gens, des morts-vivants qui meurent là-dedans. C'est ça,

pour moi, Bergen-Belsen. C'est une pourriture ! Rien d'autre qu'une pourriture ! Et puis, au-dessus de cela, des gens qui hurlent, des gens armés qui hurlent. C'est ça Bergen-Belsen pour moi. Rien d'autre. On aura de plus en plus faim. On aura de plus en plus de poux. Il y a le typhus qui gagne. Ah ! j'ai oublié de dire qu'on nous a soi-disant vaccinées contre le typhus. C'était une vaccination horrible. C'était une piqûre dans le sein qui est horrible, qui fait affreusement mal. C'était 3 doses en 1. Il paraît qu'ils ont rajouté de l'alcool, je ne sais pas mais je sais qu'on se tord en hurlant quand on a ce vaccin. Et ça nous a pas empêchées d'attraper le typhus. Ça n'a rien empêché du tout.

Interviewer Est-ce que votre mère était là aussi ?

Francine Oui. Maman est de plus en plus abominable. Elle est couverte de bobos. Elle a déjà eu des bobos dans les camps de France mais là, ils sont horribles. Elle est couverte de bobos et on voit son os quelquefois. Mon dieu ! Dire qu'elle a été une jolie femme !

Interviewer Mais, Madame Lorch, dans le livre de vos parents, votre mère également raconte cette scène en disant qu'elle a eu si mal qu'elle vous a proposé...

Francine De l'aide.

Interviewer Vous vous souvenez...

Francine J'ai pas voulu. J'ai pas voulu, oui. J'avais ma fierté. J'ai dit : « Non, non, j'irai toute seule ! » C'était horrible. Ce qui devient de plus en plus horrible ce sont les appels. Les appels, c'est un moment abominable dans tous les camps. Ça existe dans tous les camps. Ça existait déjà en France. C'est

affreux. On nous compte. On nous compte, on nous recompte. Ça fait partie... ça fait partie de cette politique d'abêtissement, d'abaissement. Il faut faire de nous des bêtes. Alors, tout ce qui peut nous rendre encore plus malheureux, encore plus tristes, encore plus bêtes, on nous le fait faire. L'appel, ça dure des heures, des heures, des heures, quel que soit le temps. Ils seront de plus en plus longs. Les appels l'été, c'était quelque chose d'épouvantable parce que, l'Allemagne, c'est un pays, ce qu'on appelle continental, c'est-à-dire qu'il fait très, très chaud l'été. Et ces appels sous le soleil brûlant, on étouffait et il y avait ce qu'on appelle des mouches allemandes. J'avais jamais vu ces mouches-là autre part, ces espèces de bêtes noires qui se collaient. Et les appels avec le froid, ça va être de plus en plus épouvantable parce qu'évidemment on n'a pas assez de vêtements contre le froid, on n'est pas nourries. Et un appel ça dure des heures. On nous compte, on nous recompte comme si il y en avait qui s'évadaient. Mais ils se trompent toujours, ils doivent le faire après : on oublie, on oublie un malade dans la baraque. Et quand il y en a qui tombent, on n'a pas le droit de les ramasser. Je me souviens qu'un jour, maman est tombée devant moi dans la neige et j'ai pas eu le droit de la ramasser. J'ai pas eu le droit d'y toucher, j'ai pas eu le droit de me pencher pour l'effleurer. Et j'étais là, au garde-à-vous, et je voyais maman couchée et en moi, je me disais : « Est-ce qu'elle se relèvera ? » Elle s'est relevée. Quand on rentrait de ces appels, on avait tellement froid, c'était horrible ! On avait l'impression que les doigts et les orteils allaient se détacher. On se tapait dessus pour essayer de les réchauffer. Je me souviens - j'étais souple à l'époque - je me souviens que je mettais mon gros orteil dans la bouche pour essayer de le réchauffer, tellement c'était froid, tellement c'était froid. Ce froid, quelle horreur ! On n'arrivait plus à se réchauffer.

Interviewer Madame Lorch, en janvier 1945, quand vous voyez les déportés arriver d'Auschwitz, en même temps que la découverte qu'il existe des chambres à gaz, vous apprenez aussi que les Alliés sont en train de libérer les camps ?

Francine Oui.

Interviewer Donc...

Francine Alors l'espoir nous gagne, bien entendu. Là, à ce moment-là, l'espoir et le désespoir nous gagnent. L'espoir parce qu'on pense que c'est peut-être la fin de nos misères. Et le désespoir aussi parce que, là, on est arrivés à un tel point qu'on pense qu'on survivra pas. On n'en peut plus, pour certaines d'entre nous. On a déjà eu des morts.

Interviewer Et quelle est votre dernière heure à Bergen-Belsen ? Comment ça se passe ?

Francine *Mes dernières heures.* Bien, il faut dire qu'on assiste déjà aux bombardements. On a des bombardements à Bergen-Belsen. Il y a des troupes tout autour de Bergen-Belsen.

Interviewer Des troupes de...

Francine Des troupes allemandes. C'est un endroit de manœuvres Bergen-Belsen. Les troupes manoeuvrent dans les forêts qui entourent Bergen-Belsen. On les voit des fois défiler en chantant. Ça fait peur d'ailleurs. Ils chantent très bien ces gens-là. Et ça fait très peur de les voir défiler là dans la Forêt Noire. Et puis, on entend le bruit des canons et on entend les avions de plus en plus. Les avions alliés viennent bombarder la région. Et ils mettent des... ils ont l'intelligence de mettre des fusées aux quatre coins du camp pour ne pas le bombarder. Malgré tout, il y a eu des bombes qui tombaient. Il y a des cratères dans le camp. Il y a des bombes qui tombent. Une sur la cuisine, ce qui va compliquer les choses. Et une, je crois, sur le four crématoire. Et d'ailleurs, le four crématoire n'arrive plus à fournir tellement il

y a de morts et on est obligés de faire des grands charniers, de creuser et de mettre les corps dans les charniers et on met de la chaux pour...

Interviewer Vous avez vu ça, Madame Lorch ?

Francine Oui. Et alors, la charrette aux morts passe tous les jours, pour ramasser les morts. Il y en a de plus en plus. La charrette passe là. Il y a la Lager Strasse c'est-à-dire la route centrale, au milieu du camp, et la charrette passe là tous les jours. Elle est tirée par des déportées bien entendu. Elles ramassent... elles s'arrêtent... devant chaque enclos, elles ramassent ces corps. Et on porte ces corps, tout nous parce qu'il faut toujours récupérer les vêtements. On les porte, on les jette sur la charrette et j'ai vu, j'ai vu quelqu'un qui tirait la charrette qui est tombé, qui n'était pas complètement mort et qu'on a jeté sur la charrette. Et, j'ai peur pendant les bombardements. J'ai horriblement peur. La baraque tremble. Je me serre contre maman. A cette époque-là, on n'a plus deux paillasses. On n'en a plus qu'une seule pour deux parce que le camp s'est tellement rempli qu'on a ce petit machin où on est imbriquées l'une dans l'autre pour dormir. On y dort mal d'ailleurs. C'est fini l'époque où on s'endormait le soir, je vous l'ai pas dit, c'est vrai... je voulais vous le dire : en se donnant des recettes. Comme on avait faim, on se donnait des recettes le soir. Il y avait parmi nous une déportée qui s'appelait Mérika Bourgas¹⁰⁵. C'était une grande femme rousse. Elle avait eu une vie assez excentrique avant la guerre. Elle avait fréquenté les grands restaurants, ce qui était le cas d'aucune de nous. Et alors, elle nous disait avant de dormir le soir : « Ce soir, je vous emmène chez Maxim's. Ce soir... »

Interviewer Pardon, Madame Lorch, nous devons passer sur une autre bobine.

¹⁰⁵ Anna Bourgas Roselli est née le 22/03/1904 à Paris dans le 8ème. Elle a épousé Jean Bourgas et habite au 71 avenue Marceau à dans le 16ème. Elle est déportée par le convoi 80D parti du camp de Drancy le 23/07/1944. Elle est libérée à Tröbitz le 22/04/1945 par l'armée soviétique et rapatriée le 18/05/1945 par avion à Paris. Source : [Mémorial de la Shoah](#)

CASSETTE 6

Interviewer Madame Lorch, pardonnez-moi donc de ne pas pouvoir vous laisser continuer l'histoire des recettes échangées entre affamés, mais je voudrais que vous parliez maintenant de...

Francine La fin de Bergen-Belsen

Interviewer Comment vous quittez le camp de Bergen-Belsen ?

Marcelle Depuis maintes semaines, de si nombreux rapatriés des camps de l'Est encombraient le nôtre que des regroupements de baraqués furent obligatoires. La mienne se trouva trop petite pour le nombre de ses habitantes. Alors on vit cette chose pénible : plusieurs femmes de P.G. furent obligées d'aller coucher dans des baraqués d'hommes.

Quand avril arriva, le commando des morts, débordé de travail, ne parvint plus à ramasser tous les cadavres : ils s'entassèrent dans les Waschroun. Nos libérateurs approchaient, nous dit-on. Soudain, il n'y eut plus d'appels ; ni de gardiens à l'intérieur des blocs.

Le 7 avril, vers neuf heures du soir, les gardiens reparurent. Pour annoncer que les femmes des prisonniers de guerre et leurs enfants devaient aller aux douches. (...)

Nous sommeillâmes crispées pendant la nuit suivante.

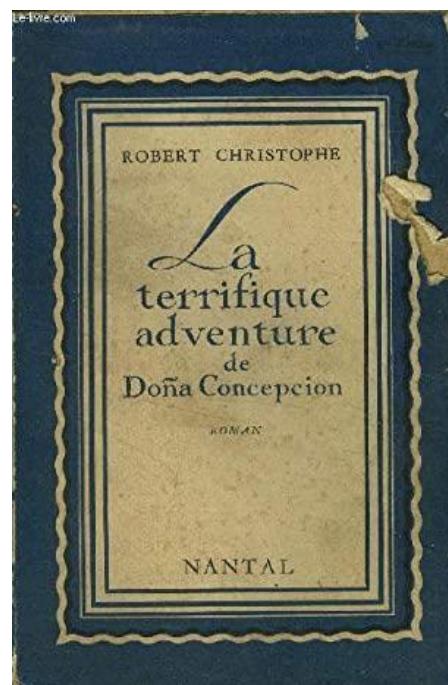
Au jour, les SS reparurent, augmentant notre fièvre par leurs aboiements. Vers midi, des camions vinrent, en grande file, stationner sur la route centrale. Tant de véhicules pour moins de trois cents personnes ? cela nous surprit. Mais un Allemand cria : « Les Albanais, les Grecs, les Hollandais, hommes et femmes, et aussi les Françaises avec leurs enfants, vous monterez dans les camions ! Vu le manque de places, les plus valides suivront à pied jusqu'à la gare ! » Cela faisait entre mille et quinze cents personnes. (p.327)

Francine : Oui. Alors on entend le canon mais nous ne le savons pas, c'est le canon anglais. C'est le canon de... Enfin, on se doute que c'est le canon de la délivrance. Mais on l'entend sans savoir si c'est vraiment lui qui va nous délivrer. Le camp devient de plus en plus horrible. Je vous dis, il y a le typhus.

Tout le monde est malade. C'est abominable. Et, il y a une chose qui nous console c'est que nous savons qu'il y a des kapos qui l'ont attrapé. Et nous savons qu'il y a des Allemands qui l'ont attrapé. Et là nous apprenons que l'on va nous emmener. Alors c'est, à la fois, un espoir et un désespoir parce que... un espoir parce que, on se dit, si on sort de ce cloaque, de cet égout, on va peut-être s'en tirer mais, d'un autre côté, s'il est libéré, nous on va nous emmener plus loin. On sera pas libérées. On n'a pas le choix. On nous fait partir. Et on nous dit « Sans bagages ! » Donc le peu de petites affaires que nous avons précieusement gardées, il faut s'en séparer. Nous avons gardé... maman a gardé le couteau qui lui a servi à couper le pain pendant tant d'années quand elle a été chef de baraque.



Le « petit couteau fétiche » de Marcelle Christophe (Christophe9)
Source : [Mémorial de la Shoah/Coll.Christophe](#)



Source : [AbeBooks](#)

Et 2-3 petits souvenirs, entre autres, la couverture des livres que mon père avait publiés avant la guerre.

Livres qui ont servi à mère à nous nous occuper, les enfants, car il faut le dire qu'elle nous lisait, relisait ces livres simplement pour que nous entendions *notre* langue, que nous soyons capables, si nous étions un jour

libérés, de parler convenablement notre langue. Donc, nous partons. Nous partons, une partie en camion, une partie à pied.

Interviewer Vous, vous partez comment, votre mère et vous ?

Francine En camion. Il y a des gens qui essayent de s'échapper de Bergen-Belsen et de monter sur notre camion. On les fusille tout de suite, là devant nous. Je me souviens... je me souviens que... ils sont tombés là devant nous. Boum ! Nous sommes arrivés à la gare de Bergen et là, il y avait un énorme tas de rutabagas et un énorme tas de betteraves fourragères. Nous nous sommes battues pour ramasser ça et prendre ça. Nous sommes montées dans les wagons, en nous précipitant dans ces wagons, pour essayer de trouver une place assise, quelque chose. Il y avait nous, les femmes et enfants de prisonniers, il y avait les diamantaires, ce qu'il en restait des familles hollandaises, il y avait quelques Juifs grecs de Salonique qui avaient aussi été considérés comme privilégiés. Et nous sommes montés dans ces trains, qui étaient des trains répugnantes, ils étaient couverts de poux. Nous avons su plus tard qu'ils avaient servi à transporter des typhiques. Et nous sommes montés là-dedans... pfff... il y avait les fous parce que le typhus rend fou. On se battait. C'était horrible ! On se battait dans ce train. On se battait pour trouver un petit coin où s'asseoir. Comment vous dire ? On était devenus fous. On avait tellement faim. On n'en pouvait plus.

Marcelle Excédé, chacun se querellait avec ses voisins. Une nuit, Francine dormait à sa place habituelle, près d'une femme qui, sur ses genoux, tenait son bébé arriéré, au surplus à moitié mort. La maman elle-même était fiévreuse. Inconsciente, elle frappa ma fille pour la bousculer hors de la banquette. Je lui rendis la politesse, et Francine put reprendre sa place. Ma pauvre enfant ne pleurait plus. Elle ne geignait même pas, comme au début de nos malheurs : « Maman, j'ai faim ! » Elle comprenait que, dans un avenir proche, elle connaîtrait la mort ou la délivrance.
(p.331)

Francine Et le train est parti¹⁰⁶. Et le train a roulé pendant 3 semaines.¹⁰⁷ On essayait – nous l'avons su beaucoup plus tard- de gagner Theresienstadt en Tchécoslovaquie.¹⁰⁸ Mais le train n'a jamais réussi parce que, partout où on passait, les troupes alliées arrivaient. Alors il tournait en rond.



¹⁰⁶ Trois trains ont quitté le camp entre le 6 et le 11 avril 1945, chacun contenant environ 2 500 prisonniers. Leur destination était le camp de concentration de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie occupée par les Allemands. Finalement, un seul train y est parvenu. Des dizaines de ses passagers ont été tués dans un bombardement aérien des forces alliées. Un deuxième train, connu plus tard sous le nom de « train fantôme », a fait des allers-retours pendant deux semaines entre les lignes de combat, a été pris dans des tirs croisés russe-allemands et s'est finalement arrêté près de la ville de Tröbitz, en Allemagne orientale, où les prisonniers ont été libérés par l'Armée rouge.

¹⁰⁷ Francine et Marcelle étaient à bord du « train fantôme »

¹⁰⁸ Theresienstadt / Terezin était à la fois un ghetto, un camp de détention, un camp de transit et un camp de travail destiné principalement aux Juifs d'Europe centrale. C'était également un important [outil de propagande](#) pour les nazis afin de dissimuler l'extermination programmée des déportés. Source : [USHMM](#)

Et ce train est devenu une espèce de cauchemar ambulant. Nous avions de plus en plus de malades par le typhus et quand quelqu'un mourait, nous jetions le cadavre par la fenêtre. On aurait pu nous suivre en suivant nos cadavres le long de la voie. Les premiers jours, nos gardiens nous ont donné un petit peu de pain. On avait les rutabagas que nous avions fauchés à la gare de Bergen. Puis les derniers jours, on n'avait rien. Alors lorsque le train s'arrêtait, on allait ramasser les orties qu'on trouvait. On faisait du feu sous les wagons avec ces orties. Et les Allemands passaient et donnaient des coups de pieds dans le feu parce qu'ils disaient que nous risquions de mettre le feu au wagon. Et, nous avions la dysenterie. Là, je suis obligée d'être... de donner un détail trivial mais il faut le donner pour montrer comment nous vivions. Le train roulait des heures et des heures et nous avions la dysenterie. Cela voulait dire que nous nous vidions sur le plancher du train. Et donc, nous vivions dans nos excréments. Voilà, nous avons vécu 3 semaines là-dedans. Quand le train s'arrêtait, s'il y avait un ruisseau, nous allions au ruisseau essayer de se laver. Nous enlevions nos vêtements, nous essayions de claquer nos poux clac-clac-clac. C'est devenu vraiment une espèce d'horreur, ce train. On a été bombardés parce que les Alliés ont cru que c'était un transport de troupes allemandes. Nous avons eu des blessés, je crois même des morts. Tout ce qui nous restait de blanc, nous l'avons accroché sur le train pour que, de là-haut, ils pensent que c'était pas des combattants. Et puis, les derniers jours, les gardiens sont partis. Du moins, les officiers. Il restait plus que quelques hommes de troupes qui ont fini par partir... enfin, il restait presque plus rien. Plus de gardiens. Et dans les derniers jours, une fois que le train s'est arrêté, les femmes encore valides ont essayé d'aller chercher quelque chose dans les champs, ou peut-être dans une ferme. Et ma mère est partie aussi pour essayer de trouver peut-être quelques pommes de terre, quelque chose, et quand les femmes sont revenues, maman n'était plus là. Les femmes sont montées dans le train. Le train s'est remis en marche et il n'y avait plus maman.



13 avril 1945 - Prisonniers d'un des trois trains partis de Bergen-Belsen¹⁰⁹

Source : [Haaretz](#)

Interviewer Et vous aviez 12 ans ?

Francine Et j'avais... pas encore 12 ans. Enfin je les ai eus après, une fois libérée. J'avais 11 ans et demi et ça, c'est le moment le plus abominable de ma vie ! De ma vie ! Ce sont ces quelques heures que j'ai passées dans le train qui roulait sans maman. Parce qu'un enfant peut tout supporter s'il a sa mère. Je me souviens qu'à Bergen-Belsen, je ne suis pas partie assez vite d'une baraque lors d'un déménagement de baraque. La matraque est tombée, elle est tombée dans mon dos. Je n'ai pas couru assez vite. Mais ça ne fait rien ! La matraque, je l'ai supportée parce que maman était là. Mais là, là il n'y avait plus maman. Et ça, c'est insupportable. Un enfant ne peut plus rien supporter s'il n'a pas sa mère. Et le train a roulé, roulé,

¹⁰⁹ Ce train est le premier à être parti de Bergen-Belsen, en direction de Theresienstadt, le 7 avril 1945. Par chance, les prisonniers sont libérés par des soldats américains six jours plus tard. Source : [Haaretz](#)

roulé. Et je me souviens que je les regardais tous et je leur disais : « Vous pouvez tous mourir ! Ça m'est complètement égal maintenant ! Vous pouvez tous mourir mais pas maman ! » Et 50 ans plus tard, quand je pense à ce moment-là, j'ai mal. J'ai vraiment mal. Et puis, à l'arrêt d'après, maman est remontée. Maman est remontée parce qu'elle avait effectivement failli crever dans un champ. Et qu'une camarade avait réussi à la tirer. Mais qu'elle n'avait pas eu la force de monter jusqu'à *notre* wagon. Qu'elle était montée dans le wagon de queue. Les wagons ne correspondaient pas puisqu'il y avait n'importe quoi comme wagons. Il y avait des 3^{ème} classe, il y avait des 4^{ème} classe allemande, il y avait des wagons à bestiaux, il y avait même des wagons-plateau, sans toit, qui avaient circulé comme ça. Avec les femmes crevant de froid là-dessus. Voilà, j'ai retrouvé maman en piteux état. Bien, et puis, on avait beaucoup entendu le canon. Beaucoup, beaucoup entendu les avions. Et puis, une nuit, le train s'est arrêté. On n'a rien entendu. On a dormi. Et le matin, quand on a ouvert les yeux, il y avait là des Cosaques, des Cosaques. Les Russes car les Russes... les Soviétiques qui nous ont libérés – un pays ne change pas tellement – étaient habillés comme des Cosaques. Avec les chemises russes. Ils étaient à cheval avec le bonnet d'astrakan. Et on a vu passer nos gardiens les mains en l'air. Ceux qui restaient.

Marcelle *L'officier SS avait disparu, les soldats devenaient rares. Le canon cessa de tonner au soir du 22 avril, et le convoi s'endormit, à l'arrêt. Vers cinq heures du matin, je fus réveillée par un bruit de chevaux. Des yeux curieux, mais fatigués, risquèrent un regard au-dehors. Et que vîmes-nous ? Des soldats inconnus, des fourragères poussiéreuses. « Les Russes ! » la rumeur parcourut tout le train. Après, il retomba dans le silence. Les grandes joies peuvent être aussi muettes que les grandes peines. Et puis, savait-on quel sort nos libérateurs nous réservaient ? Ne pouvaient-ils pas nous confondre avec des Berlinois fuyant les batailles ? De plus, l'antisémitisme des Russes de jadis tracassait ceux des voyageurs qui en avaient souffert. Un conseil vola de wagon en wagon : « Arrachez vos étoiles jaunes ! » Ceux qui avaient des ciseaux, des couteaux, les prêtèrent aux autres ; et toutes ces rouelles furent décousues. (p.331)*

Francine Alors, on n'était pas en très bel état. On était près d'un village. Les Russes nous ont dit « Le village est vide. Entrez ! » On est entrées dans ce village. Il s'appelait Tröbitz. Il était à 80 kms au sud de Berlin.

Interviewer Vous pouvez l'épeler ?

Francine T-R-O-“-B-I-T-Z. Nous sommes entrées dans les maisons. Nous nous sommes lavées. On n'imagine pas ce que c'est que de se laver quand on ne s'est pas lavé pendant si longtemps. On a brûlé tous les vêtements. Il y avait plein de poux. On s'est lavé, lavé, lavé, lavé. Puis on a mangé. Ils avaient des provisions dans leur cave. Ils avaient des bocaux avec des légumes. Ils avaient des poulaillers. Ma mère, si douce, je me souviens, elle épouillait un lapin comme ça... elle l'a... on a mangé tout ce qu'il y avait. Ce qui était fou d'ailleurs. Parce qu'on aurait pu en mourir. Il y en a qui sont morts d'avoir trop mangé le premier jour malheureusement. Et puis, voilà.

Marcelle Vers deux heures, [Dora] revint du village. Elle annonça que Nana nous attendait dans une maison choisie par elle. Notre petit groupe se mit en route, guidé par Dora. La commune se nommait Tröbitz. Tout le train l'enveloppait en traînant la jambe.

Nous parvinmes dans une maison abandonnée. Toujours dynamique, la souriante Nana venait d'y mettre le couvert. Une nappe blanche, de vrais verres, des assiettes en faïence ou en porcelaine. Nous en pleurions d'émotion. Cessant d'être du bétail, nous allions donc redevenir des êtres humains ?...

Otant nos guenilles, nous fîmes toilette sur l'évier de la cuisine. Nous dévalisâmes les armoires pour nous vêtir avec les robes de l'Allemande enfuie, de ses enfants et même avec les chemises du mari, parce que nous étions trop nombreuses : Nana, Madelon et son fils, Rose-Marie et le sien, Madeleine, Francine et moi, enfin Dora et sa cousine Berthe. Sept femmes et trois enfants.

Nous étions le 23 avril. Ayant quitté Belsen le 9, nous avions bourlingué pendant une quinzaine de jours. Partie de l'ouest du Reich, notre prison itinérante venait d'aboutir à l'est. Et des rumeurs, colportées par le village, nous apprirent que les SS, interrogés par nos libérateurs, avaient avoué leur ultime dessein : amener le convoi sur un pont de l'Elbe supérieure, et faire sauter celui-ci. Quand on ne peut plus négocier des otages, on les tue. (p.332-333)

Francine Et puis, on a eu le typhus quand même. Alors les Russes sont venus. Ils nous ont dit : « On est bien obligés de vous mettre en quarantaine parce que vous avez le typhus. » Et puis au bout

de, je ne sais pas combien de jours, maman s'est mise à délirer. Sa température est montée à 41. Elle avait le typhus. On l'a transportée à l'hôpital. Et là, j'ai de nouveau cru que je la perdrais. Elle m'a dit au revoir. Elle m'a dit d'être bonne dans ma vie, qu'elle espérait qu'elle avait fait son devoir toute sa vie, qu'elle espérait que je le ferais moi aussi, mon devoir. On a toujours fait son devoir dans la famille.

Marcelle *De ma première journée d'hôpital, je ne conserve que deux souvenirs. Je sentis qu'on me passait quelque chose de froid sur la tête. Je posai la main sur mon crâne : il était lisse. On venait de me tondre, par mesure d'hygiène. Je me vois ensuite sous la douche. Quelqu'un me tenait sous les bras, pour m'empêcher de choir. Ensuite, plus rien...*

Sortie d'un coma dont j'ignore la durée, j'aperçus mes voisines de chambre. Comme à moi, des boules de billard leur tenaient lieu de tête. Ma calvitie ne me peina pas, j'étais trop malade. Il faisait d'ailleurs une chaleur épouvantable. Sans cesse, je repoussais ma chemise d'hôpital, fendue dans le dos. Quand le médecin arrivait, il me trouvait nue.

J'étais allongée au second étage d'un châlit qui en comptait deux. A côté de moi gisait le sac de promenade que j'utilisais jadis, quand Francine était bébé, pour la conduire au parc Monceau en le chargeant de son goûter. Je l'avais avec moi lors de notre arrestation, et ne m'en étais pas séparée. Le voyant sur mon lit d'hôpital, je le reconnus difficilement : l'étuve de la désinfection l'avait racorni. Tantôt je comprenais vaguement ma situation, tantôt je divaguais. Quand la maladie relâcha un peu son étreinte, je pus fouiller le sac : j'y découvris, à peu près intacte, toute la correspondance reçue de Robert à Drancy et à Belsen ; également son portrait à l'aquarelle, peint à Edelbach. Je le contemplais avec amour, lorsqu'une jeune infirmière russe apparut. Regardant la petite peinture, elle prononça des paroles incompréhensibles pour moi. Tentant de lui faire entendre qu'il s'agissait de mon mari, j'articulai en posant le portrait contre mes lèvres : « Mon cherri ! Mon cherri ! » Le lendemain, l'infirmière à son tour me montra une photo d'homme en disant : « Mon cherri, mon cherri. » (p. 349-350)

Francine Voilà, j'ai vécu dans mon village, avec les rescapés, en sachant que maman se remettait petit à petit, qu'elle ne mourait pas. Mais on était loin de tout. En dehors de tout. On savait plus rien. En zone russe. On ne savait plus rien. On n'avait pas beaucoup à manger. Ce n'est pas que les Russes nous privaient. C'est qu'il n'y avait pas grand-chose. Les Allemands sont revenus dans leur village. Ils étaient, comment dire ? Je sais que je ne me suis pas trompée parce que j'ai entendu à la télévision un officier

français qui avait dit la même chose. Ils étaient *plats*. Ça nous a suffoqués de voir que ces gens, qui avaient conquis l'Europe d'une manière horrible, étaient capables, une fois vaincus, de devenir des carpettes. C'est bizarre ! Ils n'avaient plus de dignité. On en avait plus qu'eux. Alors mon père, de son côté. Donc, quand il a été libéré par les troupes anglaises, il a filé à Bergen-Belsen. Il a fouillé même dans les charniers pour nous retrouver. Il ne savait pas du tout où on était. Et quelqu'un, qui était très malade, lui a dit : « Elles sont parties. Je sais pas où, elles sont parties. » Il est rentré en France. On va pas raconter ça, ça serait une trop longue histoire. C'est un vrai livre aussi. Mais enfin, il a fait des appels à la radio. Il a retrouvé une femme de chez nous qui lui a dit « Voilà où elles sont ». Alors si je peux dire en vitesse, il a réussi à passer le rideau de fer, ça a été là aussi une aventure incroyable, il nous a retrouvées à Tröbitz. Il a réussi avec l'aide de dizaines de gens à trouver des transports, des ambulances, à nous ramener. Enfin, c'est toute une histoire aussi. Je me suis retrouvée à Paris, le 12 juin, le jour de l'anniversaire de mon père. Je lui ai dit que c'était le plus beau jour de ma vie... Non, c'est le jour où je l'ai retrouvé que je lui ai dit ça, le 6 juin : « Papa, c'est le plus beau jour de ma vie ! »

Marcelle « Petite maman chérie (...) Je suis en bonne santé, j'ai beaucoup grossi. Je suis seule avec Rose-Marie et Michel ; Madelon est partie habiter Kirchain avec Nana. Rose-Marie s'occupe très bien de moi. Quant à tout ce que tu as demandé à Madelon, gâteaux ou autres choses, c'est impossible, car nous n'avons absolument rien. J'ai appris que tu n'as plus de fièvre ; tu penses quelle joie pour moi, Je t'embrasse mille et mille fois... » Je crois me souvenir que j'ai pleuré en lisant ces mots. (p.350)

Robert Entrés dans Tröbitz, nous en avions trouvé les rues désertes. Roulant à petite vitesse, l'auto en avait fait le tour. Personne. (...) Poursuivant sa ronde, la voiture revint sur ses pas. Nous restions muets à l'intérieur : la vue de ce désert nous coupait le souffle. Arrivant au milieu d'une placette triangulaire, nous aperçûmes enfin un être vivant. Un garçonnet d'une dizaine d'années.
L'auto s'arrête. Je saute sur la chaussée. Le gamin me voit. Nous courons l'un vers l'autre. Je lui jette : « Es-tu français ? - Oui, M'sieur, et vous aussi ! - Proviens-tu de Bergen-Belsen ? - Oui, M'sieur ! - Connais-tu Mme Christophe ? Je suis son mari. - Elle est à l'hôpital ! - Vivante ? - Oui, oui ! Mais attendez là, je cours chercher Francine !

Le gosse¹¹⁰ me laisse pantelant. Vivante. Marcelle est vivante ! J'ai l'impression de renaître moi-même... Je vois le garçonnet courir. A une centaine de mètres, il tourne à droite et disparaît dans une maison. Peu d'instants après, une fillette en sort et court au-devant de moi. Est-ce Francine ? Je la reconnais mal. Je ne l'ai pas vue depuis le séminaire de Laval, cinq ans plus tôt. Elle non plus ne doit pas me reconnaître. Mais l'appel du garçon et la vue de mon uniforme dictent sa hâte. Elle arrive écarlate, essoufflée, saute à mon cou, et je l'empoigne en la tenant serrée contre moi en l'air, les mains en sueur nouées sous ses fesses. Nos larmes se mêlent sur nos joues. Je l'entends dire : « Papa... Mon papa... C'est le plus beau jour de ma vie ! » (p. 325-354)



Berthe Zylberstein et ses fils Jacques et Maurice
Source : [Mémorial de la Shoah](#)

Marcelle Quand je ne dormais pas, je n'essayais plus de penser. Par moments, je divaguais de nouveau. Je m'en rendais compte, mais ne pouvais arrêter ma langue. Et j'admirais la coquetterie de Dora, déjà convalescente, qui, malgré l'intolérable chaleur tombant du toit de la baraque, nouait une écharpe autour de sa tête chauve. Un jour, je somnolais, lorsque Mme Jacobi entra dans la chambrette que je partageais avec sept autres malades, dont Dora justement. « Vous allez, me dit Mme Jacobi, éprouver une grande joie. Je viens vous en prévenir. » Elle s'arrêta souriante. Et moi, je la fixai, me demandant où elle voulait en venir. « Votre mari », reprit-elle tandis que Dora grimpait sur mon châlit,

¹¹⁰ Il s'agit de Maurice Zylberstein déporté avec son frère Jacques et sa mère Berthe (ou Brandla, née Goldman à Lublin) tandis que le père, Isaac, est prisonnier de guerre. Ils habitent au 12 de la rue Lepuy (ou Lepeu) Prolongée, aujourd'hui disparue. Sources : [Mémorial de la Shoah](#) et le film [Les enfants juifs de prisonniers de guerre déportés à Bergen-Belsen en 1944](#)

ôtait son écharpe et la nouait autour de ma tête. Je ne compris pas sa hâte à cacher ma calvitie. Mais je me rappelle qu'un cri s'étouffa dans ma gorge : mon Robert se dressait dans l'encadrement de la porte. (p.351)

Robert *Ne pouvant me retenir, je saute là-haut en salissant de mes semelles la literie du premier étage. Et j'étreins celle pour qui je tremble depuis tant d'années. Saisie par mon impétuosité, elle perd une écharpe qui couvrait son crâne, et j'aperçois sa calvitie. Pendant que nous pleurons, enlacés, je sens qu'une autre femme nous a rejoints, essayant de remettre le chiffon sur la tête que je couvre de baisers. Marcelle articule au milieu de ses larmes : « Crois-tu que je suis laide ! »*

« Ça repoussera, jette une voisine. Un centimètre par mois ! »

Quelqu'un frappe, du dehors, contre les carreaux. Marcelle se retourne et : « Francine ! C'est Francine ! Ma chérie... » A travers la vitre, j'aperçois notre fille qui envoie des baisers à sa maman. (p. 355-356)

Francine Papa, maman et leur fille. Voilà.



Marcelle 6 semaines après son retour à Paris
Source : *Une famille dans la Guerre* (1940-1945)

Robert

La doctoresse m'invite à déjeuner à sa table, dans l'hôpital même. Ce repas réunira sept convives. Parmi eux, le colonel Maximov, l'autre médecin et un lieutenant français que je ne connais pas, venu par un miracle que je n'essaie pas de comprendre. Il porte ses galons sur les épaulettes. Il se nomme en me tendant la main : « Wiasemsky ». Au cours du repas, il servira d'interprète. Souriant, très sympathique. Et j'apprendrai qu'il est le gendre de François Mauriac. (...) L'Allemande qui fait le service emplit nos verres d'un liquide rosé. Un mélange de vodka et de vin rouge. Du bordeaux, je crois, trouvé par les Russes dans des caves germaniques. Le colonel Maximov porte un toast au maréchal Staline. Les convives boivent à sa santé. Tout le contenu du verre y passe, et j'imiter mes commensaux. Un second toast, pour de Gaulle, cette fois. Bien que peu habitué, surtout depuis cinq ans, à tout genre de cocktail, j'absorbe encore le contenu de mon verre. « A Churchill maintenant ! » dit le colonel. (...) La table, les murs, les convives, tout commence à tourner. La serveuse, évidemment, n'a pas rempli le verre de Francine, qui rit de ma confusion. Elle s'amuse follement, et moi je tremble. Pour la santé de qui allons-nous encore trinquer ? Par bonheur, mon tourment cesse. Et nous sortons de la salle à manger.

Sur la terre qui entoure les baraqués, je marche en m'appuyant sur l'épaule de Francine, qui se moque de moi. Quelle triple ivresse ! J'ai retrouvé ma fille, puis ma femme, et je suis presque soûl. Ah ! Ce 6 juin 1945 !... (p.357)



Francine 2 jours après son retour à Paris
Source : *Une famille dans la Guerre (1940-1945)*

Robert

Notre convoi n'atteindra la banlieue parisienne qu'à la nuit tombante [le 11 juin 1945].

Une obsession poursuit Marcelle : « Les grands immeubles. Je veux les voir. Quand je les verrai, je saurai que nous approchons. » Cela devient du délire. Sans cesse elle répète : « Vois-tu les grands immeubles ? Les vois-tu ? » Mais Paris ne se profile pas encore à l'horizon. Nous n'apercevrons les grands immeubles qu'à la nuit. Marcelle n'en peut plus. Et voilà que le train, après un long arrêt, se met à faire marche arrière. Le bruit court de wagon en wagon qu'il ne peut entrer dans Paris et que, s'en éloignant, il roule maintenant sur Reims. Tout le convoi entre en ébullition. Je cours d'un wagon à l'autre, pour me renseigner. Découvrant par chance un employé des Chemins de Fer, j'obtiens une parole rassurante. Le train ne va pas à Reims : il fait un détour, parce que la gare du Nord est encombrée. Il prend le chemin de la gare de l'Est... (...)

« Paris ! » exulte ma fille en écarquillant des yeux éblouis. « Où allons-nous ? murmure Marcelle — Au centre d'accueil des déportés, l'Hôtel Lutetia. »

Un quart d'heure suffit pour l'atteindre. Les rues sont si désertes, la nuit, en 1945... (p. 373-374)



La famille réunie à Nice

Source : Archives personnelles F. Christophe

Francine Qu'est-ce que vous voulez savoir d'autre ?

Interviewer Votre métier ? Vos fiançailles ? Votre famille actuelle ?

Francine Bon, la remise en route qui a déjà été très difficile parce que nous étions malades. Tous, même mon père. En plus, il avait eu d'immenses privations. Plus qu'un prisonnier de guerre normal puisqu'il avait été en camp de représailles, parce qu'il s'était privé pour essayer de nous libérer, toute sa nourriture, il s'en était servi comme troc. Donc, il avait vraiment souffert de la faim, presqu'autant qu'un déporté. Il était très malade. En plus, il avait un métier libéral. Il fallait recommencer à écrire. Maman ne pouvait rien faire. Elle était dans un état pitoyable. Moi, j'étais pas très fraîche. Très marquée. Très marquée. Il a fallu récupérer notre appartement qui avait été confisqué¹¹¹. Se racheter des meubles qui étaient partis en Allemagne. Tout était à recommencer. Tout était à refaire. C'est la vie entière qu'il faut reprendre. Puis, on ne raisonne plus comme les autres. On n'a plus la même façon de voir la vie. Alors il faut se réadapter complètement. C'est dur. On a réussi. A l'époque, il n'y avait pas de psychiatre. Heureusement qu'on s'aimait. Probablement que, si je n'avais pas eu l'amour de mes parents, j'aurais peut-être eu moins de facilité parce que 3 ans – c'est énorme 3 ans – quitter la vie de tous les jours quand on est un enfant ! On n'est plus le même. J'ai retrouvé mes petites camarades de l'école, qui ont été adorables avec moi, mais on ne se comprenait plus. Voilà, alors vous voulez qu'on passe à mes fiançailles ? J'ai connu, tout à fait par hasard, mon mari. Le fait qu'il soit juif est tout à fait un hasard aussi parce que ça m'était complètement égal d'épouser... non, j'aurais même préféré ne pas épouser un Juif en fait parce que je voulais partir, quitter tout ce qui était juif. Je ne voulais plus jamais entendre parler de Juifs. Je ne voulais

¹¹¹ Dans *Une petite fille privilégiée*, Francine explique que le nouvel occupant de l'appartement demande 15.000F pour le rendre à la famille Christophe.

surtout pas avoir des enfants juifs. Et j'ai donc hésité pour dire la vérité... oui, il faut tout dire. J'ai donc hésité à l'épouser parce qu'il était juif.

Interviewer Vous pouvez nous dire son nom ?

Francine Oui, il s'appelle Jean-Jacques. Ça m'embête parce que... oh tant pis, Lorch L-O-R-C-H.
Je garde mon nom de Christophe que j'aime beaucoup. Et puis, on s'est fiancés. J'espère « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », c'est pas ça ? On a fait deux enfants.



1957- Francine et Jean-Jacques entourés de leurs parents (et de Nina, 3^{ème} à dr.) lors de leur mariage

Source : Archives personnelles F. Christophe

Interviewer Votre époux aussi, juste pour... vite parce qu'il va être interviewé également... il est aussi un survivant ?

Francine Il est un survivant mais il n'a pas été arrêté. Non, ça c'était autre chose. D'ailleurs, il déteste parler de ça et moi, j'ai besoin d'en parler, j'en ai toujours parlé avec mes parents. Mon père est mort malheureusement. Trop jeune. Ma mère vit toujours. Très abîmée. Je ne peux donc plus en parler avec elle. Je ne peux pas en parler avec mon mari parce que mon mari ayant perdu sa famille, il ne peut pas en parler. Alors qu'il me dit : « Toi, tu peux en parler parce que ça s'est bien terminé. » Peut-être. Enfin, de toute façon, c'est une question de personnalité. Moi, j'ai absolument besoin d'en parler. Je serais très malheureuse si je n'en parlais pas. J'en parle toute seule, des fois. (...)

Interviewer Qu'est-ce que ça représente d'être juive pour vous, Madame Lorch ?

Francine Un grand emmerdement... Vous vous souvenez de la prière des gens du ghetto de Varsovie qui n'avaient jamais perdu leur sens de l'humour ? « Mon Dieu, merci d'avoir fait de nous le peuple élu mais, s'il te plaît, tu ne pourrais pas en choisir un autre ? » Pourquoi faut-il que les hommes se déchirent parce qu'ils sont ceci ou cela ? Je suis juive comme dit Shylock dans *Le Marchand de Venise* : « Si on me pique, je saigne comme les autres ».

Interviewer Madame Lorch, quel a été vos activités ? Est-ce que vous avez pratiqué un métier ou quelque chose que vous avez aimé faire ?

Francine Oui, j'ai été décoratrice.

Interviewer Où ça ?

Francine J'étais décoratrice, j'ai appris mon métier au Printemps, un grand magasin. Ensuite, je me suis mise à mon compte. J'ai toute ma vie installer des stands dans les expositions internationales.

Interviewer Vous continuez maintenant ?

Francine Non. Je suis à la retraite.

Interviewer Depuis quand ?

Francine Oh déjà pas mal d'années parce que j'ai été assez malade et j'ai dû m'arrêter.

Interviewer Pour conclure l'entretien, et avant de filmer les documents, est-ce qu'il y a autre chose, un message, autre chose que vous aimeriez dire ?

Francine Oui, je voudrais dire qu'il faut toujours garder l'espoir en soi, bien entendu. Mon père, peu de temps avant de mourir, et dieu sait si sa vie avait été difficile parce qu'il n'a pas eu que ces 5 années de guerre, il a eu une vie *très* difficile, nous avons eu une vie *très* difficile après la guerre, nous manquions de tout. Notre réinsertion, comme on dit maintenant, a été dure. Et mon père, peu de temps avant de mourir, m'a dit : « La vie est belle ! » J'ai dit : « C'est vrai, papa ». Il a dit : « Souviens-t-en ! La vie est belle ! Tu dois tous les jours de ta vie te dire la vie est belle ! » Et c'est vrai. Quand nous étions, mes parents et moi, très pauvres, après la guerre, vraiment pauvres, nous avons mis longtemps à repartir, mais ça ne fait rien,

on s'aimait tant. Ça ne nous empêchait pas de nous disputer mais on s'aimait. On était malades aussi, ça fait rien, on s'aimait. C'est ça mon message : que les gens arrêtent de ne plus faire d'effort. Il faut faire un effort même pour s'aimer, et alors ? On faisait un effort dans le camp. L'effort que l'on doit faire tous les jours de la vie est moins fort que dans le camp. Voilà. Et puis, j'aimerais que l'on arrête de se battre à cause des religions. Je ne... si, je veux dire ça : mon père disait « Je ne me présente pas en disant Robert Christophe, juif. Mais par contre, je n'admetts pas qu'on les touche. Là honnêtement, je bondis ! » Et moi, je fais la même chose. Mon père disait : « Je ne suis ni fier ni honteux d'un état dont je ne suis pas responsable. Je l'assume avec dignité. » Et c'est ce que je fais. Et c'est ce que j'ai expliqué à mes enfants. Et c'est ce qu'ils font. Je ne veux pas qu'on touche à un cheveu d'un Juif. Mais je ne suis pas en train de porter ma juiverie sur un plateau. Je suis un être humain comme tous les autres. Un point, c'est tout. Voilà.

Interview Merci, Madame Lorch.

[23'10 fin de la transcription]